
D-SIDE 5
Juillet / Août 2001
D-SIDE
CRANES
DAVID LYNCH
ANT-ZEN VISUAL ART
MARC ALMOND
MINISTRY
J.G. BALLARD
OOMPH !
NEIL GAIMAN
PIERRE MATTER
CHAOSTAR
SYNAPSCAPE
STATIC-X
MY INSANITY
PROYECTO MIRAGE
CRADLE OF FILTH
LA CASTE DES METABARONS
ASSEMBLAGE 23
FŒTUS
CENOBITA
DARGAARD
RE|WORK
BRUNO KRAMM
MARIE L.
PUISSANCE
CULTURE KULTÜR
PUNISH YOURSELF
C-DRONE-DEFECT
5F_55
M 3919 - 5 - 46,00 F - RD
BEL. 325 FB - SUISSE 12,80 FS - CAN. 12,75 $CAN



蟻禅
音響と視覚芸術
ant-zen. audio & visual arts
industrial electronics, chilling ambient & technoïd rhythms
ant-hill 49°01'14"n 12°05'57"e. releases 01-06.2k1
synapscape. positive pop. cd/boxset. act117
boxset incl. positive pop cd + tripple 10" vinyl with alternative outtakes by synapscape
and remixes by converter, silk saw, imminent, savak, asche, hell-g, somatic responses & ntt.
synapscape. ppt.sy2. t-shirt / longsleeve. ant-zen ikon27
black lung. profound and sentimental journey. cd ep/12" lp. act119
hypnoskull. electronic music means war to us. cd. act114
monokrom. 12"vinyl lp. act122
morgenstern. cold. cd. act118
www.ant-zen.com
ant-zen is distributed by
Season of Mist
phone ..33(0)4 91 83 03 08 . fax ..33(0)4 91 80 00 37 . info@season-of-mist.com . www.season-of-mist.com

par Jean-François Micard

5F_55

On a beau s'attendre à peu près à tout, un entretien avec 5F_55 dépasse de loin tout ce qu'on pouvait imaginer. Ironique, ludique, et furieusement multimédia, la conversation avec ces Monty Python de l'industriel, qui viennent de publier, avec 1, l'un des meilleurs albums d'indus tribal paru depuis longtemps, s'avère un flux de données totalement anarchique, interrompu par des téléchargements d'images et de sons. Les chevaliers qui font Ni squatteraient-ils nos ordinateurs ?

Que signifie 5F_55 ? Votre bio indique que 55 correspond à vos ages conjugués, mais F ?

Membre 1 : Ma date de naissance est 15+05+75=95 => 5F, celle du membre Deux est 25+04+56=85 =>55. Le nom 5F_55 dans sa totalité indique l'unité des deux membres humains et du processeur utilisant le code hexadécimal pour visualiser les informations. Le code génétique de notre ordinateur date du début des années 80, mais selon les lois de Darwin, il a atteint son âge actuel par une évolution sélective, et sans doute aussi avec l'aide de Mr Gates. Sa prise de conscience du monde extérieur remonte à 1999.

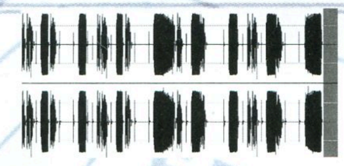


Pourquoi avoir choisi de n'utiliser que des titres en code hexadécimal ?

Les codes en hexadécimal sont en fait des titres ordinaires. Il suffit de passer ces codes dans un éditeur hexadécimal, et tu obtiendras les titres "traditionnels" en ASCII. Cependant, afin d'exprimer le pouvoir du processeur et souligner l'unité qui nous unit tous trois (en comptant l'ordinateur), nous avons décidé de les retransformer en hexadécimal. Tous les groupes utilisant des instruments électroniques font appel à un processeur, mais personne ne leur montre le moindre respect. Nous avons énormément d'admiration pour membre Trois !

Dans pratiquement tous les éléments du disque, vous êtes à la fois présents, par le calcul de vos âges, ou l'empreinte digitale, mais également absents (pas de nom ni d'image). Pourquoi ce besoin d'anonymat ?

Parce que tu penses qu'une empreinte digitale n'est pas une image personnelle ? Qu'est-ce qui pourrait l'être plus ? Une empreinte digitale est ce qui sert à t'identifier, souviens-toi de tes contacts intensifs avec la police française. Tu peux changer chaque jour d'apparence, de vêtements, de couleurs de cheveux, mais tes empreintes digitales ne changeront jamais. Nous n'avons pas besoin d'image, simplement de montrer la vérité.



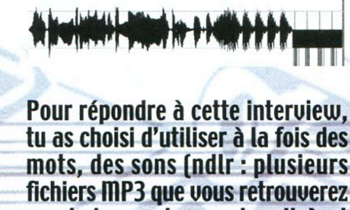
Malgré tout, il est difficile d'en savoir plus sur 5F_55...

5F_55 a été fondé en 1999. Depuis, nous avons décidé de te pardonner pour tes fautes passées. Chacun doit vivre dans le bonheur !



Pour répondre à cette interview, tu as choisi d'utiliser à la fois des mots, des sons (ndlr : plusieurs fichiers MP3 que vous retrouverez prochainement sur notre site), et des images. Penses-tu que les mots ne soient pas suffisants pour expliquer 5F_55 ?

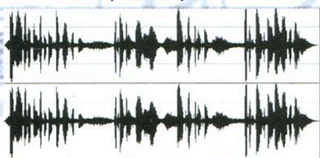
Non, le mot ne suffit pas. Expliquer le contenu global d'un projet tel que celui-ci requiert bien plus que de simples phrases, c'est pourquoi nous choisissons d'ajouter des samples et des graphiques pour toucher chacun de vos sens.





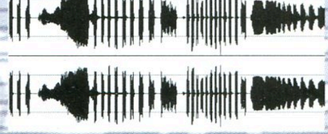
Le fait que l'ordinateur sur la pochette du CD soit débranché indique t-il qu'il est capable de travailler seul, ou que vous composez à partir de tels accidents ?

Il s'agit définitivement d'un rappel visuel de l'"existence individuelle" du processeur. En cas de panne majeure, c'est lui qui reste le plus cool et qui produit les choses les plus drôles. Voyons ce que ça donne... blip... blop !



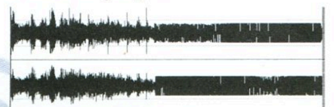
Vous semblez avoir un sens de l'humour particulièrement délirant. C'est assez peu fréquent dans une scène industrielle qui se prend souvent très au sérieux...

Nous sommes les antihéros parmi la masse des gens sérieux. Et alors ? Salut Synapscape ! (ndlr : "et alors" = *So What*, titre de l'avant-dernier Synapscape)



Vous allez donner votre premier concert cet été lors du Festival Forms of Hands. Comment allez-vous pouvoir adapter votre concept à une forme live ?

Notre apparition scénique sera sous forme de laboratoire scientifique sonore, une sorte de zone de test "recherche et destruction" des manifestations digitales du son. Sobber, sobber... gnagh.



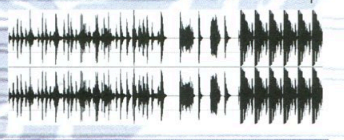
Les sons, comme les éléments techniques représentés sur le CD paraissent relativement lo-fi...

Nous sommes en équilibre. Le cross-over électronique total implique lo-fi/hi-fi, solide et cassable, atmosphérique et distordu, yin et yang, Past-o-rama et Futurama, drum'n'noise, blip et blop !



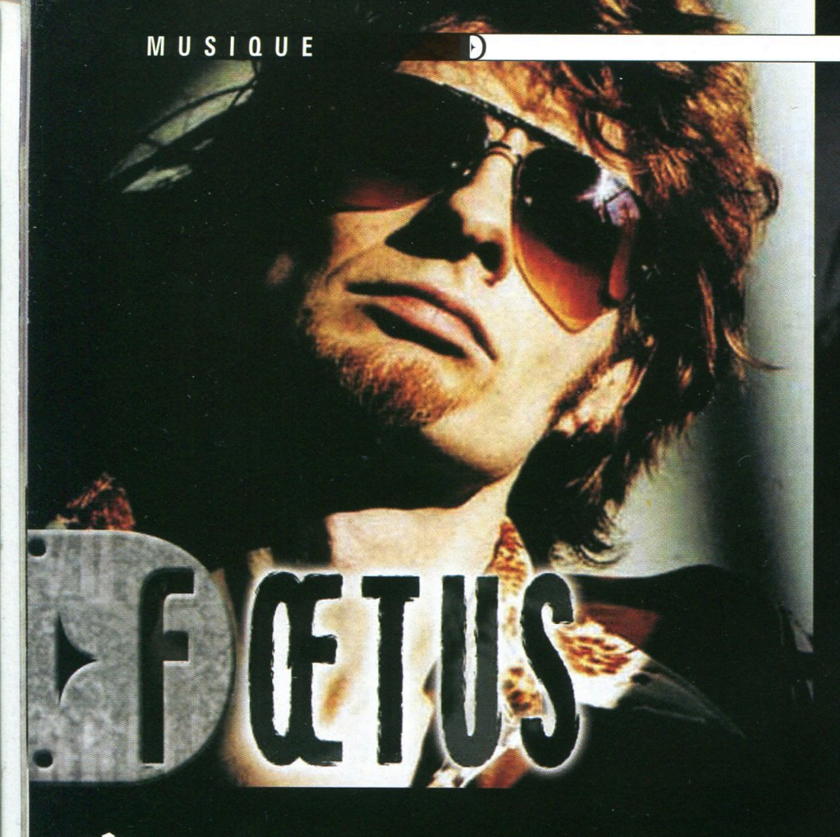
Que nous réserve l'avenir ?

Quelques surprises durant les prochaines semaines, divers titres inédits pour plusieurs compilations, dont *Forms of Hands* et *Hands 2001*. Travail en cours... fin de transmission... blip... blop... 5669 7661 206C 6120 4672 616E 6365 2077 6972 2064 FC72 6665 6E20 6461 7373 626C 6970 2062 6C6F 70

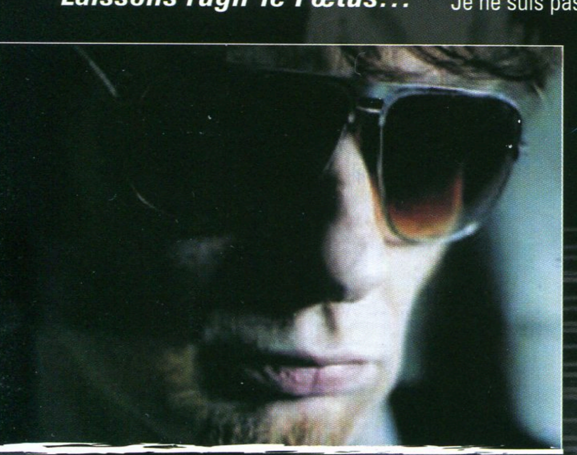


CONTACT
www.handsproductions.com

par Yannick Blay



Référence incontournable de la scène industrielle d'hier et d'aujourd'hui, Jim Thirwell en est l'un des précurseurs les plus injustement méconnus. Sous l'identité de Fœtus, ou celle de Clint Ruin, il représente aussi une des influences les plus évidentes bien que curieusement inavouée par bon nombre de groupes plus ou moins connus et l'ensemble du cheptel Wax Trax de Chicago (Pig, KMFDM, Ministry) devrait même payer des royalties à ce lion d'origine australienne. Alors le temps est venu de se rattraper avec son dernier album Flow. Laissons rugir le Fœtus...



Tes premières œuvres furent conçues sans l'aide du sampler, n'est-ce pas ?

J.G.Thirwell : En effet. Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, de 1980 à 1985, (jusqu'à *Nail*, donc), je n'ai utilisé aucun sampler. Il fallait être inventif pour créer l'illusion, utiliser au mieux les capacités du studio d'enregistrement et de ses propres machines, d'autant que je n'ai jamais été à proprement parler un musicien. Quand la technologie du sampling est apparue, celle-ci m'a simplement permis d'organiser des méthodes que j'utilisais déjà. Quand je compose, je ne fais pas la différence entre des timbres sonores et des notes créant une mélodie. De même, production et composition sont pour moi inextricablement liées. Aujourd'hui, j'ai mon propre studio, "Self Immolation Studios", dans lequel j'aime utiliser de très vieilles machines associées à de beaucoup plus récentes.

Comment expliques-tu ce goût pour les ambiances jazzy et les compositions au son très "big band" ?

Je ne suis pas une autorité en jazz, mais j'aime m'en inspirer pour créer des humeurs particulières. Le délire "big band" me vient surtout de mon goût pour les musiques de films noirs des années 50, voire de celles accompagnant les strip-teases de la même époque.

Est-ce un son particulier ou une humeur précise qui sert de point de départ à une chanson de Fœtus ?

Il n'y a pas de formule; chaque titre part d'une base différente, que ce soit un son tourbillonnant, un titre, un rythme. Parfois, j'ai même une chanson entière qui se déroule dans ma tête et qu'il me faut disséquer et recréer. "Grace of God", sur le nouvel album, est un morceau qui m'est apparu en rêve !

***Flow* tourne autour de l'addiction en général. Quelle est ta position sur la drogue aujourd'hui ? T'est-elle nécessaire pour vivre ?**

L'addiction est un des thèmes inévitables de cet album car elle fait effectivement partie de ma vie. Quant aux drogues en particulier, je ne peux me permettre d'avoir un avis moralisateur sur la question, même si, aujourd'hui, j'ai tout arrêté : drogues, boisson et même la cigarette. J'y suis devenu allergique au sens propre du terme. Auparavant ma façon de vivre était suicidaire, mais lorsque tu approches effectivement de la mort, tu mets un frein à tout cela et tu te rends compte que finalement, tu as plutôt envie de rester en vie même si pour ce faire, il faut abandonner les moments de "flottement" et de confort physique artificiels. Certaines personnes pensent que, du coup, ton art s'en ressent. Mais pour moi, la vie est beaucoup plus crue et douloureuse sans l'abus de substances chimiques. Alors, je suis d'autant plus créatif. Avant *Flow*, les thèmes abordés étaient beaucoup plus pessimistes, voire apocalyptiques. Ce nouvel album est plus centré sur le continuum, l'idée qu'un futur est possible.

En termes de carrière artistique, penses-tu être une victime ou un vainqueur ("A Victim or a Victor") ?

Il est évident que l'on m'a pillé pas mal d'idées et que je n'en retire aucun bénéfice. J'ai été naïf, j'ai manqué de réalisme et n'ai jamais pensé au futur. Ma situation est donc inconfortable. Parfois, je me sens victime, parfois vainqueur.. souvent à la même minute ! La vie est-elle une course ? Une guerre ? Les deux à la fois ?

Quels sont tes projets ?

Volvox Turbo, un album qui doit sortir sous le nom de Manorexia, une très sombre couvée, plus spontanée, instinctive et spatiale que Fœtus. Un véritable drame psychologique et insidieux simplement vendu sur mon site web (www.fœtus.org) et peut-être pendant la tournée qui débute en juin aux Etats-Unis et passe par l'Europe en septembre. Vers septembre-octobre, sortira aussi un nouveau Fœtus, *Blow* (ou *Overflow*) qui sera un album de remixes de *Flow* réalisés par Amon Tobin, Kid 606, Panacea, Franz Treichler (Young Gods),FM Einheit, DJ Food, Charlie Clouser (NIN),Pan Sonic, Jay Wasco (Johnny Skilsaw), Sean Beavan, Ursula 1000, Phylr et moi-même. De plus, j'ai l'intention de faire un concert exceptionnel à Los Angeles en novembre, rassemblant nombre de ces participants-réinterprètes. Peut-être aussi une interprétation scénique et théâtrale de Manorexia toujours à Los Angeles en mai-juin 2002 avec cordes, percussions, électronique et projections. Enfin, je suis en train de finir un nouveau Steroid Maximus prévu pour l'année prochaine.

DISCOGRAPHIE

- **YOU'VE GOT FŒTUS ON YOUR BREATH :**
  - ***Deaf*** - 1981
  - ***Ache*** - 1982
- **SCRAPING FŒTUS OFF THE WHEEL :**
  - ***Hole*** - 1984
  - ***Nail*** - 1985
- **THE FŒTUS ALL-NUDE REVUE :**
  - ***Bedrock*** - 1987
- **FŒTUS INTERRUPTUS :**
  - ***Thaw*** - 1988
- **FŒTUS CORRUPTUS :**
  - ***Rife*** - 1988
- **FŒTUS INC. :**
  - ***Sink*** - 1989
  - ***Butterfly Potion (EP)*** - 1990
- **FŒTUS IN EXCELSIS CORRUPTUS DELUXE :**
  - ***Male (live)*** - 1992
- **FŒTUS/CHROME CRANKS :**
  - ***EP*** - 1994
- ***FŒTUS* :**
  - ***Gash*** - 1995
  - ***Null/Void* (double EP)** - 1996
  - ***Boil (live)*** - 1996
  - ***Flow*** - 2001
- **FŒTUS SYMPHONY ORCHESTRA (avec Lydia Lunch) :**
  - ***York (First Exit to Brooklyn)*** - 1997
- **WISEBLOOD :**
  - ***Dirtdish*** - 1987
  - ***P T T M (EP)*** - 1991
- **THE FLESH VOLCANO :**
  - ***Slut (EP avec Marc Almond)*** - 1987
- **CLINT RUIN & LYDIA LUNCH :**
  - ***Stinkfist (EP)*** - 1987
  - ***Don't fear the Reaper (EP)*** - 1991
- **STEROID MAXIMUS :**
  - ***Quilombo*** - 1991
  - ***Gondwanaland*** - 1992

CONTACT

www.fœtus.org

HANDS

proyecto Mirage
TWO TONS OF RUBBLE

m²
parsec

xabec
seelenschiff

proyecto Mirage

needle sharing my kind came first

5F_55

WINTERKÄLTE
GREENWAR

AH CAMA-SOTZ MANTRA

SYNTH-ETIK

PROYECTO MIRAGE
TWO TONS OF RUBBLE CD

PROYECTO MIRAGE
TWO TONS OF RUBBLE
CD+7" LIMITED 500 COPIES

WINTERKÄLTE
GREENWAR CD-EP

WINTERKÄLTE
GREENWAR 10"-EP

SQUAREMETER
PARSEC CD

NEEDLE SHARING
MY KIND CAME FIRST CD

AH CAMA-SOTZ
MANTRA CD-EP

AH CAMA-SOTZ
MANTRA 10"-EP

XABEC
SEELENSCHIFF CD

5F_55
1 CD

SYNTH-ETIK
SYNTH-ETIK CD





Culture Kultür

Au sein d'une électro trop souvent marquée par des clichés militaro-machistes, la présence d'un groupe comme Culture Kultür est une bénédiction autant qu'un salutaire rappel à l'ordre. Mais lorsque le groupe espagnol opère sur Revenge, une révolution qui le fait passer du rang de propagandiste averti de Nitzer Ebb à celui de concurrent direct d'Apoptygma Berzerk (la conscience en plus), on saute à pieds joints sur l'occasion de rencontrer le camarade Josua. Viva la Revolucion !

Josua : Culture Kultür est officiellement né en 1992, mais nous avons tous un passé assez important dans la musique électronique espagnole, puisque nous avons commencé à participer à cette scène dès 1982 en tant que DJ's ou claviers pour divers groupes. Cela peut paraître anecdotique, mais ce passé nous donne à mon sens quelque chose qu'une majorité de groupes actuels n'ont pas, et qui est la possibilité de se retourner vers leurs vieilles productions, nos premiers titres en tant que Culture Kultür ayant bientôt dix ans, sans avoir honte parce que nous "avons fait ça" ou "nous aurions dû faire ci". Notre travail a toujours été celui de véritables fanatiques ne travaillant que dans le seul but de produire de la musique et pas de gagner de l'argent, draguer des filles ou tous les à-côtés implicites du milieu musical. Nous sommes fiers de notre évolution, même si, en tant que principal compositeur du groupe, je dois reconnaître que mon esprit borné cherche sans cesse à produire la même chanson, et que seules les méthodes changent.

Au sein de votre parcours, *Revenge* sonne tout de même comme une petite métamorphose, car il s'inscrit dans une veine plus "future pop". On pense souvent à Covenant ou Apoptygma Berzerk en l'écoutant...

Il est évident que nous respectons beaucoup ces groupes. Mais *Revenge* n'a pas été conçu pour s'inscrire dans une mouvance ou une mode, nous voyons plus loin que cela. L'important pour nous, qui sommes responsables de l'intégralité de nos productions, de la première note à la dernière photo de presse, est de rester, en tant que musiciens, libres d'évoluer et d'explorer, ce qui est le cas sur notre label (ndlr : Out of Line) qui nous laisse une totale liberté artistique et ne cherche pas à nous pousser dans une direction ou une autre. Ceci dit, je pense que *Revenge*, tout comme d'autres albums, pose en quelque sorte les bases d'une nouvelle école de l'électro.

De qui entendez-vous vous venger ?

De tous ceux qui sont incapables d'écouter avec un esprit ouvert tout simplement parce que nous nous refusons à utiliser les clichés habituels. Comme ce fut toujours le cas, notre musique parle pour nous, et agit comme un cri destiné à réveiller les cerveaux endormis.

Vos textes sont toujours assez clairement orientés à gauche. Est-ce que vous pensez appartenir à une tradition de groupes militants comme Die Krupps ou Nitzer Ebb ?

Oui, tout à fait ! Des textes comme "viens m'aimer, mon bébé sombre" sont parfaits pour les personnalités immatures qui s'habillent en noir pour aller danser en boîte et les chiffres de vente des albums "dark" le montrent clairement. La plupart des gens ont renoncé à combattre parce qu'ils sont persuadés qu'il n'y a plus aucune cause qui vaille la peine d'être défendue. Nous savons, pour notre part, qu'il y a des choses à dire, et des combats à mener. Culture Kultür est le véhicule de notre lutte.

D'où cette exhortation à la résistance ("Resistance is easy, just try") ?

Oui, regarde autour de toi. Nous sommes en 2001 et la population est plus assoupie que jamais. Ils sont totalement indifférents, ce qui correspond parfaitement à ce que la société moderne attend d'eux, bientôt, plus personne n'aura suffisamment de jugement pour savoir faire la différence entre le bien et le mal. C'est pourquoi il nous faut résister, d'abord contre nous-mêmes, puisque notre corps n'aspire qu'à se relaxer et à être bien, ce qui fait qu'à la fin tu n'es plus que l'esclave souriant de tes propres "besoins". C'est assez simple de résister de cette manière, il suffit de faire preuve de clairvoyance, mais c'est absolument nécessaire si on veut que la race humaine puisse survivre.

L'autoproduction totale qui caractérise toutes vos réalisations fait partie de cette résistance ?

Elle est plutôt un moyen de conserver notre liberté. Mais nous ne sommes pas fermés sur nous-mêmes, bien au contraire. N'importe qui peut venir participer à Culture Kultür. Tous nos disques sont caractérisés par cette collaboration de nombreuses personnes désireuses de faire avancer le projet. C'est évident sur les remixes, mais cela peut se faire à tous les niveaux. C'est cette vision communautaire qui est aussi de la résistance.

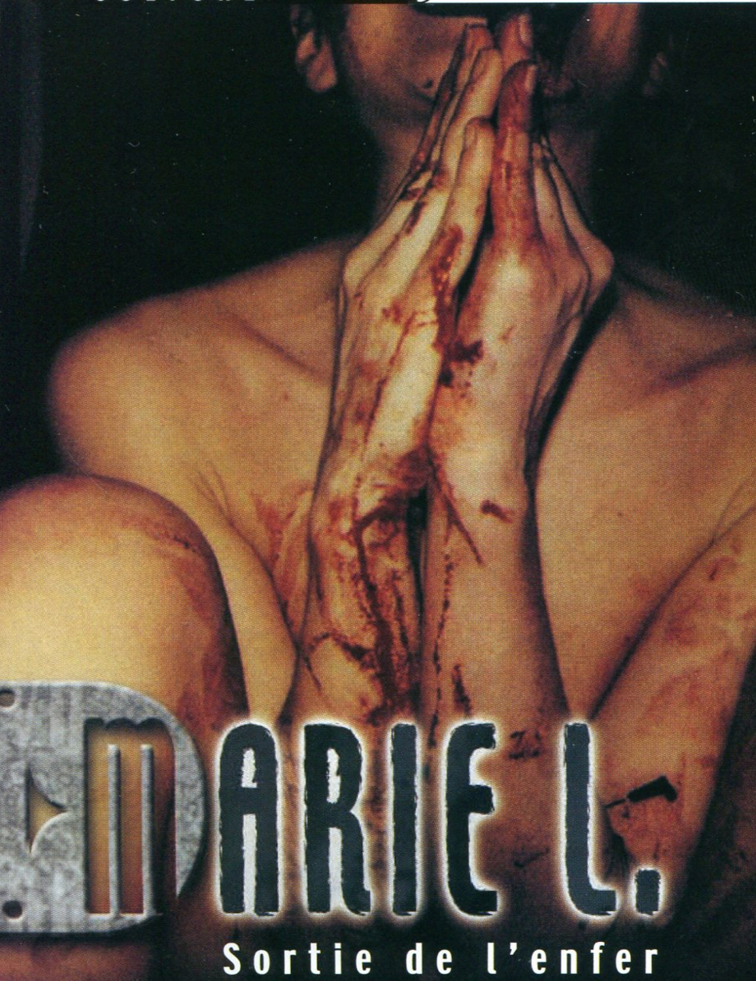
DISCOGRAPHIE

- ***Bass... can you hear me ?* (EP) - 1992**
- ***F.T.W.* (EP) - 1993**
- ***Spike* (EP) - 1996**
- ***Rev.-Time* (EP) - 1996**
- ***Victims of the Ckült Fantasies* (2CD) - 1997**
- ***Default* - 1997**
- ***Aftermath* - 1998**
- ***Bump !* - 1998**
- ***Manifesto* - 1999**
- ***Reflex* - 1999**
- ***DNA-Slaves* - 1999**
- ***Revenge* - 2001**

CONTACT

www.cultekultur.com

par Lætitia Lallier



MARIE L.

Sortie de l'enfer

Quand la volonté d'abîmer son corps devient pathologique au point qu'il faille mettre une image sur sa souffrance pour pouvoir l'identifier, Marie L., qui estime avoir été victime d'elle-même, nous offre des textes intimes et quelques clichés pour mieux échapper à une terrifiante maladie considérée par certains médias comme un phénomène de société : le cutting.





Pourquoi utilises-tu le pseudonyme de Marie L. ?
J'ai été publiée il y a six ou sept ans et à l'époque je n'ai pas voulu impliquer ma famille, lier leur nom à mes histoires intimes. De plus mon premier livre traitait de mes rencontres avec des hommes dans des expéditions autopunitives pour lesquelles j'utilisais mon second prénom Marielle, qui était un peu mon côté sombre. Ainsi, Marie L. s'est imposé comme la confrontation de deux univers avec ce L. qui peut être celui de l'enfer tout en étant l'initiale de mon nom de famille, ce qui me correspond parfaitement.

Une sorte de dissimulation ?
Oui, de toute façon je voulais me dissimuler personnellement, je n'avais pas envie d'être emmerdée, c'était un livre intime. J'estime que lorsque l'on commence à écrire, on ne devient pas des demi-dieux en passant à la télévision. L'écriture relève de l'expérience intime. En plus, j'étais très jeune et j'avais peur de la récupération et de la manipulation des médias, je touchais à un domaine extrême de la transgression.

Comme une vague d'écrivains actuels ?
Je n'aime pas du tout ces filles qui écrivent du cul en disant : "on fait de la littérature, on écrit du cul". Il y a des textes qui sont bons et d'autres pas. Chez moi, il y a un véritable enjeu, qui est un retour à la vie par l'écriture, je ne suis pas pour l'écriture sociale.

Mais le cutting est lié à la société...
Moi, je ne savais pas ce que ça voulait dire quand je me coupais, j'avais des expériences de violence sur mon corps sans savoir que c'était du masochisme, d'ailleurs ce n'est pas du sadomasochisme, mais de l'automasochisme. Maintenant, j'ai complètement arrêté ces pratiques depuis un an. J'ai abandonné les sensations sur mon corps pour retrouver un sens, ce qui est une expérience beaucoup plus forte et douloureuse car c'est très difficile de revenir à des sentiments. Cela veut dire que si tu as une angoisse, tu ne la transfère plus violemment sur ton corps, mais tu dois la dépasser et essayer de la comprendre. Depuis toute petite, je me brûle, je me mets des aiguilles sous la peau, au début il s'agissait d'aiguilles de couturières, je me brûlais à la bougie, je me coupais, mais c'était sans savoir vraiment ce que je faisais ; j'avais sept ans et j'étais fascinée par les rasoirs. C'est en prison qu'il y a le plus d'automutilation, les gens sont prisonniers d'une cellule, ils n'ont pas de liberté, le seul espace de liberté qui leur reste c'est le corps. Moi, j'étais prisonnière, mais je ne savais pas de quelle cellule, la seule façon d'affirmer ma liberté était finalement cette fausse prise de pouvoir sur mon corps sans aucune idée esthétique derrière.

La coupure était éphémère, donc entretenue dans la répétition ?
En plus de la coupure, je souhaitais avoir des marques, j'étais fascinée par ces traces. J'ai toujours eu l'impression de pouvoir contrôler le cutting, seulement j'ai été complètement dépassée par ma plus forte addiction, les prises de sang. Je suis captivée et terrifiée par le sang.

Du sang propre ou sale ?
Celui que je m'enlevais était du sang propre. J'étais en train de crever, j'avais l'impression d'être pratiquement morte et c'était la seule façon que j'avais de me sentir encore en vie. S'il y a ce sang qui sort de mon corps et qui coule, c'est que je suis vivante. Le problème était mon enfermement dans une pathologie ritualisée et systématique.

Que penses-tu de cette récupération de l'automutilation par certains artistes ?
Je n'adhère pas à l'alibi artistique, je n'ai rien à voir avec tous ces artistes du body art des années 70 comme les actionnistes viennois, même si on essaye toujours de me rapprocher d'eux.

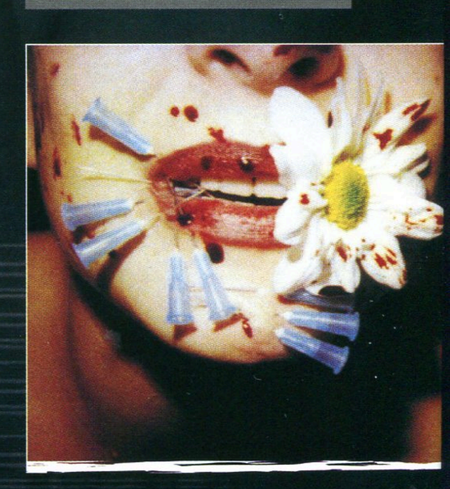
Et Marilyn Manson ?
Je trouve terrifiant le fait qu'il joue à se mutiler sur scène, n'importe qui peut se mutiler en contrôlant sa douleur. Il y a une véritable irresponsabilité à faire ça devant des jeunes, on connaît la puissance et l'image de ces gens, en étant une idole il y a toujours de vrais fans qui veulent coller à cette image et devenir l'autre. Je pense qu'il a entraîné des personnes à en faire autant, aux USA il y beaucoup d'automutilations, c'est un vrai problème là-bas. A la sortie du livre, j'ai aussi été étonnée qu'autour de moi des gens me révèlent qu'ils souffrent de cette même douleur.

Tu parles d'une souffrance intime et solitaire, alors pourquoi ces photos ?
C'est le fait de me prendre en photo qui m'a fait arrêter. Elles ont apporté une distance tout en étant une recherche de cruauté supplémentaire. Je n'ai pas travaillé les cadres, j'ai utilisé un polaroïd car je ne suis pas photographe, je gardais la moitié des clichés, les autres étaient détruits. Je n'avais pas l'idée de faire des images de mes coupures quand je passais à l'acte, seulement il fallait que cela s'arrête donc je me prenais en photo. Je souffrais, j'étais profondément malheureuse, j'aurais aimé ne jamais connaître ça. C'est terrifiant de s'attaquer à son corps, c'est monstrueux, j'en parle facilement et je n'ai pas honte, il y a des jeunes qui souffrent de ce trouble et qui ne le disent pas. Je me demande encore ce qui a bien pu se passer. ♯

BIBLIOGRAPHIE

Confessée, Climats (La Musardine) - 1996
Petite Mort (Blanche) - 1998
L'autre Face (Arléa) - 2000
Noli me tangere (La Musardine) - 2001

• Photographies :
No Love (Les Librairies entre les Lignes) - 2000
Bloody Marie (Alixe) - 2001



TOTAL CLEANSING



PUISSANCE transporte et envoûte !
D'ambiances parlées aux voix célestes,
de marches rythmées aux violons lancinants,
PUISSANCE s'impose dans une atmosphère
d'après Champs de Bataille embrumé.

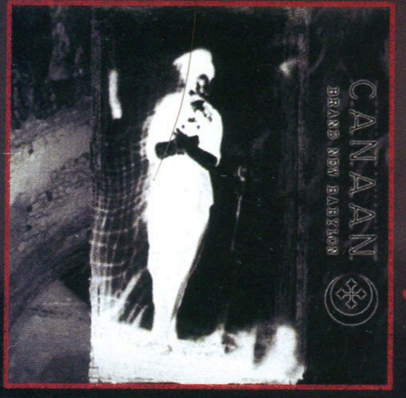
"Puissance n'a pas changé d'opinion sur le monde et l'humanité, il suffit de traduire le titre de l'album pour s'en convaincre... Leur néo-classique misanthrope conserve ses aspects sombres et apocalyptiques, "Total Cleansing" alternant instrumentaux et chansons qui maintiennent le groupe musicalement au-dessus du lot de bien des productions actuelles.

Yannick Blay / D-Side



ADIPOCERE
BP 2
01540 VONNAS
FRANCE
Tél : 04 74 25 25 57
e-mail : adipocere@wanadoo.fr
www.adipocere.fr

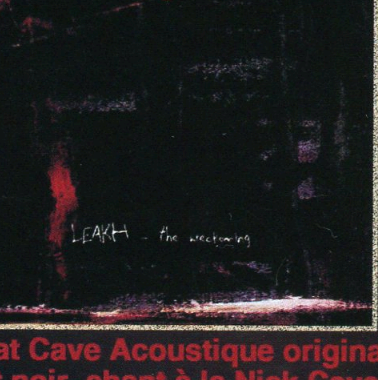
ADIPOCERE présente le Label PROPHECY !!!





CANAAN "Brand new Babylon"

Dark Gothic Atmosphérique. sens de la sombre mélodie !

LEAKH "The wreckoming"

Bat Cave Acoustique original et noir, chant à la Nick Cave.



TENHI "Kauan"

Dark / Folk parsemé de chants Vikings



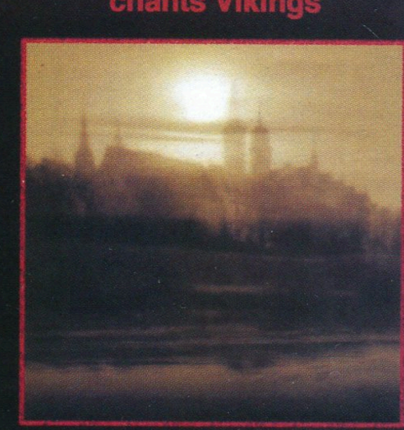
NAERVAER "Skiftinger"

Voyage ennivrant dans un monde d'ambiances Folks !



LICHTTAUFE "Der folklore Liedschatz"

Superbe Compil (Hagalaz' R., Empyrium, Hekate, Of the Wand., Dies Natalis, Forseti, Waldteufel, Spiritual Front, Tenhi, Scivias...)



ORPLID "Orplid"

Dark Gothic Atmosphérique avec des chants Allemands.

Demandez notre catalogue de V.P.C. (Metal, Gothic, Indus...)
ADIPOCERE - BP 2 - 01540 VONNAS - Tél : 04 74 25 25 57 - E-mail : adipocere@wanadoo.fr



Puissance, alias Fredrik Soderlund et Henry Moller, est l'un des groupes de la scène industrielle les plus controversés du moment. Leur profond dédain pour l'humanité associé à leurs obsessions de fin du monde dérange et scandalise bon nombre d'amateurs et de professionnels de la musique, même extrême. Leur œuvre, riche de cinq albums dont un live, étant néanmoins de toute beauté, D-Side a décidé de lever le voile sur ce groupe singulier.

PUISSANCE

Comme Arcana, vos débuts se sont faits sur la scène black-metal. Comment expliquez-vous cette évolution musicale matérialisée par Puissance depuis 1993 ?

Henry Mollere : Nous avons effectivement tous les deux un background black-metal et Fredrik est toujours en relation avec ce milieu de par son projet annexe Octinomos, mais nous nous intéressions également à la musique industrielle et à ses possibilités de créer de façon non conventionnelle. Nous avons développé notre propre son quasiment dès nos débuts, avec une atmosphère industrielle comme terreau.

Pourriez-vous nous préciser le rôle de chacun d'entre vous au sein de Puissance ?

Fredrik Soderlund : C'est un effort mutuel. Nous travaillons ensemble et essayons de construire quelque chose qui nous parle à tous deux. Il n'y a pas de leader dans Puissance.

Vous avez toujours été plus que pessimistes concernant notre monde et l'humanité en général. Doit-on vous considérer comme des misanthropes ? Ce type d'obsession doit-il être compris au premier degré ou doit-on percevoir un certain humour provocateur derrière vos textes ?

Nous ne pensons pas être vraiment si pessimistes que ça. Nous écrivons simplement sur certains événements caractéristiques de notre monde; nous essayons d'être objectifs et de donner une description précise de la façon dont nous ressentons ces faits. J'admets que cela peut parfois sembler comique, mais nous voudrions attribuer ce sentiment au genre humain et à la société plus qu'à nous-mêmes.

Cette haine envers l'humanité et cet espoir d'une totale éradication s'appliquent-ils aussi à vous ou vous sentez-vous à part ?

Bien sûr que ça s'applique également à nous. Je suis comme n'importe quel autre être humain. La seule différence est que je n'ai pas honte d'admettre le fait que je ne suis qu'un animal inutile, avec beaucoup trop de pouvoir pour son bien ou pour celui de la planète.

Quelle serait votre conception d'un monde parfait ?

Je ne pourrai croire en un monde parfait aussi longtemps qu'il sera peuplé d'humains. Nous avons été beaucoup trop loin dans notre façon de vivre "civilisée" pour pouvoir jamais recommencer à fonctionner comme une espèce normale. Jean-Jacques Rousseau avait quelques idées intéressantes concernant l'humanité retournant à l'état naturel, mais c'est un peu naïf d'imaginer que nous puissions échanger nos lecteurs laser contre quelques vérités sur la vie.

***Total Cleansing* est un petit peu moins sombre que vos précédentes productions, avec des paroles et un chant légèrement plus optimistes, en particulier sur "Release the World". Etes-vous d'accord ?**

"Release the World" n'est franchement pas optimiste. Je pense que tu dois te référer au passage où il est dit : "will someone ever love enough to light another star". Cela ne fait pas allusion à l'espoir dans le sens où tu le conçois, mais constitue une interrogation sur le fait de savoir si quelqu'un haïra un jour suffisamment l'humanité et aimera assez la vérité pour balancer une bombe à hydrogène. Je pense, par ailleurs, que *Total Cleansing* est notre album le plus agressif au niveau des textes.

Vous en êtes à votre troisième label. Pourquoi avoir quitté Cold Meat Industry, puis Fluttering Dragon?

Henry : En ce qui concerne Cold Meat, c'est un bon label, mais nous n'étions pas très satisfaits du travail accompli sur *Back in Control* et nous souhaitions être sur un label ne comportant qu'une petite quantité de groupes. Nous avons ensuite sorti plusieurs albums chez Fluttering Dragon, et il s'avère que ce sont de vrais voleurs !

Vous êtes actuellement sur le label de Marduk.

Oui, Regain Records est le label parfait pour nous; ils sont très sérieux et professionnels. Je connais Marduk et surtout Morgan depuis leurs premiers concerts en 91-92.

Votre imagerie et vos paroles extrêmes ne peuvent être considérées autrement que sur le plan politique, dans le sens où vos positions entraînent des interrogations, des débats et suscitent la censure.

Fredrik : Nous ne pensons surtout jamais en termes de politique et ne prenons absolument pas au sérieux cette notion que nous trouvons passablement stupide. Pour moi, politique rime avec "temps perdu" et "parler pour ne rien dire". Puissance n'a vraiment rien à voir avec ça, nous sommes juste un groupe émotionnel et réaliste.

Pouvez-vous nous parler des runes et des autres symboles apparaissant sous votre nom, notamment l'heptagramme inversé ?

J'ai lu quelque part que l'heptagramme était le symbole du septième ciel, donc je pourrais dire qu'inverser ce symbole impliquerait une référence au septième cercle de l'enfer, ce qui concorderait avec la définition donnée par Dante, mais en fait, nous avons tout simplement été attirés par l'esthétique qui s'en dégageait et avons eu envie de l'utiliser pour cette raison.



DISCOGRAPHIE

Let us lead - 1996
Back in Control - 1998
Mother of Disease - 1999
War on (live) - 1999
Hail the Mushroom Cloud - 2000
Total Cleansing - 2001

CONTACT

www.puissance.org

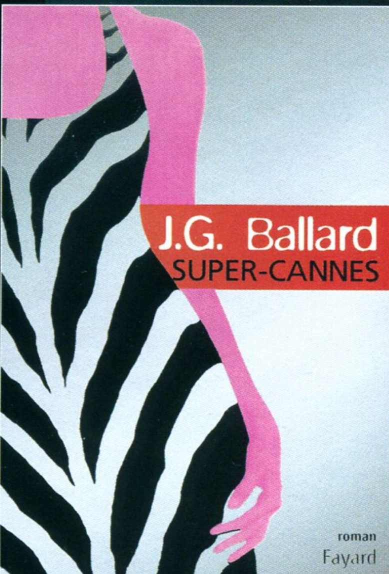
par Jean-François Micard - photos : John Foley / Opale

J.G. BALLARD

Auteur culte s'il en est, l'Anglais J.G. Ballard est, pour beaucoup simplement l'auteur de Crash !, tétanisante vision de l'érotisme des accidents de voitures, brillamment mis en images par David Cronenberg. C'est déjà beaucoup, mais ce n'est qu'une peau de chagrin devant la richesse de l'œuvre de ce "paranoïaque lucide" qui nous offre aujourd'hui avec Super-Cannes une plongée dans l'enfer aseptisé de la Côte d'Azur technologique. Inutile d'emmener la crème solaire, on n'est pas là pour bronzer !

Né en 1930 à Shanghai, J.G. Ballard, après des études de médecine et un passé de pilote à la Royal Air Force, s'impose, dès les années soixante, comme l'une des voix les plus originales du renouveau de la science-fiction, avec une importante quantité de nouvelles et de romans, et passe rapidement d'aventures apocalyptiques à des réflexions plus noires et plus paranoïaques sur l'avenir de l'humanité, les mystères des fantasmes et de la sexualité, et la perception du temps. Auteur culte depuis la publication de *L'Empire du Soleil*, version romancée de son enfance dans la Chine en guerre et de son internement, mais surtout de *Crash !*, que son éditeur a initialement refusé de publier en arguant que l'auteur était "au-delà de toute aide psychiatrique possible", Ballard s'est depuis quelques années consacré à une exploration minutieuse des dérives d'un présent qui se combine de plus en plus aux visions d'avenir les plus désabusées. Avec *Super Cannes*, qui sonne comme le grand frère obsessionnel de son précédent roman *Cocaïne Nights*, Ballard dirige le projecteur sur les techno-parcs d'entreprises qui fleurissent sur la Côte d'Azur, et ce qu'en révèle la lumière n'est pas très joli : meurtres, drogues, psycho-pathologie revendiquée comme seul remède à une vie d'une terrifiante banalité, les cadres dynamiques de l'avenir sont ici figurés comme des monstres à sang froid. Et si c'était vrai ?

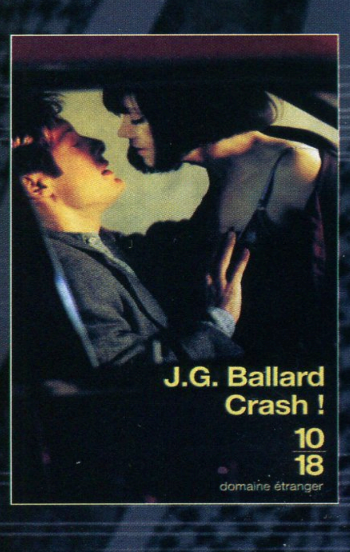
« J'essaye toujours d'être aussi proche de la vérité que possible, même si je me trompe sans doute tout autant que n'importe qui. Bien que j'ai vécu en Angleterre pendant plus de cinquante ans, je suppose que j'y vois toujours tout à travers les yeux d'un visiteur de passage, et c'est ce qui donne à ma fiction cette perspective particulière, cette sensation accrue de l'ordinaire que nous partageons tous lorsque nous visitons New York ou Hong Kong pour la première fois. J'ai détesté l'Angleterre quand j'y suis arrivé la première fois, cette façon qu'ont les gens de ne pas sourire, cette notion de classes sociales, et j'attendais qu'un changement arrive. C'est mon séjour à Shanghai durant la seconde guerre mondiale qui m'a donné cette nouvelle perspective, en me permettant de réaliser que la réalité n'était finalement rien d'autre qu'un décor de théâtre ». Un "salon des horreurs" qui s'exprime ici dans le décor ultra-policé et touristique de la Côte d'Azur, à Eden-Olympia, fidèle décalque de Sophia-Antipolis, monde artificiel d'entreprises high-tech et de résidences pour cadres supérieurs. *« Je suis venu pour la première fois dans le sud de la France en 1947, et j'y ai passé depuis pas mal de temps, ce qui m'a permis de voir la Côte d'Azur passer des casinos et des hôtels de luxe à quelque chose qui pourrait se rapprocher d'une Silicon Valley européenne, avec des parcs d'entreprises scientifiques, des hôtels pour séminaires, des aéroports et des autoroutes. On n'y croise plus que des chirurgiens renommés ou des vendeurs de voitures. C'est un peu de cette manière que je pressens le futur : des communautés repliées*

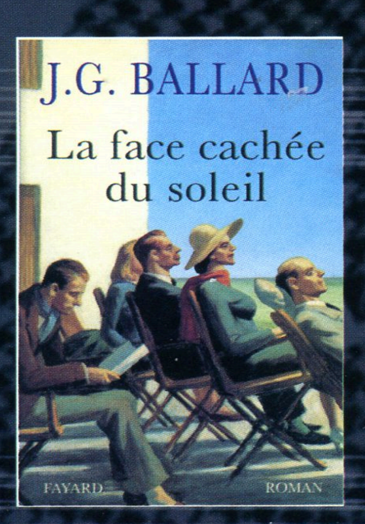


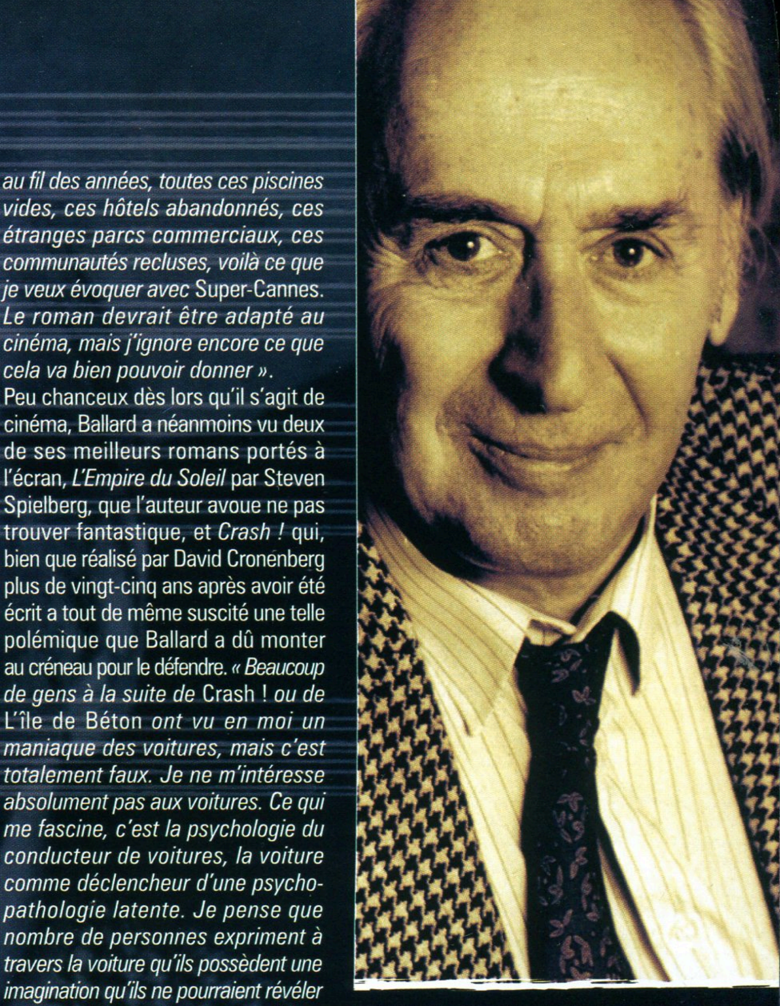
derrière des grilles à perte de vue, la haute technologie prenant la place des relations humaines, et un ennui profond et inconscient. Pour tous les habitants de ces nouvelles cités "idéales", rien ne compte mis à part le travail, et tout est fait pour les conforter dans cette idée que leur réalisation personnelle se fera par ce qu'ils accomplissent au bureau et non par ce qu'ils vivent en dehors. Dans la réalité, on a fini par démontrer que ces cadres finissent par tomber malades sans arrêt. Mais personne n'a encore eu l'idée de donner un dérivatif à leur mal de vivre comme c'est le cas à Eden-Olympia ». Détruisant une fois encore un tabou, Ballard imagine pour *Super-Cannes* un traitement de choc à base de violence, les pulsions des cadres pouvant être canalisées par un programme "créatif" de folie et d'actes délictueux dûment prescrits par un psychiatre dont les théories n'auraient pas déparé à Berlin vers la fin des années 30. *« C'est évident que ce genre de théorie aurait pu prendre racine dans l'Allemagne nazie. Mais elle est également un pur produit de la fin du XXème siècle, de son individualisme et de son consumérisme. La morale n'existe quasiment plus, l'éthique a déjà disparu et les politiques et les entreprises jouent quasiment sur le même terrain, tous cherchent à nous vendre quelque chose, une sorte de monde meilleur grâce à la consommation. C'est assez effrayant, quand on y songe ».*

Pessimiste à l'extrême, Ballard n'a plus guère besoin de passer par le biais de la science-fiction pour mettre en évidence les tares des sociétés modernes, car celles-ci ont évolué bien au-delà de ce que les cauchemars des futurologues promettaient. *« La science-fiction était autrefois un média formidable, mais aujourd'hui, elle a été écrasée par le gigantisme des effets spéciaux utilisés à Hollywood. C'est un dinosaure au seuil de l'extinction aujourd'hui. Je pense que si le XXIème siècle devait représenter une cassure radicale avec le XXème, nous ne nous en rendrions même pas compte. Cela pourrait être quelque chose de totalement inattendu, comme nos enfants et petits enfants qui rejetteraient violemment tout ce qui vient du XXème siècle, cela pourrait être une résistance accrue à un capitalisme hors de tout contrôle, et à une américanisation de l'Europe, mais peut-être qu'il n'y aura rien de tout cela, et que le phénomène des banlieues résidentielles va s'étendre partout, y compris aux esprits, et que plus personne ne s'intéressera à son voisin. Le seul grand changement dont je sois à peu près sûr est qu'il n'y aura sans doute plus de guerre mondiale, en partie parce que personne ne pourra emprunter suffisamment d'argent au FMI pour la financer. Cela change radicalement le jeu, ce serait comme de jouer aux échecs et d'apprendre que la fédération internationale d'échecs vient de changer les règles, et qu'on n'a plus à mettre le roi mat. Le déclin de l'idéologie politique change également beaucoup les choses. Il n'y a pas eu de réel conflit idéologique entre Bush et Gore par exemple, et la religion décroît aussi. Tout ce qui reste est le consumérisme. C'est effrayant car cela peut entraîner toutes sortes de réactions inconscientes. Comme l'un des personnages de* Super-Cannes *le dit, dans une société totalement saine d'esprit, la seule liberté qui reste est la folie ».* Libéré (ou privé) du futur, *Super Cannes*, tout comme *Cocaïne Nights* avant lui, évolue davantage dans le registre du "detective novel" où un candide, dans lequel il est bien difficile de ne pas voir l'auteur lui même, se lance dans une enquête solitaire qui lui permet d'exposer les tares du système. *« Je me soucie assez peu du style en fait, et du genre auquel un roman peut appartenir. Ce que je veux, c'est avant tout faire passer le message. Je ne parle pas de slogans politiques, mais de toutes ces images qui m'ont frappé au fil des années, toutes ces piscines vides, ces hôtels abandonnés, ces étranges parcs commerciaux, ces communautés recluses, voilà ce que je veux évoquer avec* Super-Cannes*. Le roman devrait être adapté au cinéma, mais j'ignore encore ce que cela va bien pouvoir donner ».*

Peu chanceux dès lors qu'il s'agit de cinéma, Ballard a néanmoins vu deux de ses meilleurs romans portés à l'écran, *L'Empire du Soleil* par Steven Spielberg, que l'auteur avoue ne pas trouver fantastique, et *Crash !* qui, bien que réalisé par David Cronenberg plus de vingt-cinq ans après avoir été écrit a tout de même suscité une telle polémique que Ballard a dû monter au créneau pour le défendre. *« Beaucoup de gens à la suite de* Crash ! *ou de* L'île de Béton *ont vu en moi un maniaque des voitures, mais c'est totalement faux. Je ne m'intéresse absolument pas aux voitures. Ce qui me fascine, c'est la psychologie du conducteur de voitures, la voiture comme déclencheur d'une psychopathologie latente. Je pense que nombre de personnes expriment à travers la voiture qu'ils possèdent une imagination qu'ils ne pourraient révéler autrement. Les voitures peuvent être, en bien comme en mal, une force étonnamment libératrice. Le film a été très mal accepté, car le public y voyait quelque chose de malsain, sadique et voyeur. C'est complètement dingue ! Quand Bruce Willis se comporte de manière aussi sadique que les méchants du film lorsqu'il travaille pour la police de New-York, ça ne pose aucun problème... ajoutez-y une dose d'excitation sexuelle et vous aurez la culture cinématographique qui domine la planète. Nous savons tous en tant qu'automobilistes qu'il y a de jeunes hommes qui ne peuvent supporter de se faire doubler par une femme au volant. Il n'y a absolument rien de révolutionnaire dans l'idée qu'il y a une composante sexuelle dans notre excitation devant les accidents de voiture.* Crash ! *est honnête, il ne cherche pas à enrober ce sentiment brut par des trucs de cinéma. Il n'y a pas de Buick volant dans les airs au ralenti avant de s'écraser dans des bus, pas d'explosions, rien qui puisse détourner le public de la violence brute d'un accident. C'est évidemment un film ambigu, mais c'était totalement voulu, et c'est sans doute pour cela qu'il ne donne pas au spectateur l'impression qu'il est roi et qu'il a raison de ressentir ce qu'il ressent, qu'il a été écartelé à ce point. Aujourd'hui, on montre à la télévision des accidents réels dans des émissions, on filme des gens comme dans un zoo humain, et on vient encore attaquer un cinéaste qui fait une œuvre d'imagination ?»*







BIBLIOGRAPHIE

- **Le Monde englouti** - 1964
- **Cauchemar à quatre Dimensions** - 1965
- **La Forêt de Cristal** - 1967
- **Billenium** - 1970
- **Crash !** - 1974
- **L'île de Béton** - 1974
- **Sécheresse** - 1975
- **Vermilion Sands** - 1975
- **La Foire aux Atrocités** - 1976
- **I.G.H.** - 1976
- **Le Vent de Nulle Part** - 1977
- **Appareil volant à basse Altitude** - 1978
- **Le Rêveur illimité** - 1980
- **Le Salon des Horreurs** - 1981
- **Salut l'Amérique !** - 1981
- **Les Chasseurs de Vénus** - 1984
- **Mythes d'un Futur proche** - 1984
- **L'Empire du Soleil** - 1985
- **Le Jour de la Création** - 1988
- **La Plage ultime** - 1990
- **La Région du Désastre** - 1991
- **Le Massacre de Pangbourne** - 1992
- **Fièvre guerrière** - 1992
- **La Bonté des Femmes** - 1992
- **La Course au Paradis** - 1995
- **La Face cachée du Soleil** - 1998
- **Cocaïne Nights** - 1999
- **Super Cannes** - 2001

CONTACT

www.jgballard.com

C'est bien de prendre son temps, mais il y a des limites. En effet les fans transis que nous sommes s'inquiétaient de ne plus avoir de nouvelles du groupe d'Alison Shaw et de son compositeur de frère, Jim. Les Cranes nous avaient pourtant régalés de leurs frêles et mélancoliques compositions avec une rigoureuse régularité jusqu'à l'électro-acoustique Population 4. *Mais depuis 1997, silence radio. Aussi, c'est avec une joie non feinte que nous avons interviewé Alison au sujet d'un nouvel album sorti en juin en Angleterre mais seulement prévu pour septembre en France.* Future Songs *revient à plus de sophistication au service d'une musique encore plus aérienne que sur leur précédent album. De sa voix enfantine et timide, pleine de pondération, avec un débit de paroles des plus lents, rythmé de charmants petits gloussements, la chanteuse et parolière nous livre ses réflexions astrales sur un proche passé peu productif et un présent aussi radieux que leur* Future Songs. *Artistiquement parlant, l'avenir des Cranes est plein de promesses.*

CRANES

Pourquoi avons-nous dû attendre aussi longtemps la sortie de votre nouvel album ?
Alison Shaw : Beaucoup de choses ont changé depuis 1997. Nous avons quitté Dedicated, notre précédent label, puis Mark Francombe qui s'occupait de la basse et des claviers est parti. En 1998, on a failli signer sur RCA mais on s'est vite rendus compte que ça n'allait pas marcher, qu'on n'aurait pas assez de libertés pour expérimenter de nouvelles choses. Et puis surtout, musicalement, on ne peut pas produire sur commande comme le voudraient les maisons de disques. On a donc eu une période de doute, on ne savait plus trop où aller avec notre musique. Il était temps pour nous de faire un break.

Le départ de Dedicated était lié à une certaine frustration ?
Non, c'était juste la fin d'un contrat de sept ans. Et puis le label commençait à avoir quelques problèmes, ils se sont fait absorber par un plus gros label depuis, il me semble. Disons qu'ils ne nous donnaient plus beaucoup d'attention. Jim ne supportait plus cette situation, il fallait donc qu'on arrête. Il y a une sorte de gémellité entre mon frère et moi qui fait que l'un ne peut créer sans l'autre.

Etiez-vous au bord du split ?
Non, c'était juste un break, un besoin de se poser pendant un certain temps. Faire un album t'entraîne dans une sorte de cycle infernal très usant. C'était le moment pour nous de faire une pause. Aujourd'hui, nous sommes bien sûr dans un tout autre état d'esprit.

L'atmosphère générale de *Future Songs* a un côté petit matin, on s'attend presque au chant des oiseaux.
(Petit rire amusé) C'est chouette. Je vois ce que tu veux dire. En fait, la période de création de l'album marquait la fin d'un cycle tourmenté et notre énergie était au plus bas. Au moment de l'enregistrement, l'énergie revenait petit à petit. Peut-être que l'atmosphère à laquelle tu fais allusion vient de cela, la lumière du soleil levant correspondant à une nouvelle énergie qui commençait à poindre. En tout cas, j'espère qu'il est différent des premiers albums car c'est ce que nous voulions. On a cherché à se redécouvrir.

C'est pourquoi il y a plus de bandes et de samples que sur *Population 4* ?
Oui. Cet album était d'ailleurs très différent de ce que nous avions fait auparavant, du fait même que nous faisions appel pour la première fois à un producteur (Mark Freegard, qui a produit Lush ou encore les Breeders). Nous voulions alors un album sans technologie, très direct, et l'apport d'un producteur devait nous y aider. Les chansons ne sonnent évidemment pas exactement comme nous les avions imaginées au départ car la patte du producteur est belle et bien présente. D'ailleurs, les versions démo sont assez loin du résultat final. Mais

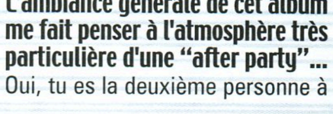


nous étions très satisfaits de cet album. C'était très propre.

Cependant, sur *Future Songs*, c'est Jim et toi qui avez tout fait.
Pratiquement, oui. Et nous en sommes très fiers. Nous savions exactement ce que nous voulions.

Pour en revenir au soleil, récurrent dans les paroles de *Future Songs*, il semble avoir pour toi un sens métaphorique et ambivalent...
Le soleil ? (rires) Tu as probablement raison. Il est clair que le mot soleil est assez présent dans mes dernières paroles.

Mais tu l'utilises aussi bien dans le sens de danger que dans celui plutôt contradictoire d'apaisement...
Oui.(longue hésitation) Le soleil donne la vie mais provoque aussi le cancer. En fait, je n'avais pas conscience de cela en écrivant les paroles. Je ne me sers pas d'images de manière délibérée et n'ai donc pas utilisé consciemment le mot soleil dans un sens métaphorique. C'est sorti comme cela, voilà tout. Lorsque j'écris mes paroles, je ne pense pas vraiment, je le fais de manière instinctive. Les mots viennent d'une humeur ou d'une émotion particulières elles-mêmes générées par une ambiance singulière créée la plupart du temps par la guitare de Jim. C'est donc la musique qui guide mes mots. Mais c'est une question difficile pour moi car me plonger dans le sens de mes paroles me fait découvrir des choses que je n'ai pas forcément envie de connaître. Je ne cherche pas à expliquer mes sentiments, juste à les exprimer. Cependant je pense que tu as raison. J'utilise certes le mot soleil dans un sens double et contradictoire dans mes paroles, mais à la base, c'est de manière complètement inconsciente. Je n'y avais d'ailleurs pas pensé avant que tu m'en parles.



L'ambiance générale de cet album me fait penser à l'atmosphère très particulière d'une "after party"...
Oui, tu es la deuxième personne à me faire cette remarque. Beaucoup m'ont dit que *Future Songs* était un album à écouter la nuit et vous êtes deux pour l'instant à me dire que c'est une musique de l'aube. J'aime bien l'idée.

***Future Songs* semble caractériser un sentiment désabusé, même sur "Driving in the Sun" ou "Even when", qui traitent apparemment d'histoires d'amour malheureuses...**
"Driving in the Sun" a pour thème





effectivement une histoire d'amour (rire gêné). Je ne sais pas. En fait, on recherchait pour cet album à laisser paraître une certaine idée de quiétude ainsi que de légèreté. Mais tu ne peux échapper durant la phase de création aux travers de ta vie de tous les jours. Je pense que l'album traduit fatalement cette dualité.

La musique peut être aussi une thérapie ?
Oui, aussi. Mais c'est surtout un moyen d'expression. Je connecte des mots à la musique comme un metteur en scène va lier des images à une histoire. Mais mon moyen est peut-être plus vulnérable, je livre sans m'en rendre compte des pensées personnelles ou une véritable histoire d'amour. C'est souvent un an après la sortie d'un album que je me rends compte d'avoir dévoilé une partie de ma vie.

Mais quand tu écris ces chansons, tu sais quelle émotion tu veux transmettre, non ?
Non, pas toujours. En général, c'est plutôt un mélange des deux. Parfois, une ligne de guitare m'évoque une idée, un souvenir ou une atmosphère. Les paroles viennent alors de cela. Mais ça peut être aussi mes propres mots qui m'entraînent vers une idée. Je pars de l'abstrait pour arriver à quelque chose de plus concret.

Et pour le titre ? L'album ne devait-il pas s'appeler *It's a beautiful World* à l'origine ?
Non. Cela aurait dû être un album totalement différent (rires). Il contenait des chansons que l'on a écrites en 1998. Mais Jim et moi n'étions pas satisfaits du résultat.

Vous les avez jetées au panier ?
(Rires) Oui. En tout cas, une bonne partie. "Driving in the Sun" vient de cette période et c'est la seule que nous ayons gardée pour l'intégrer à *Future Songs*.

Et pourquoi ce titre pour le nouvel album ?
Euh. Et bien, cela vient surtout du premier titre du disque, "Future Song" qui était aussi le premier titre que l'on ait composé pour l'album. Quand ce morceau a été écrit, nous avons tout de suite su que nous étions dans la bonne direction. Ce titre insiste aussi sur notre volonté de nous détacher de ce que nous avons fait auparavant. *Future Songs* est le point de départ d'un nouveau cycle.

Le line-up du groupe a d'ailleurs changé il me semble. Notamment depuis le départ de Mark Francombe...

Oui, Mark est parti il y a plus de trois ans. Il n'a donc pas joué sur l'album. Par contre il a joué avec nous sur scène pour notre dernier concert à Londres début juin. Mais il ne fait plus partie des Cranes. Il vit avec sa femme en Norvège où il travaille en tant que webmaster et infographiste. Sinon, nous avons aussi un nouveau batteur en remplacement de Manu Ros. Il s'appelle Jon Callender et on l'adore. Enfin, Paul Smith, qui nous servait de cinquième musicien est maintenant un membre permanent des Cranes. Mais on aura aussi sûrement besoin de quelqu'un en plus pour remplacer Mark, quelqu'un qui sache donc jouer aussi bien de la basse que des claviers. Pour le moment, Jim, Paul et moi devons nous partager ces instruments sur scène ainsi que la guitare.

Vous avez fait quelques concerts cette année ainsi que l'année dernière...

Oui. L'année passée nous avons fait quelques dates, notamment au Portugal et au Mexique. Cette année, on a joué à Londres au Mean Fiddler (sous l'Astoria Theatre) et on va faire quelques festivals cet été en Suisse, Suède et Belgique. Ensuite commencera une tournée européenne sur deux mois (ndlr : à Paris le 19/09).

Vous avez déjà joué de nouveaux titres ?

Ah, tout à fait. On joue sept titres du nouvel album plus des titres plus anciens.

Y a-t-il des morceaux que vous ne pouvez pas ou plus jouer pour certaines raisons ?

Oui. Il y a un titre du nouvel album qu'on ne peut pas jouer sur scène faute de personnel et deux autres qu'on n'est pas sûrs de pouvoir exécuter. On veut tout jouer live, or "Don't wake me up" ne peut l'être pour le moment sans l'aide de bandes.

Y a-t-il d'anciens titres que vous ne voulez plus jouer aujourd'hui ?

Euh. On joue "Adoration", "Cloudless", parfois "Jewel". On essaye de jouer des titres de chaque album. Mais il y a beaucoup de choses que l'on ne joue plus, notamment les morceaux de *Wings of Joy*.

Ce sont des morceaux que tu ne supportes plus ou ce sont des chansons appartenant désormais au passé ?

Oui, elles appartiennent au passé. Mais il y a aussi des chansons comme "Thursday" que j'adore mais qui, comme pour "Don't wake me up" est trop difficile à jouer live par manque de musiciens. Néanmoins, si on avait la possibilité d'avoir un véritable orchestre pour les jouer, on le ferait avec plaisir. En dehors de ça, on aime aussi piocher dans nos vieux albums et jouer des titres que l'on n'a pas fait depuis longtemps.

Quel genre de musique écoutes-tu en ce moment ?

J'aime beaucoup Boards of Canada et le label Warp en général, le drum'n'bass, l'electronica à la Autechre ou Photek.

Pensez-vous que l'avenir des Cranes réside dans l'électronique?

Je ne sais pas. Probablement. En tout cas, le cœur de nos chansons, encore aujourd'hui, est basé sur la guitare et des mélodies vocales. Jim apprécie de plus en plus les machines, mais il est encore débutant.

Ton recueil de paroles *Til the Stars shine* est toujours disponible ?

Oui. On peut l'obtenir par l'intermédiaire de notre site internet. On a d'ailleurs un nouveau site web que l'on a créé pour notre nouveau label, Dadaphonic. Voilà une chose qui nous a occupés pendant ces cinq dernières années (rires).

Vous avez créé Dadaphonic juste pour sortir vos propres créations ?

Pour le moment on se concentre sur notre album mais il se peut que l'on signe d'autres artistes dans un futur très proche.

Etes-vous toujours en contact avec les groupes dont vous avez assuré les premières parties à vos débuts tels les Cure ou les Young Gods ?

On a gardé contact avec Franz Treichler des Young Gods qu'on aime beaucoup. On doit d'ailleurs le voir à un festival à Genève auquel nous participons. En ce qui concerne les Cure, cela fait longtemps qu'on ne les a pas vus, même si on a toujours eu un bon contact. J'ai l'intention de leur envoyer notre album.



DISCOGRAPHIE

Inescapable (EP) - 1990
Espero (EP) - 1990
Wings of Joy - 1991
Self non Self - 1992
Forever - 1993
Forever Remixes (EP) - 1993
Loved - 1994
La Tragédie d'Oreste et Electre (inspirée par *Les Mouches* de Jean-Paul Sartre) - 1996
Can't get free (EP) - 1997
Population 4 - 1997
EP Collection Volumes 1&2 - 1997
Future Songs - 2001

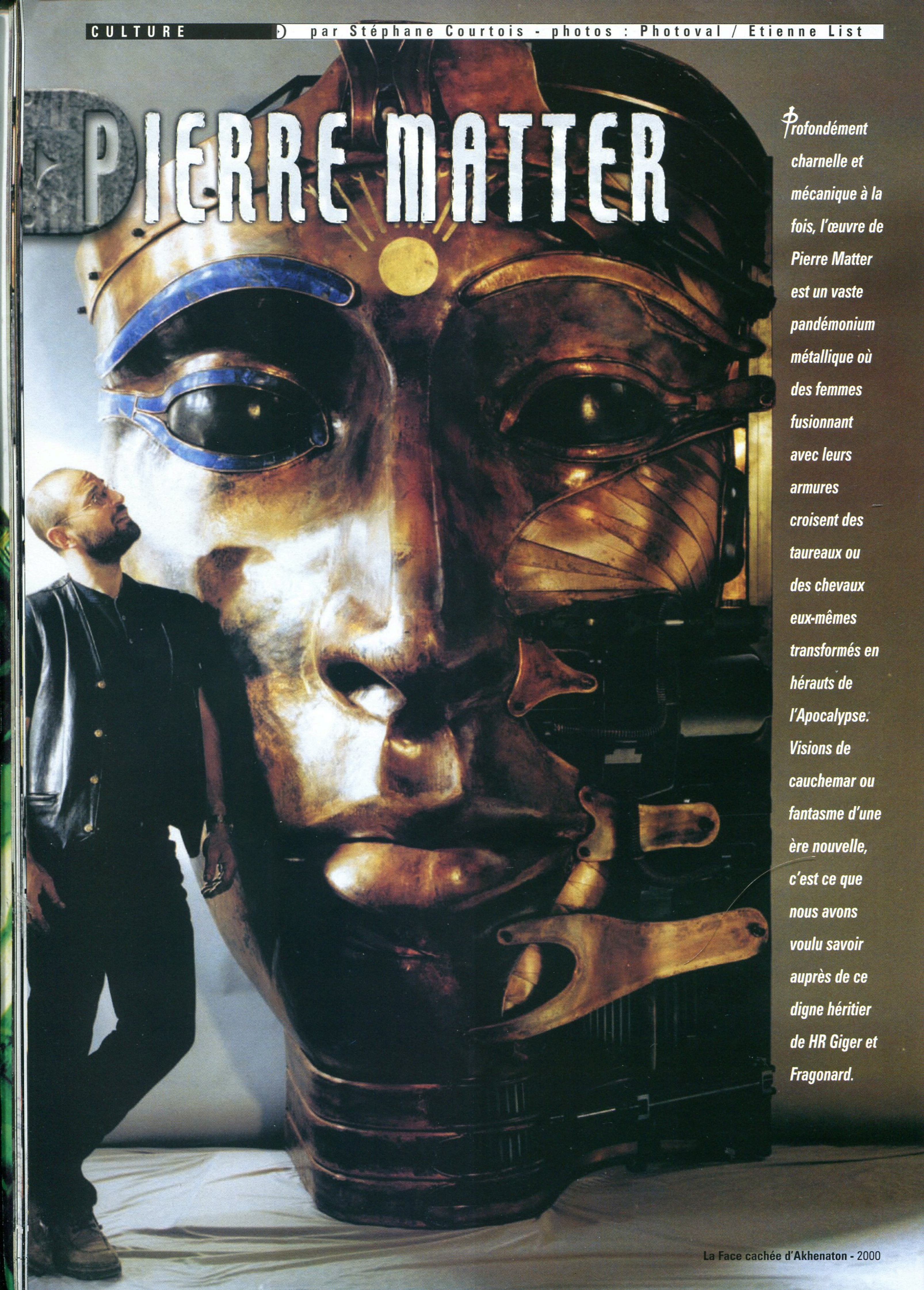
BIBLIOGRAPHIE

Til the Stars Shine - 1998

CONTACT

www.dadaphonic.com
www.cranes-fan.com
www.starblood.org

PIERRE MATTER



Profondément charnelle et mécanique à la fois, l'œuvre de Pierre Matter est un vaste pandémonium métallique où des femmes fusionnant avec leurs armures croisent des taureaux ou des chevaux eux-mêmes transformés en hérauts de l'Apocalypse. Visions de cauchemar ou fantasme d'une ère nouvelle, c'est ce que nous avons voulu savoir auprès de ce digne héritier de HR Giger et Fragonard.

La Face cachée d'Akhenaton - 2000

Quel parcours t'a mené à la sculpture ?

Pierre Matter : Le chemin qui m'a amené à la sculpture a été, comme c'est souvent le cas pour un autodidacte, plutôt chaotique. En ce qui me concerne, mon éducation autodidacte provient d'un rejet des schémas d'enseignement des filières artistiques, dans lesquelles je ne suis pas parvenu à m'intégrer, ce qui a eu le mérite de me contraindre à chercher ma voie par moi-même. Avec le recul du temps, la pensée que cette recherche est peut-être plus importante que certains résultats obtenus me taraude de plus en plus... Le chemin compte peut-être plus que la destination. Je me suis donc essayé à beaucoup de disciplines, de l'huile à l'aquarelle en passant par l'agriculture ou les métiers du bâtiment, aux bas-reliefs en pierre, pour m'installer finalement dans une forme de sculpture qui m'a semblé évidente quand je l'ai rencontrée aux détour d'un des nombreux hasards vers lesquels vous conduit la recherche artistique. Tout cela constitue un mode de vie en forme de montagnes russes mais qui me satisfait pleinement !

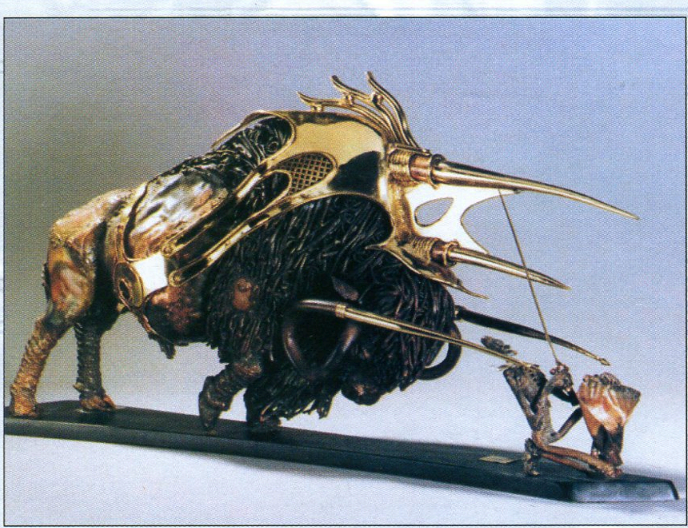
Tu avais à une époque un projet de bande dessinée *Les chevaux de Ladoga*, qu'en est-il advenu ?

Il est resté dans les cartons, c'est-à-dire que la vingtaine de planches originales qui a servi à la présentation aux éditeurs est toujours remisée quelque part dans une chemise avec d'autres souvenirs. En fait, Philippe Werey, qui était scénariste, et moi, nous avions fini par nous essouffler sur ce projet après deux ans de préparation, de recommencements et de remises en question. De plus, en 1989, c'était une période noire pour la bande dessinée et le projet était, d'une part, trop long, et d'autre part, souffrait d'un défaut de découpage, qui lui donnait une colonne vertébrale fragile. Seul Casterman a hésité. L'échec a été, comme tous les échecs, difficile à digérer, car lorsqu'on tend vers un objectif en y mettant toute son énergie et que cela se termine mal, la sensation de vide est sidérale. Cela m'a toutefois fait comprendre que la BD n'était peut-être pas le domaine qui me convenait le mieux car il a un coté sacerdotal, de par la durée de gestation d'un album, qui n'est pas en phase avec mon rythme de vie.

Les Charmes d'Hathor - 2000

Comment en es-tu venu à privilégier le métal pour tes sculptures ?

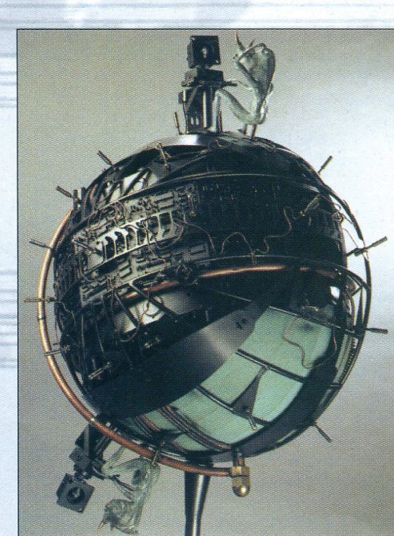
Je crois qu'il s'est imposé à moi après d'autres matériaux comme le minéral, dont j'avais, après plusieurs années de recherche, de triturations et d'assemblages, l'impression d'avoir fait le tour, du moins en ce qui me concerne. La transition s'est faite sur deux ou trois pièces, donc dans un laps de temps très court. Contrairement à la pierre qu'il faut casser, buriner, déliter pour lui faire exprimer autre chose que sa rigidité, sa dureté et sa froideur, et les tailleurs vont certainement m'en vouloir car la pierre a évidemment des cotés magnifiques, le métal m'est immédiatement apparu comme étant chaud, souple avec la présence de l'élément feu à tous les stades de fabrication, de transformation et de création.



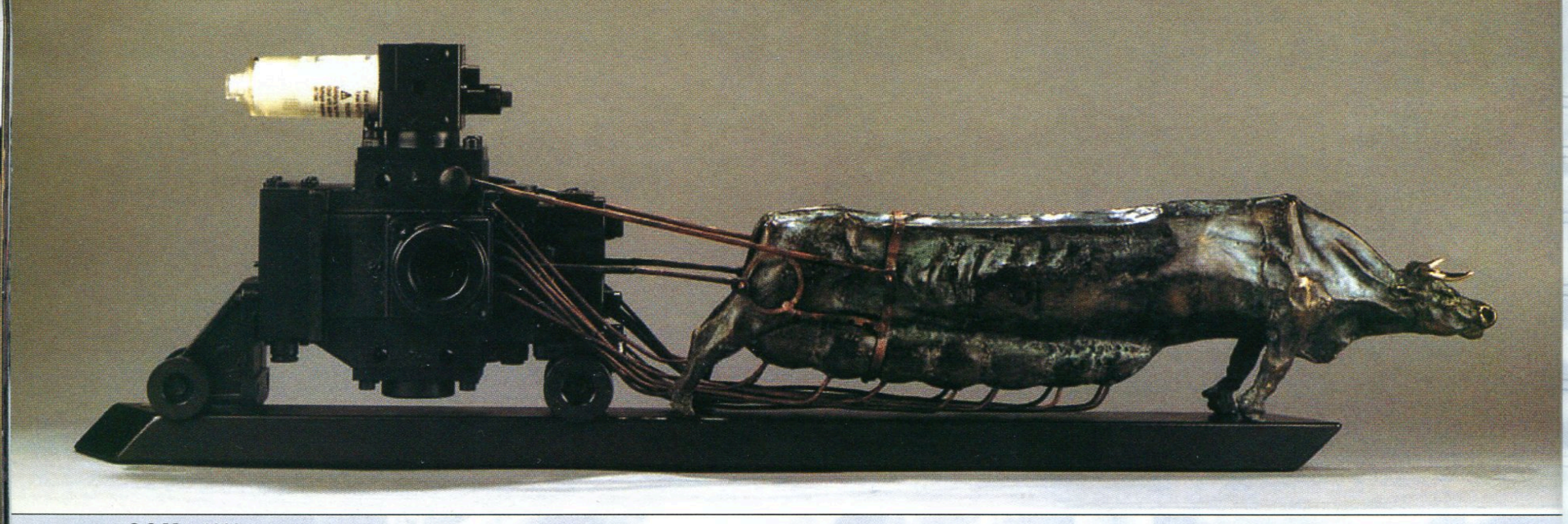
La Loi du plus fort - 1997



L'Envol d'Uranie - 1999



Global - 2000

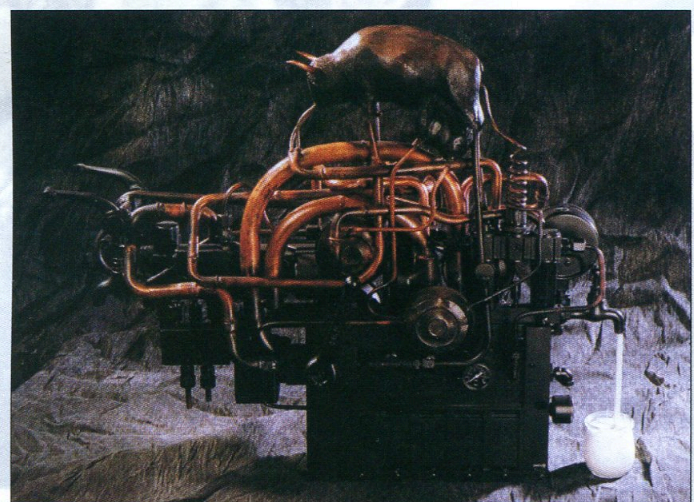


O.G.M. - 1998

Cela m'a apporté une sensation de liberté qui permet à une pièce, un personnage ou une scène de se déployer, de prendre vie, là où un bloc de granit vous impose d'entrer en lui et risque de vous emprisonner. Evidemment, les prisons ont des barreaux en métal également et c'est à moi de ne pas me laisser mettre en cage par la répétition ou la lassitude. Un jour, peut-être, passerai-je à d'autres matériaux ou tout simplement à un autre mode d'expression. La vie n'a rien de monolithique.

Tes sculptures représentent le plus souvent des formes de vie hybrides chair/machine. Qu'est-ce qui t'intéresse dans ce domaine ?

Alors là, c'est la grande question ! Le couple homme/machine a commencé avec Cugnot et son engin à vapeur et n'a cessé, depuis, de se souder intimement pour devenir totalement indissociable au point qu'aujourd'hui l'humain ne peut plus se passer de ses prolongements artificiels qui lui procurent plus de pouvoir, de célérité, de bien-être et, malgré cela, l'accélération exponentielle des développements technologiques actuels a fait perdre à beaucoup d'humains leur horizon ; d'abord par l'incompréhension totale du fonctionnement de ces machines, qui nous ressemblent de plus en plus par leur sensibilité et leur coté tactile, ensuite car dans un nombre de cas grandissant elles conduisent à un asservissement partiel

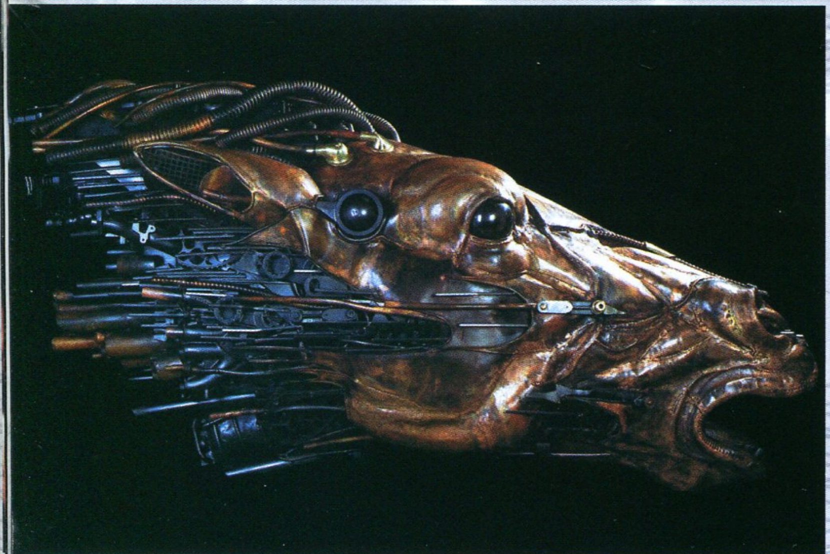


La Fabrique - 1998

ou total de l'esprit et du corps. J'ai donc l'impression de vivre à une époque charnière où la machine a assez évolué pour pouvoir dans certains cas être intégrée à notre corps. La médecine est pionnière en la matière, la barrière psychologique de la mutilation physique à la "Méta-Barons" comme l'ont conçue Jodorowsky et Gimenez n'est pas encore franchie, mais tout va très vite. De même pour la génétique qui laisse vraiment présager une ère où réalité et mythologie se rejoindront. Tout m'intéresse donc dans ces domaines, étant donné que ce sont eux qui régissent les trois quarts de nos existences et que peu de personnes semblent être conscientes de cela. Je ne suis pas de ceux qui pensent que tout était mieux avant, je serais plutôt de ceux qui se battent pour que le bon coté de toute chose prenne l'ascendant sur ses facettes les moins reluisantes qui existent partout, y compris dans la machine, la génétique ou l'informatique. Il ne s'agit pas de se prosterner devant ces technologies, mais de les comprendre et de les maîtriser. Sans elles, nous n'irons jamais dans l'espace intergalactique....

Les animaux sont très présents dans ton travail, sous des formes robotisées. Est-ce ainsi que tu vois leur avenir ?

Non, la plupart des animaux que je représente sont déjà instrumentalisés à ce point actuellement. Les vaches usines à lait, les rhinocéros usines à corne, etc. Ils ne sont dans mon travail, le plus souvent, qu'une allégorie de la condition humaine. Les animaux qui ne subissent pas ou peu la nuisance humaine se comptent sur les doigts de la main. Ils sont souvent nos esclaves, bons à produire toutes sortes de denrées, aliments, affection ou exotisme et nous les jetons après utilisation, ce que la S.P.A. est bien placée pour savoir. En fait, observer leur évolution, c'est en apprendre beaucoup sur nos agissements. Ils sont un bon



Hommage à Bartholdi - 1997



Le Verdict - 1998



El Mino - 1999

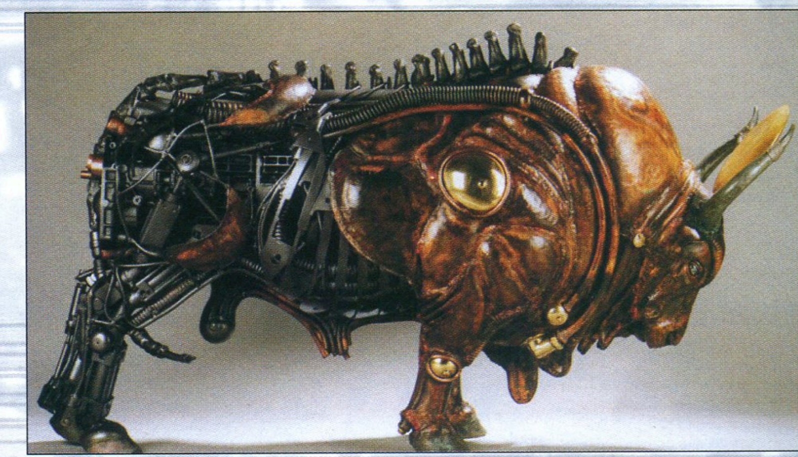
thermomètre planétaire. Quant à leur avenir, rien ne saurait en présager, pas plus que le nôtre. Pour le moment, ils subissent la même normalisation que l'humain, les races réputées agressives sont éradiquées, de même que les improductives ou les sauvages sont abandonnées la plupart du temps à leur déchéance. Mais rien n'interdit qu'ils nous survivent.

Quelques analogies s'imposent devant ton travail, comme Giger ou Fragonard et ses écorchés ? Sont-elles revendiquées ?
Ils font partie, tous les deux, parmi beaucoup d'autres, de mon environnement privilégié, plus particulièrement Fragonard qui a su montrer que la beauté pouvait aussi être intérieure, même si ce n'est qu'une image. Je ne suis pas attiré par la morbidité qui est un point commun au travail de ces deux artistes (Fragonard étant plus un explorateur du corps qu'un artiste), mais leur univers me plaît ainsi que celui de Enki Bilal ou de Jodorowsky dans le domaine de le BD. Je ne revendique pas particulièrement les analogies esthétiques, l'aspect mécanique, écorché, "machinal" et pourtant animal de mes sculptures étant, je crois, le résultat d'une confrontation entre mon passé et l'influence d'un père capable de construire à peu près n'importe quel engin, d'assembler petit à petit les boyaux d'un téléviseur sur une table de trois mètres de long et de la faire s'animer ensuite devant mes yeux de gamin ébahi, le tout confronté à un présent avec son cortège d'angoisses où la machine tend à nous dépasser.

Tu travailles des pièces relativement monumentales, c'est nécessaire pour donner de l'ampleur à tes œuvres ?
Non. Je crois plutôt que l'ampleur d'une pièce, quelle qu'elle soit et quelle que soit la forme d'art considérée, lui est conférée par le regard et l'appréciation du spectateur, donc la taille n'est pas un critère primordial, si l'on interprète le mot "ampleur" dans le sens de la qualité et de ce qui émane d'elle. Au point de vue plaisir de la réalisation, la taille n'est pas prépondérante non plus, les techniques du grand et du petit sont en général fort différentes l'une de l'autre et la sensation peut être bonne ou non dans les deux cas.



La Mouche - 2000



Apis - 1996



Les Charmes d'Hathor - 2000

Conçois-tu tes œuvres monumentales pour un site particulier ?
En général, oui, ce qui ne signifie pas que ce soit systématiquement volontaire, mais il est un fait qu'une œuvre destinée à être proposée au regard du public sur un site donné pendant un temps parfois très long demande plus ou moins à être intégrée à ce site, du point de vue de l'harmonie générale et aussi, souvent, du point de vue des commanditaires. Il reste évident qu'un site constitue une contrainte à prendre en compte et qu'une contrainte rétrécit a priori ton champ d'expression. D'un autre coté, un site peut aussi t'éveiller et te projeter dans un imaginaire nouveau. "L'art n'est pas chaste", a dit Picasso, il se nourrit de tout ce qui l'entoure.

Sur quoi travailles-tu en ce moment ?
Je termine actuellement une pièce monumentale destinée à Yokohama dans le cadre de la coupe du monde de football 2002. C'est un bel exemple de réalisation où le site, le concept, la destination sportive constituait a priori un carcan assez rigide. Cela m'a obligé à réfléchir à un sujet qui m'était relativement éloigné et à redécouvrir des facettes oubliées de ma propre jeunesse. Il y a donc toujours matière à s'enrichir mais le recul est de bon aloi. Il y a toujours un moment de flottement lorsqu'une pièce qui a occupé ton esprit et ton corps pendant plusieurs mois est achevée et que tu retrouves une sensation de liberté. Mon projet actuel serait donc de tenter de profiter un peu de ce petit espace de liberté entre deux réalisations, car les métiers artistiques ont quelque chose de vampirique et que de temps en temps un petit break s'impose.

EXPOSITIONS EN COURS

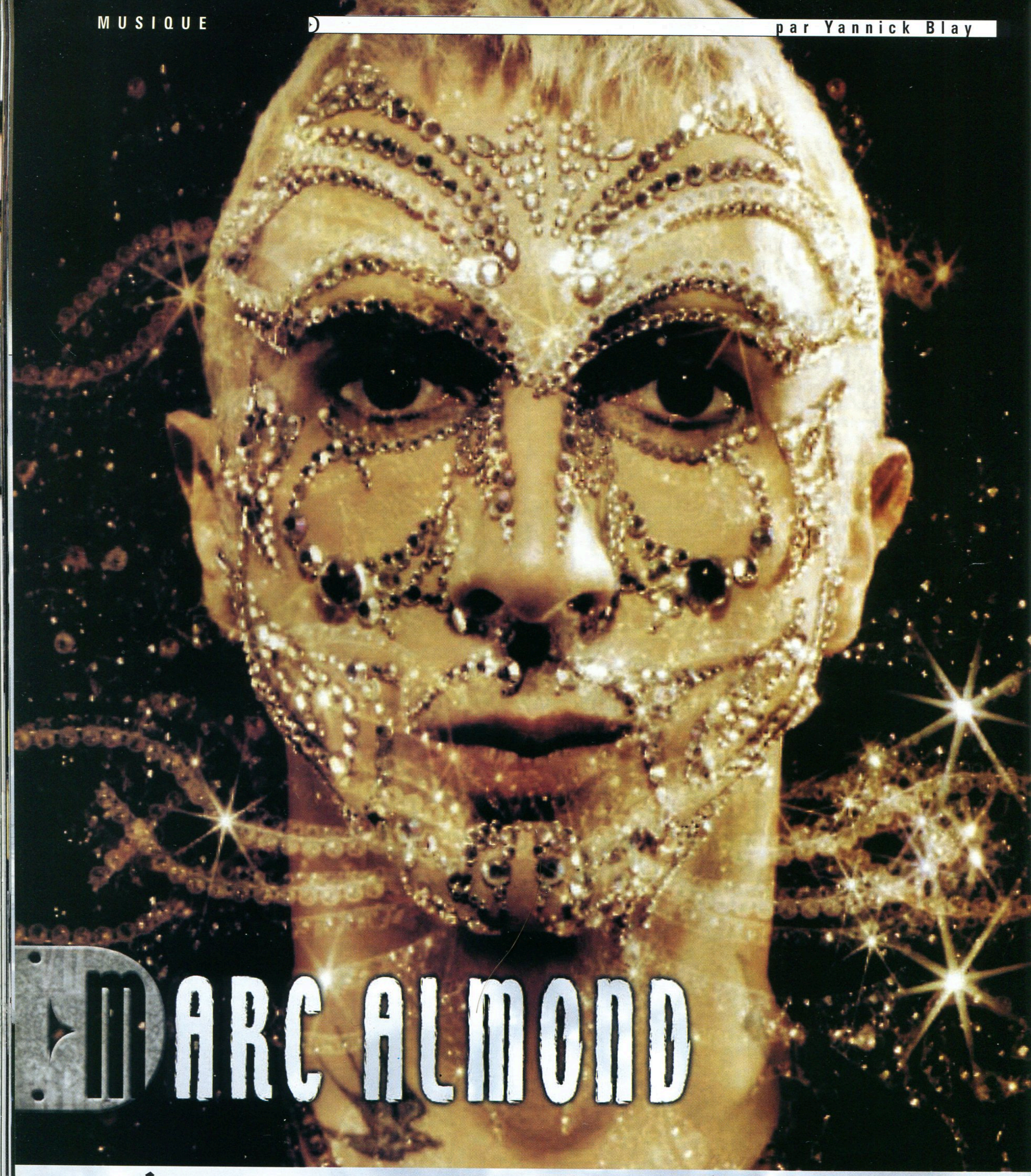
Les œuvres de Pierre Matter sont exposées à l'Opera Gallery (Paris, Cannes, New York et Singapour)

CONTACT

Opera Gallery - 356, rue St Honoré 75001 Paris - Tél : 01 42 96 39 00

www.operagallery.com

par Yannick Blay



MARC ALMOND

Marc Almond, l'une des dernières pop star dignes de ce nom représente à lui tout seul la variété, l'exubérance et la mélancolie new-wave des années 80. Soft Cell, duo qu'il forma avec son ami Dave Ball, il y a déjà vingt ans, reste en effet une influence majeure pour bon nombre de groupes électroniques et, tout en continuant une carrière solo aussi riche que stylistiquement variée, le buveur d'absinthe préféré de Pierre et Gilles remet parallèlement en circuit ce projet qui l'a rendu célèbre. Aussi adorable que volubile, avec un léger bégaiement qui rend le personnage encore plus attachant, l'icône du rock et de la techno évoque donc pour nous cette double actualité matérialisée par un nouvel album solo, Stranger Things, et se confie en toute simplicité.

Quel a été le point de départ de ta carrière musicale et quelles ont été tes influences majeures ?
Marc Almond : Difficile de répondre. En fait, j'ai commencé presque par accident. J'ai fait partie de quelques groupes durant ma scolarité avant d'intégrer une école d'art. J'ai toujours aimé chanter, mais j'aimais aussi la peinture, la sculpture, faire du théâtre ou réaliser mes propres films. Ces goûts artistiques se sont orientés vers la pop music grâce à ma rencontre, dans cette même école, avec Dave Ball qui composait les bandes son de mes créations théâtrales et cinématographiques. C'est comme ça que tout a commencé. Quant à mes influences, elles sont des plus variées. J'ai grandi dans les années 70 où se sont développées différentes sortes de musiques : le glam-rock avec Bowie, Roxy Music et Marc Bolan mais aussi le punk ou la disco. Il faut aussi citer bien évidemment les disques de mes parents, le jazz, Franck Sinatra, Dusty Springfield. Un véritable melting-pot en fait.

La chanson française en fait-elle partie ?
Au lycée, des amis m'ont fait découvrir des gens tels que Jacques Brel, Juliette Gréco, Fréhel, Joséphine Baker, Mistinguett qui ont eux aussi été d'une grande inspiration sur mon œuvre.

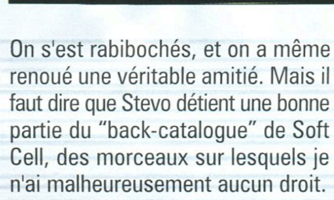
Ton nouvel album est un bon exemple de cette variété musicale. Il semble par ailleurs être plus optimiste que le précédent...
C'est vrai, mais certaines chansons sont aussi très fatalistes et illustrent une certaine résignation mêlée à un confort relatif quant à ma condition ou à mon âge. D'autres sont pleines de mélancolie mais dévoilent en effet un réel optimisme. Il est clair que je n'écris pas des chansons pour déprimer les gens, je veux que transparaisse une lueur d'espoir.

***Open all Night* était plus mélancolique...**
Oui. C'est un album nocturne, lunaire. *Stranger Things* est, je pense, un peu plus varié et composé de véritables chansons, que l'on peut écouter d'une traite ou séparément et à toute heure du jour. Cet album est plus abouti et je le trouve très cinématographique.

On pense même parfois à une comédie musicale...
Oui. Il faut dire que je compose mes chansons comme un véritable show. Je les mets en scène dans ma tête avec un prologue, le développement de l'histoire et un épilogue. Cet album est comme un film sur ma vie.

Tu es aussi très théâtral sur scène. Ces nouveaux morceaux auront-ils une approche et une mise en scène particulière en concert ?
Comme pour la précédente tournée, on sera probablement trois sur scène. Les morceaux seront donc surtout très différents car plus bruts. Je n'ai pas les moyens de m'offrir un orchestre alors que ces nouvelles chansons ont des arrangements de cordes assez impressionnants qui sont dus au producteur islandais avec qui j'ai travaillé, Johan Johannson (du groupe Lhooq). C'était la personne idéale pour me diriger sur cet album.

Qu'en est-il de Soft Cell ? Qui a convaincu l'autre de se reformer ?
Cela fait trois ans que Dave Ball et moi réécrivons ensemble des chansons. Une incroyable chimie s'opère encore entre nous. Nous sommes restés bons amis et nous avons toujours considéré que l'histoire de Soft Cell n'était pas finie. Nous avons une dizaine de nouvelles chansons et projetons d'en réaliser deux de plus en collaboration avec d'autres artistes. Cette année nous avons décidé de faire des concerts et les réactions du public aussi bien que de la presse ont été fantastiques. On devrait donc bientôt sortir un album produit très certainement par Dave Ball lui-même avant de tourner aux Etats-Unis avec les Pet Shop Boys, Sinead O'Connor, Magnetic Fields et bien sûr en Europe. Il y aura aussi très certainement un album de remixes de Soft Cell. Mais avant de me dévouer à ce projet, je veux promouvoir mon album solo dont je suis très fier.



XIII Bis Records devait sortir une compilation de tes nombreuses collaborations. Qu'en est-il ?
Il y a de nombreux titres issus de diverses collaborations qui sont en effet encore inédits. J'aimerais aussi collaborer avec des groupes français ayant des racines marocaines ou nord-africaines. Alors, on verra.

Est-ce que sortira un jour quelque chose issu de la tournée *Immaculate Consuptives* (avec Jim Thirwell, Lydia Lunch et Nick Cave) ?
Je n'ai moi-même qu'un pirate de mauvaise qualité (rires)! Mais je pense qu'il est préférable que ces shows que l'on a fait ensemble restent dans les mémoires de ceux qui y étaient, cela contribue à la légende. Peut-être que si cela sortait en disque, on pourrait se dire qu'il n'y avait pas de quoi en faire un plat (rires)!

Quelles sont aujourd'hui tes relations avec Stevo, le manager de ton ancien label Some Bizarre ?


©Jamie Mc Leod

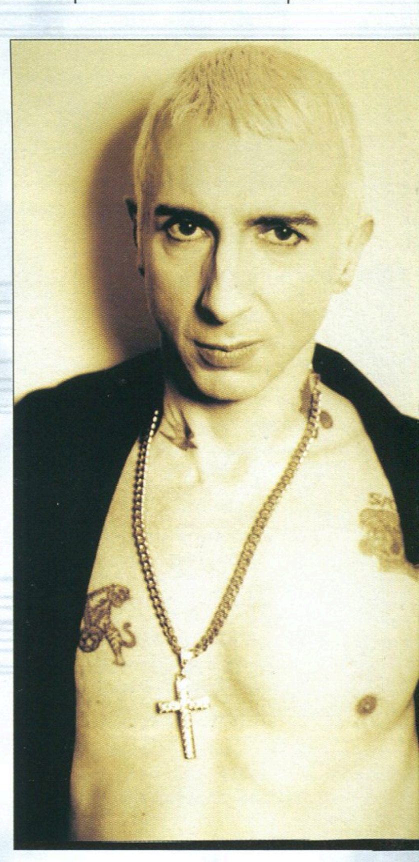
On s'est rabibochés, et on a même renoué une véritable amitié. Mais il faut dire que Stevo détient une bonne partie du "back-catalogue" de Soft Cell, des morceaux sur lesquels je n'ai malheureusement aucun droit.

Einstürzende Neubauten ou Coil se plaignent de Stevo qui, d'après eux, leur doit de l'argent. Coil vient d'ailleurs de rééditer *Scatology* où il est inscrit "Stevo pay us what you owe us".
Oh ! C'est une grosse salade que tout cela. C'est triste car je suis également très ami avec Coil, avec qui j'ai travaillé par le passé. Je souhaite que tout cela soit réglé rapidement. Ce genre d'animosité est néfaste. C'est du mauvais karma. Je sais que d'autres groupes ont le même type de griefs envers Stevo. Mais cela ne me regarde pas vraiment.

Depuis quand connais-tu John Balance et Peter Christopherson de Coil ?
Je les ai rencontrés à l'époque de Psychic TV, car j'avais été invité à chanter sur quelques unes de leurs chansons. Depuis, nous sommes restés bons amis. La dernière fois que l'on s'est vus, c'était au festival Sonar à Barcelone où ils ont fait une performance mémorable. Mais je ne veux pas m'impliquer dans leurs histoires avec Stevo car je le vois aussi de mon côté et je peux être amené à retravailler avec lui.



Il est question que tu retravailles avec Coil un de ces jours ?
J'aimerais bien, mais ils ont tellement de projets de leur côté. D'ailleurs il y en a certains qui n'ont pas encore vu le jour, comme cet album qu'ils ont réalisé il y a quatre ou cinq ans avec Trent Reznor pour




©Jamie Mc Leod

son label. Il traîne vraiment à le sortir et cela doit être très frustrant pour eux.

Peter Christopherson a aussi réalisé bon nombre de tes vidéo-clips. Comptes-tu refaire appel à lui ?
Je ne peux plus me le permettre. Il est trop cher maintenant (rires)! Plus sérieusement, il est plus intéressant de travailler avec différentes personnes et je pense qu'il en est de même pour lui.

Depuis quand date ta rencontre avec Siouxsie qui a chanté en duo avec toi sur *Open all Night* ?
Elle est une grande influence pour moi. Je faisais partie de ses fans à ses débuts, en 1977. C'était génial de travailler avec elle sur "Threat of Love" car c'est une icône, une véritable légende. Mais je ne la vois plus beaucoup car elle habite en France depuis longtemps.

Quelques mots sur ton autobiographie et ton recueil de poèmes...
Tainted Life, mon autobiographie, vient d'être rééditée en format poche (ndlr : mais pas encore traduite en français). Un album de spoken-words où je récite quelques poèmes et paroles de mes chansons doit sortir très bientôt, accompagné d'un livre. Cela s'intitule *The End of New-York*. Tout cela est disponible sur mon site web.

New-York est une ville qui t'inspire ?
Elle a eu une grosse influence sur ma vie et mon œuvre, même si je vis toujours à Londres. Le premier album de Soft Cell a été enregistré là-bas. C'est une seconde maison pour moi et j'y ai beaucoup d'amis. J'ai vu cette ville se transformer, notamment politiquement. C'est une ville à la fois très inspiratrice et influente pour l'art mais aussi des plus conservatrices. En fait, j'adore les villes et j'aime écrire sur la vie en ville. L'énergie urbaine est le combustible de mon travail artistique.

Pour en revenir à ton autobiographie, était-elle simple à écrire ?
Ce fut en fait plutôt difficile car je ne suis pas très gentil avec moi-même. En fait, je le suis beaucoup moins avec moi qu'avec les autres personnages dont je parle dans ce livre. Je ne blâme personne d'autre que moi pour les mauvaises choses qui me sont arrivées dans la vie. L'écriture de cette autobiographie m'a, en tout cas, permis de tirer un trait sur le passé. Mais fouiller dans ses souvenirs et relire ses journaux intimes et autres cahiers de notes n'a rien d'apaisant.

Cela t'a tout de même permis de te sortir de toutes sortes d'addictions...
Cela m'a donné un sens de la perspective à propos de ces choses. Je pense qu'il est impossible d'arrêter d'être dépendant. Tu ne peux arrêter les drogues que si tu trouves un substitut à cette addiction, et je pense que je l'ai trouvé dans le travail. Je n'arrête pas d'écrire, de composer. Mais on fait malheureusement toujours des erreurs et j'ai parfois des périodes de rechute. "Non" est parfois le mot le plus dur à dire. Cependant, cela n'a plus rien à voir avec mes addictions d'antan. Grâce à mes différentes expériences, je connais mes limites et la frontière entre plaisir et totale dépendance. Je suis, par contre, quelqu'un d'obsessionnel, j'aime une certaine routine : manger la même nourriture avec les mêmes couverts. En fait, tu transfères toujours une addiction vers une autre.

Est-ce que le tatouage en était une ?
Oui. Ça ne l'est plus. Mais j'adore mes tatouages. Ils correspondent bien à ma personnalité. Mais je n'ai plus d'envie irrésistible pour ça. De plus le tatouage est aujourd'hui très populaire, très acceptable. Quand j'ai commencé à me faire tatouer, cela dérangeait. Maintenant, tout le monde en a.

Les tiens sont plutôt "old school", non ?
Oui, j'aime les vieux tatouages traditionnels, imparfaits, très évocateurs, avec un côté erreur de jeunesse, voire criminel. Il y a aussi un certain érotisme dans le tatouage. Je n'aime pas la perfection des tatouages tribaux, ce n'est pas très sexy.

Il semble d'ailleurs qu'il y ait un lien entre ton look, ta personnalité et l'imagerie de tes disques, le côté Pierre et Gilles (célèbres photographes français pour qui Marc a posé) par exemple...
J'aime l'exotisme et le mystère. J'attends d'une image qu'elle me fascine, qu'elle m'attire mais qu'elle ne me dise pas tout. Cela, je le partage avec Pierre et Gilles, je pense. Ils adorent la symbolique du tatouage.

Pour finir, comment te décrirais-tu, en deux mots ? Cyniquement romantique ?
(Rires) Cela me correspond tout à fait, oui! Ou romantique et désabusé. J'aimerais que la vie soit plus romantique mais nous sommes dans un monde où c'est impossible. Du coup, mon romantisme réfréné peut se transformer en une forme de cynisme, de désillusion ou d'amertume. Cette dernière renforce ton sentiment de vivre, n'en déplaise à certains. Le cynisme et la colère sont nécessaires à la création. Mais il faut aussi garder une certaine foi en la bonté humaine.

Are you "Born to cry" ?
"Born to cry, born to survive" (rires) ! Je pleure souvent, mais je survis à chaque fois. C'est une manière de dire que l'on accepte l'inévitable, qu'on le surmonte toujours.

DISCOGRAPHIE

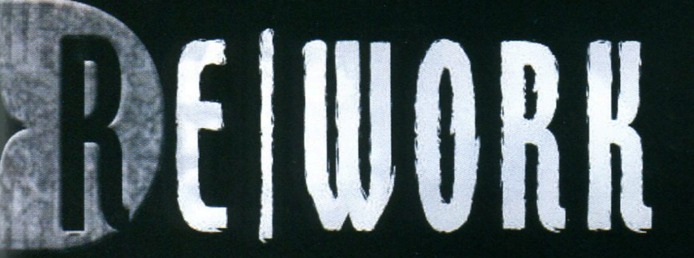
• SOFT CELL :
- *Non-stop erotic Cabaret* - 1981
- *Non-stop ecstatic Dancing* - 1982
- *The Art of falling apart* - 1983
- *The last Night in Sodom* - 1984
- + diverses compilations de singles

• MARC & THE MAMBAS :
- *Untitled* - 1982
- *Torment & Toreros* - 1983
- *Bite back and blue* - 1984

• MARC ALMOND :
- *Vermin in Ermine* - 1984
- *Stories of Johnny* - 1985
- *Mother Fist and her five Daughters* - 1987
- *Singles (1984-1987)* - 1987
- *The Stars we are* - 1988
- *Jacques* - 1989
- *Enchanted* - 1990
- *Tenement Symphony* - 1991
- *A Virgin's Tale - Vol.1* - 1992
- *A Virgin's Tale - Vol.2* - 1992
- *12 Years of Tears (Live at the Royal Albert Hall)* - 1993
- *Absinthe* - 1993
- *Treasure Box* - 1995
- *Fantastic Star* - 1996
- *Violent Silence/Flesh Volcano (1984-86)* - 1997
- *Marc Almond and la Magia Live in Concert* - 1998
- *Open all Night* - 1999
- *Liverpool Philarmonic Hall* - 2000
- *Stranger Things* - 2001

CONTACT
www.marcalmond.co.uk

La scène électro allemande croît de façon exponentielle et le nombre de productions de qualité donne le vertige, mais l'originalité se fait rare dans ce monde de brutes où le beat est roi. Fans de la puissance rythmique créée par le neurone maigrichon de Gerrit "Funker Vogt" Thomas ou de l'eurobeat technoïde de Covenant, vous allez vous ruer la bave aux lèvres sur Impulse, le premier album de Re|work qui vient tout juste d'être pondu et qui prouve de façon éblouissante que la petite déception causée il y a quelques mois par "To our Remains", un single efficace mais dépourvu de la moindre idée originale, va disparaître à la vitesse du son de ces re|travailleurs forcenés. Visite de l'usine avec Ahmet Tan (programmation et chant), un homme qui ne fait pas de la musique pour rigoler...



RE|WORK

Travailleurs de tous les pays...

Vous venez de débarquer dans l'arène de façon spectaculaire, quels sont vos antécédents musicaux ?
Ahmet Tan : Nous avons formé le groupe en 1999 sans avoir participé à d'autres projets musicaux auparavant. Markus Schaefer (claviers) et moi-même sommes les seuls membres du groupe en studio, mais sur scène Re|work devient trio avec l'adjonction des services de Christian Matyszok, également aux machines. J'ai rencontré Markus à l'école, bien avant de commencer à faire de la musique, nous avons été amenés à rencontrer Gerrit Thomas car nous étions très potes avec Jens, de Funker Vogt. Un jour Gerrit était en train de s'occuper de la production de "Fortuneteller" le nouveau single de Lights of Euphoria, le groupe de Torben Schmidt (ndlr : boss du label Bloodline) et il lui a fait écouter une de nos démos. Torben a tout de suite été séduit par notre travail, au point de me proposer de faire la partie vocale de "Fortuneteller" et de nous signer immédiatement sur Bloodline !

Quels éléments nouveaux aviez-vous l'ambition d'apporter à la scène électro où, à quelques exceptions près, l'impression de déjà-vu est omniprésente ?
Nous n'avons pas la prétention de réinventer l'EBM, nous aimons et vivons ce style musical depuis si longtemps qu'il nous est impossible de produire quoi que ce soit d'autre, mais nous tentons de rendre notre univers sonore aussi unique que possible. Je pense qu'être comparé à d'autres groupes n'est pas toujours une mauvaise chose, si cela ressemble à un compliment bien sûr (rires) !

"Pulse", "Lava", "Solid Nation", "Neophyte", les titres de vos chansons sont énigmatiques et rarement éclaircis par tes textes plutôt ésotériques, aimes-tu jouer avec les mots et y a-t-il un message caché derrière tout cela ?
Je déteste les paroles qui ne stimulent pas la réflexion de l'auditeur, les messages sont différents d'une chanson à l'autre et sont le reflet de ma vision bien pessimiste du monde qui nous entoure, les textes de Re|work n'ont de signification évidente que pour moi-même.

Sur un titre orienté dance-floor comme "To our Remains", on peut sentir planer l'ombre du beat tueur "à la Funker Vogt", est-ce un hasard ?
Funker Vogt utilise ce type de rythme en général, nous aimons vraiment leur musique et partageons le même studio, mais toute ressemblance avec ce qu'ils font est une pure coïncidence, j'ai composé et produit *Impulse* avec Markus, sans aide extérieure.

Re|travailles-tu beaucoup ? Est-ce que le nom du groupe traduit un sentiment d'insatisfaction perpétuelle, la quête d'un absolu utopique ?
Dans une certaine mesure je pense que oui, évidemment, mais au départ l'idée de "re|work" provient du fait que j'ai dû retravailler les idées de Markus pour les accorder aux miennes afin d'obtenir un style cohérent tout au long de l'album.

"Neophyte" est un titre vraiment à part, incluant plus de breaks dans le tempo et des sons technoïdes très puissants qui sont assez atypiques au sein d'*Impulse*...
En effet, ce titre est très spécial, un néophyte est le nouveau membre d'une institution religieuse et je me suis senti dans cet état vis à vis de ma famille après la mort de mon père. Ce titre est la traduction du sentiment de révolte et de questionnement dans lequel je me trouvais et dont l'alternance se retrouve au niveau des changements de rythmes. Pour ce qui est des sons utilisés dans l'intro et les breaks, je voulais aussi passer du très lourd au très pointu.

Comment expliques-tu le fait que tant de jeunes filles se trémoussent sur de l'électro ou de l'indus et que cette musique soit toujours majoritairement conçue par des hommes ? Un "beat couillu" ne s'accorde pas au féminin ?
En effet, je ne sais pas pourquoi on trouve si peu de musiciennes dans la musique électronique, mais j'aimerais vraiment que ça change car ce côté un peu macho de l'électro ne me plaît pas du tout. Pour moi, la lettre la plus importante dans EBM est le B pour "Body" car je trouve que cette musique a aussi un coté très sensuel, très féminin puisqu'elle est souvent conçue pour faire instantanément bouger les corps, danser en ressentant la musique, ce que les femmes font vraiment mieux que nous...

Un message d'espoir pour nos lecteurs ? Une révélation à faire au monde ?
Nous espérons que vous serez tous bientôt des "travailleurs", ainsi que le reste de la planète !



CONTACT
www.re-work.de



Espace de travail Ant-zenien avec autoportrait en fond d'écran

ANT-ZEN VISUAL ART

Le design et la fourmi

De tous les labels en activité, l'allemand Ant-zen est, et de loin, l'un de ceux dont les aspects visuels sont les plus marquants. Posters, éditions spéciales, badges, objets divers, Stefan Alt, maître d'œuvre de cette tête de pont de l'avant-garde du design musical, ne recule devant rien pour faire de chaque disque une œuvre d'art totale. Le moment était donc venu de nous entretenir avec celui qui, outre le fait de changer nos discothèques en quelque chose de bien plus attractif qu'un simple alignement de boîtiers plastiques, a ouvert une toute nouvelle voie, rythmique et dansante, à l'indus, et projette de détruire ce qui nous reste de tympans lors d'un set apocalyptique au festival D-zen. Il était une fois, une petite fourmi...

Commençons par un peu d'histoire, qu'as-tu fait avant de fonder Ant-zen ?

Stefan Alt : J'apprécie la musique électronique depuis le début des années 80 et une bonne partie de mon parcours personnel vient de là. J'ai commencé, à cette époque, par être photographe pour un journal local et à explorer la photo noire et blanc et ses différentes techniques, y compris de laboratoire. Puis, parallèlement, mes activités de DJ et d'organisateur de concerts ont pris de plus en plus d'importance, jusqu'à ce que presque chaque week-end, je me retrouve à mixer dans des clubs de Regensburg ou Munich avec mon ami Alex Pickar, qui s'occupait alors d'un réseau de VPC musicale spécialisée dans la noise japonaise. Nous avons fait jouer pas mal de groupes importants entre 1989 et 1993, comme TGVT, Death in June, Sol Invictus, P.A.L. ou Maeror Tri. Nous étions également très actifs au sein du réseau des K7, et nous nous intéressions beaucoup à l'industriel, à l'ambient-noise et à la musique électronique, mais il était alors très difficile pour les artistes avec lesquels nous étions en contact de publier leur musique, car la plupart des labels étaient plutôt frileux et refusaient en grande partie les vinyles. Le temps était donc venu, et Alex et moi avons donc formé Ant-zen en 1993, en commençant par sortir quelques cassettes, notre première production étant une compilation intitulée *Reynir & Tilarids*, une double cassette dans un boîtier vidéo avec des photos originales comme couverture. L'accueil a été bien plus positif que ce à quoi nous nous attendions, ce qui nous a poussé à continuer. La mutation suivante d'Ant-zen a eu lieu fin 1994, car Alex a alors commencé à travailler de moins en moins pour le label afin de se concentrer sur ses propres projets musicaux et de travailler pour diverses organisations humanitaires, ce qui l'a entraîné pendant quelques années en Inde. Il est aujourd'hui revenu en Allemagne, mais ne s'intéresse plus du tout au marché de la musique, ce qui fait que depuis un certain temps, le label est dirigé par ma femme et moi. En 1997, nous avons lancé notre sous-label Hymen,



Space Gun - Objet promotionnel

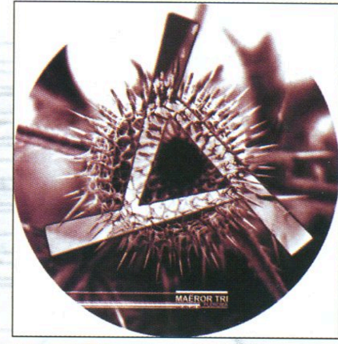
Picture discs



Mental destruction - Picture disc EP 7" sur support métal 9,5".



Imminent Starvation - Picture disc 10"



Maeror Tri - Picture disc 10"

qui se concentre davantage sur des sorties plus proches de la techno, du drum'n'bass ou de l'electronica.

Comment en es-tu venu à t'occuper de tous les aspects visuels du label ? Es-tu un designer devenu dirigeant de label, ou l'inverse ?

Pour nous, un disque est un concept à la fois intellectuel, sonore et visuel, ce que trop de gens ont tendance à négliger. Lorsque nous avons démarré le label, nous n'avions pas assez d'argent pour payer un designer pour concevoir nos visuels, alors comme j'étais le seul à avoir une expérience de la photo du fait de mon travail au journal, j'ai commencé à créer quelques éléments visuels, comme le logo d'Ant-zen, qui montre à la fois une fourmi, l'un de mes insectes préférés, mais aussi notre intérêt pour la culture japonaise. J'ai adoré ce travail, qui me permettait de faire une recherche bien plus personnelle et expérimentale que celle que je faisais par ailleurs. J'ai participé à quelques conférences et j'ai fait des stages pour acquérir plus d'informations sur le sujet, et à la fac je me suis inscrits à quelques cours de design visuel et graphique. Aujourd'hui encore, je participe à quelques "rencontres créatives", et le reste du temps je m'occupe jalousement de tous les travaux graphiques du label.

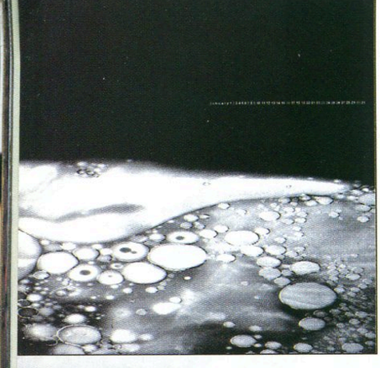
Un des aspects marquants d'Ant-zen est la quantité d'éléments graphiques, des pochettes de disques aux posters, flyers, autocollants, T-shirts, que tu publies pour un simple album. Il est important selon toi de combiner tous ces aspects ?

Sans doute, mais pour être honnête, je ne raisonne pas vraiment en ces termes. Quand je commence à travailler sur un projet, je rassemble tous les éléments qui me viennent en tête, à partir de l'ambiance de la musique, des idées de l'artiste, de son imagerie. Mon travail consiste uniquement à transférer tous ces fragments disparates en un concept visuel global, ce qui ne se limite souvent pas seulement à un simple livret, mais aussi à tout ce qui va autour, comme des versions différentes de la pochette, des cartes postales, des autocollants. Je sue sang et eau sur mes labels Ant-zen et Hymen, et il est sans doute logique que mon travail reflète mes goûts personnels, que ce soit pour la musique ou pour les visuels, qui ont la tâche de placer l'auditeur dans l'ambiance correcte pour qu'il puisse apprécier au mieux la musique. Le résultat final doit non seulement me satisfaire, mais aussi répondre aux intentions de nos artistes. J'aime aussi le côté "cadeau de Noël", qui te fait écarquiller les yeux quand tu l'ouvres.

Ton travail fait immanquablement penser à celui de Peter Saville ou Vaughan Oliver. Ce sont des références à tes yeux ?

Bien sûr. Je suis de près les sorties de 4AD depuis très longtemps et leur imagerie est toujours unique. Mes pièces favorites en ce qui les concerne sont les albums des Pixies, des Cocteau Twins ou de X-Mal Deutschland, mais à côté de ces deux maîtres incontestables, il y a également beaucoup d'autres artistes qui m'influencent énormément, comme Anton Corbijn et ses photos de Blixa Bargeld, Propaganda ou Depeche Mode ainsi que Dave McKean, David Carson, Neville Brody, qui m'ont radicalement fait changer d'avis quant à la typographie. La liste serait très longue, mais pour faire court, il faudrait tout de même citer

Timbres illustrant les éditions vinyles

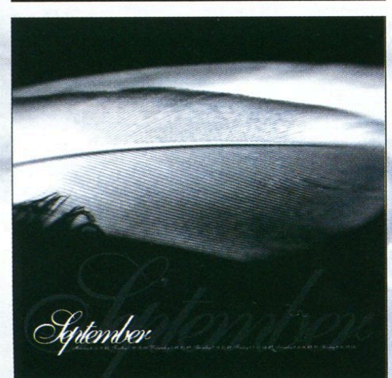




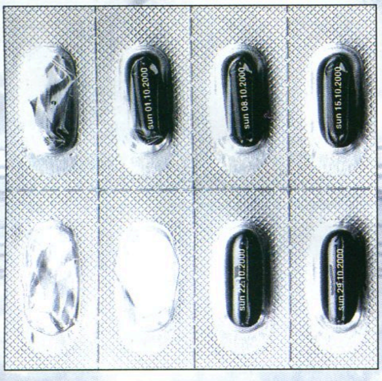


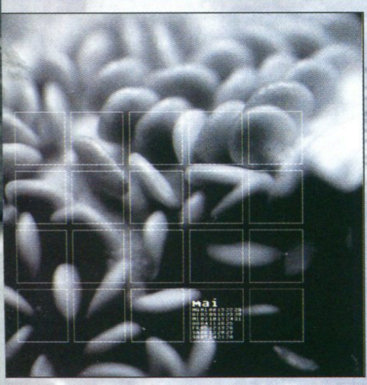


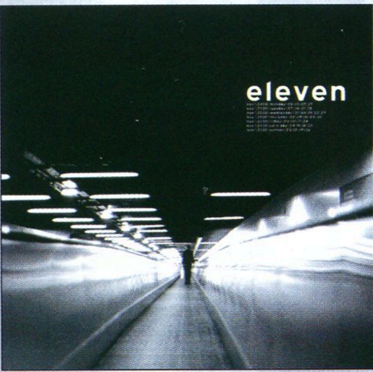


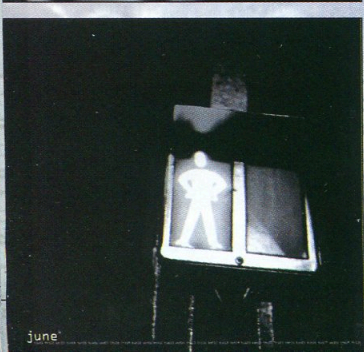




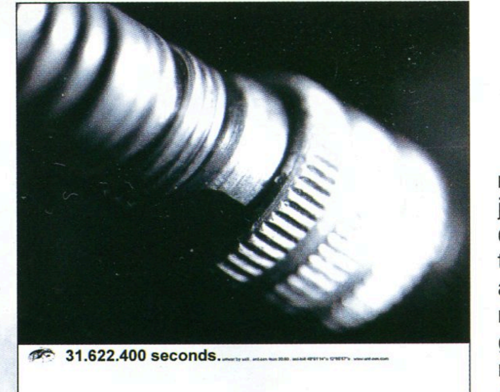












Calendrier Ant-zen 2000 (ci-dessus et à gauche)

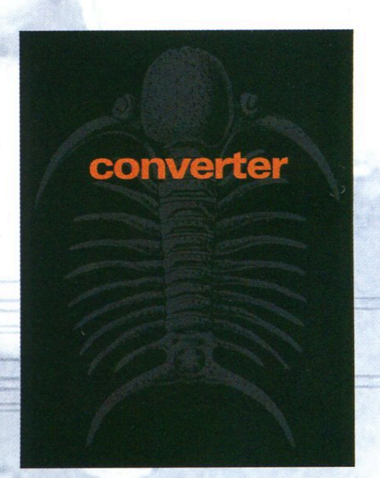
les sorties du label Touch, et aussi quelques compagnies de design graphique qui se sont établies au cours des dernières années et font considérablement progresser ce domaine, comme The Designers Republic, qui travaille pour les labels Warp et Strom, Tomato (Underworld), et les Allemands Dirk Rudolph et km7.

Quel est le point de départ d'une pochette de disque ? Une photo ?

Parfois une simple photo suffit, et d'autres fois j'ai un mal fou à trouver un point d'entrée. Par exemple, j'avais fait une série de photos d'une mouche morte, et je venais juste de recevoir les épreuves le jour où j'écoutais le pré-master du dernier Xingu Hill. Le temps que je scanne les photos à un format suffisant et que je les retouche, j'avais déjà écouté l'album quatre fois et j'étais vraiment dans l'ambiance idéale, au point de ne plus pouvoir m'arrêter de travailler, tout se mettait en place à merveille. A l'inverse, je me souviens que le concept de l'album de Telepherique *Licht und Schatten* était "l'influence des rayons-X sur le corps humain", et pour comprendre où ils voulaient en venir, j'ai dû lire plusieurs ouvrages sur le sujet, ce qui m'a permis de pouvoir en discuter avec eux lorsque nous nous sommes revus pour discuter des aspects graphiques de l'album. Mais je rassemble aussi autant de livres que je peux sur l'art, le design ou la typo, et je prends toujours une grande quantité de photos, qui ne me servent parfois que des années plus tard. C'est important que l'imagerie corresponde au maximum à la musique et au concept.

Pour la centième sortie du label, tu as choisi de publier un mini-CD de ton propre travail sous le nom de Salt avec un ensemble de cartes postales. Etait-ce pour affirmer la globalité de ton travail, en tant que graphiste et musicien ?

Oui et non. Je me vois moins comme un musicien que comme un constructeur de sons, et je voulais montrer l'état actuel de mon travail. L'une de mes toutes premières sorties avait été un lot de cartes postales faites à partir de vraies photos et je voulais en quelque sorte prolonger ce concept. Le CD en lui-même vient presque d'un malentendu. Je devais jouer à la Maschinenfest de 1999, car l'organisateur, qui est un de mes amis les plus proches, m'avait mis sur la liste des groupes, sans me prévenir. J'ai été plutôt surpris de voir mon nom quand j'ai reçu les flyers, je l'ai appelé et il m'a dit "oh, c'est dans trois mois, ça te laisse largement le temps de préparer ton set", ce qui m'a forcé à travailler sur de nouveaux titres, car je n'avais rien en stock que j'aurais pu jouer ce soir-là. J'ai donc fait ce festival, puis j'ai réenregistré les titres à la maison, et je l'ai envoyé au mastering sans la moindre instruction complémentaire. John (de Xingu Hill), qui travaille là-bas, me l'a renvoyé avec un petit mot disant "tu as de quoi sortir un mini-CD, à toi de jouer". Je me suis donc résigné à le sortir. Au départ nous avions pensé à une collaboration ou à une compilation pour marquer le coup de cette centième sortie, mais je préfère avoir une meilleure raison que ça pour sortir une compilation. Voilà toute l'histoire de ce mini-CD







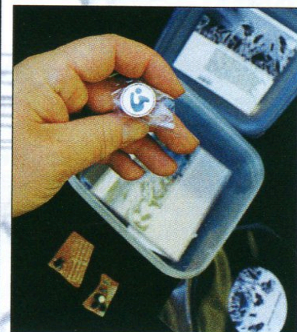
Motifs de T-shirt

Pochettes CD

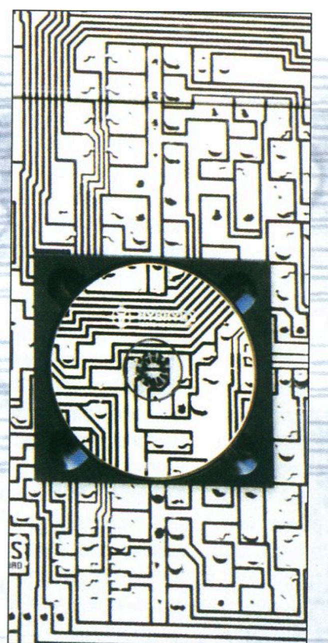






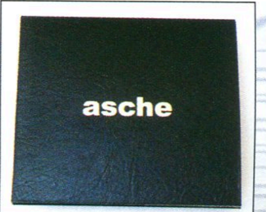


Imminent Starvation - Coffret plastique "étanche" avec T-shirt, pin's, CD, sticker et morceaux de la table de mixage du groupe.

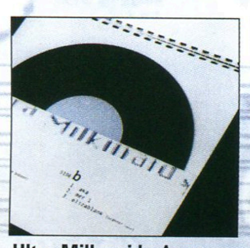


Hybrids - CD édition limitée sur support 12".

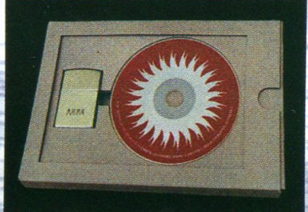


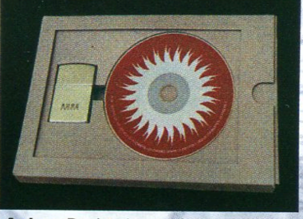


Asche - Digipack en cuir avec gauffrage argenté.

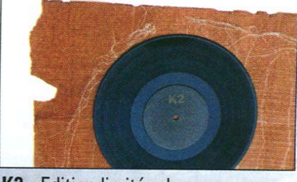


Ultra Milkmaid - Avec livret spécial 10".





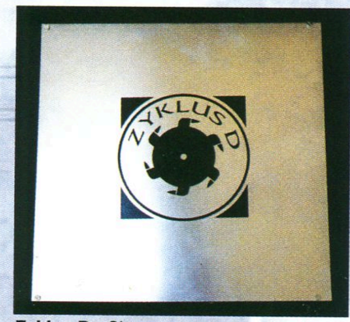
Aube - Packaging spécial avec briquet Zippo.



K2 - Edition limitée dans un emballage de cire.



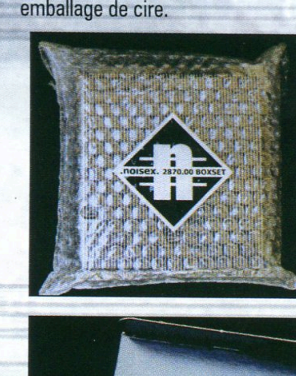
P.A.L. - K7 Live - Edition spéciale en béton, la cassette est insérée sous la plaque d'aluminium.



Zyklus D - Chaque couverture (packaging aluminium) est unique.

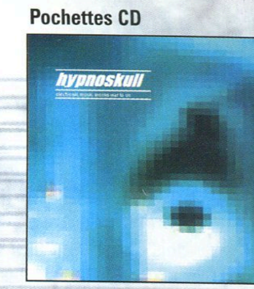


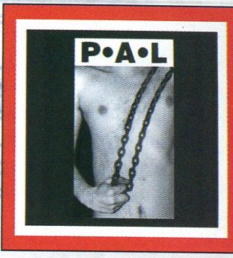
Salt - Coffret complet avec jeu de cartes postales.

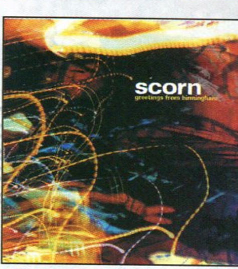




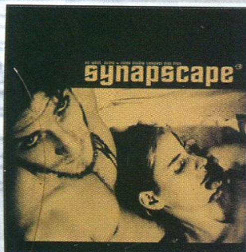
Noisex - Coffret d'emballage "à bulles" avec jeu de cartes postales.



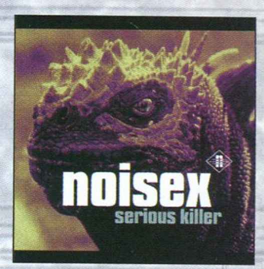


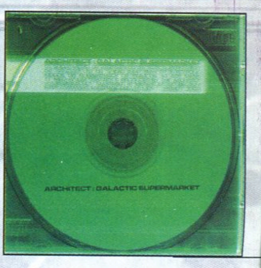










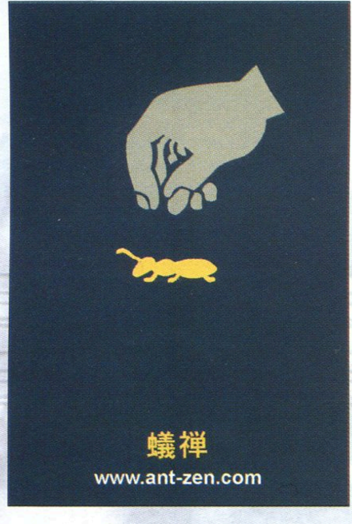


Comment se passe en général le travail avec les groupes ? Est-ce qu'ils ont leur mot à dire ?
(Rires) J'aimerais bien. Parfois je dois quasiment leur extorquer par la force la moindre information, comme s'ils préféraient que je me charge de tout. Heureusement, nous avons des liens d'amitié assez fort avec les groupes de nos labels, et le contact allant bien plus loin qu'une relation de travail nous permet de communiquer souvent et plus facilement. Et le résultat de tout ceci est qu'il est pour moi assez facile d'obtenir de quoi réaliser plus qu'une simple photo de couverture. En règle générale, j'essaie toujours d'obtenir le maximum de données sur un projet, le plus souvent directement de la part des artistes, et je travaille à partir de ça pour leur faire une ou plusieurs propositions que nous retravaillons en discutant ensemble jusqu'à parvenir à un résultat qui nous satisfasse pleinement et, qui d'un point de vue tout à fait personnel, rentre dans le cadre de la ligne graphique du label.

La plupart des groupes signés sur Ant-zen que nous avons interviewés parlent de toi comme du bon génie de l'indus européen, de celui qui a ouvert la voie à une nouvelle forme de musique et d'art. Tu le savais ?
Tu es sûr qu'ils parlaient de moi ? (rires) C'est vrai qu'on me l'a déjà dit, mais je préfère cette définition : il y a plusieurs artistes que j'adore et qui me font l'honneur de me laisser sortir leurs albums et de travailler avec eux. Ant-zen et Hymen sont des projets très personnels qui reflètent bien mes goûts musicaux et artistiques, et il semble que quelques personnes partagent ces goûts. Je ne dis jamais aux artistes du label ce qu'ils ont à faire où ce qu'ils devraient écouter, chacun doit penser et choisir par lui-même.

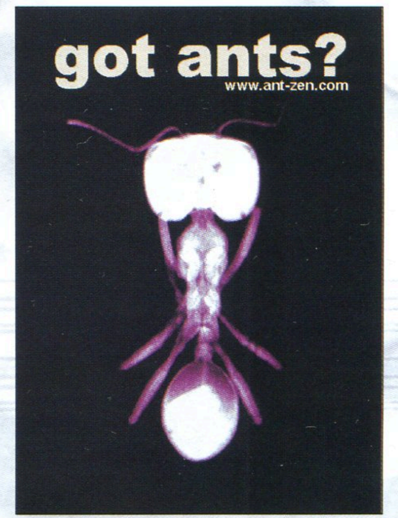
As-tu le sentiment d'avoir rempli les ambitions que tu avais lorsque tu as fondé Ant-zen ?
Notre ambition de départ était de créer un label intéressant pour la musique électronique et de sortir des disques que nous aimons écouter, de présenter nos artistes de la façon dont ils souhaitent se montrer et de leur offrir une plate-forme pour qu'ils puissent atteindre d'autres personnes. Nous voulions également innover, réaliser des projets artistiques aussi variés que possible, et faire en sorte que d'autres puissent en bénéficier. Nous continuerons toujours à nous lancer de nouveaux défis pour éviter de nous répéter. Je ne peux ici que paraphraser Kraftwerk qui disait "Il y a toujours un mouvement vers l'avant, et la musique est à la base de cette idée".

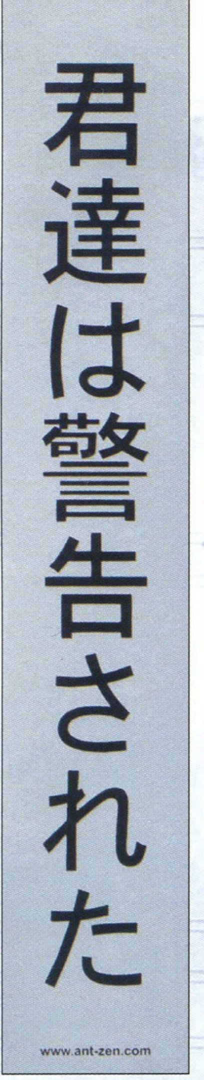
Tu utilises beaucoup de matériaux inhabituels dans ton travail, des feuilles de papier calque aux plaques de métal ; est-ce un moyen d'exprimer quelque chose de particulier ?
Le matériau en lui-même est souvent suffisamment fort pour créer son propre sens. Il est assez fréquent d'utiliser une image de structure métallique, mais quand tu t'en sers tel quel, comme une simple plaque de métal, cela devient un support visuel massif, car quand tu le prends entre tes mains, tu sens sa présence. Tu peux en percevoir l'odeur particulière, le contact avec la peau, tu le vois en trois dimensions. Toutes ces impressions ne peuvent être produites par une simple photo sur un livret de CD. Il est possible de créer un visuel qui s'en rapproche, mais ce n'est jamais aussi convaincant. Une photo sur papier, même transparent, ne fonctionnerait pas, car selon la lumière, l'angle sous lequel tu le regardes, l'effet peut totalement disparaître. L'aspect tactile est également très important, car chaque matériau procure des sensations différentes et tu dois le toucher si tu veux prendre le disque pour l'écouter. C'est un peu la même démarche que nous avons suivi pour les sorties vinyles de Hymen : nous avons choisi d'utiliser pour toutes les pochettes un carton gris mat et de faire imprimer, pour chaque disque, des timbres différents, qui sont collés sur la couverture. Nous aurions pu simuler cet effet en imprimant de faux timbres sur une pochette en couleurs, mais je suis sûr qu'on se rendrait compte de la différence. Toutes ces impressions sont bien



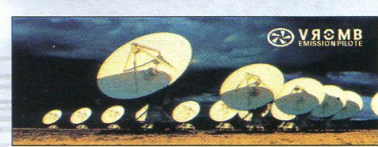








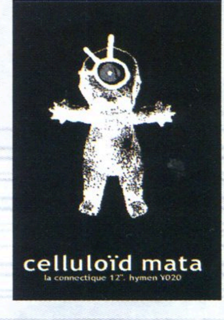


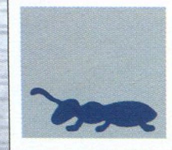














Stickers

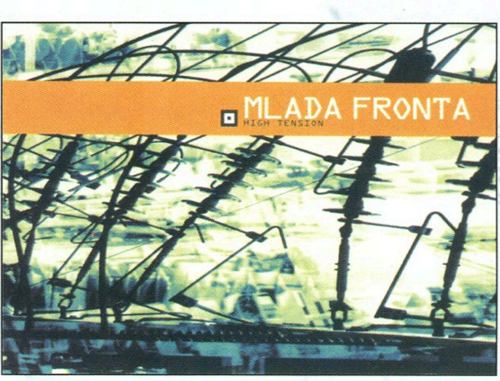
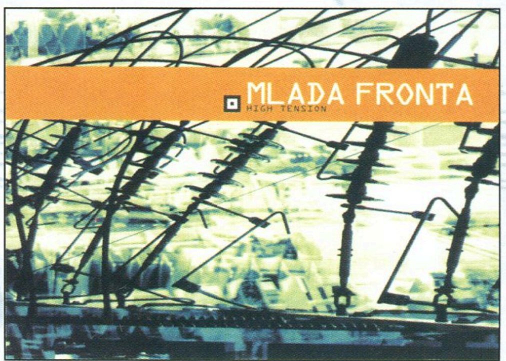
plus efficaces dès lors qu'on utilise réellement des matériaux inhabituels.

Dans le cas de l'album *Shock Front*, de Converter, qui est particulièrement impressionnant. Comment as-tu eu l'idée de cette énorme plaque métallique ?
Le concept de cette réalisation était d'utiliser une imagerie ou une texture très minimaliste, et j'avais pensé à une structure métallique. Quelques temps plus tard, Converter m'a confirmé que le titre final de l'album serait *Shock Front*, et si ça collait parfaitement à la musique, ça ne coïncidait pas encore avec la pochette. Il y'avait un front, mais il n'était pas vraiment choquant. Alors j'ai juste découpé les plaques métalliques que j'avais scanné pour les images de la pochette et j'ai réalisé que ça marchait nettement mieux. Il a ensuite fallu commander près d'une demi tonne de plaques et imprimer tous les textes sur des autocollants. Mais, tu t'en doutes bien, le plus drôle a été le jour où il a fallu décharger les cartons...

Que nous réserves-tu pour les prochains mois ?
Nous sommes en train de préparer un album de spoken words de David Thrussell (Black Lung, Snog...), qui s'intitule *The Voice of Reason* et contient les ruminations les plus obscures de notre ami australien, ainsi qu'une vidéo qu'il vient de terminer. Pour la Maschinenfest de 2001, nous serons enfin à même de sortir le nouvel album de Vromb, qui est déjà à moitié terminé et tout ce que je peux t'en dire, c'est qu'il s'agit encore d'un grand bon en avant pour cet artiste, avec des atmosphères qui deviennent de plus en plus intenses. Je prévois de sortir un coffret pour cet album, avec pas mal de petites choses dedans. Il y aura également le second album d'Axiome, qui est plus extrême et minimal encore, une collaboration entre Converter, Asche et Morgenstern, et nous accueillerons un nouveau groupe suédois nommé Azure Skies.

Tu participes à notre festival D-Zen en tant que DJ. A quoi ressemble un set de Stefan Alt ?
Au moment où tes lecteurs vont me lire, ce sera probablement passé, et j'espère qu'ils auront apprécié. L'année dernière j'ai fait pas mal de sets assez différents, mais pour cette soirée, je prévois un mix de techno-indus rythmique épicé avec un peu de drum'n'bass et d'électronique minimale, mais pratiquement sans passages ambient. Ça devrait vraiment saigner...

De toutes tes différentes activités, laquelle préfères-tu ?
Il m'est impossible de choisir l'une ou l'autre, mais tout ce que je peux te dire, c'est que tout ce qui crée chez moi une satisfaction mentale ou physique est important, et que je savoure chaque seconde de l'ensemble de mes travaux.



AUTOBIOGRAPHIE



1968. Naissance / enfance heureuse dans un petit village de Bavière.
Jardin d'enfants / école. Apprend à nager, à manger du Nutella et toutes autres choses importantes dans la vie.
1984. Premières photos.
1986. Premier labo personnel pour photos noir et blanc.
1986. Université de Regensburg. Etudes d'électronique et de communication visuelle.
Programmation informatique / Premiers travaux utilisant ordinateur et repro-caméra / Sérigraphie.
Photographe freelance pour le *Stadtzeitung* de Regensburg (mensuel régional)
Divers travaux photo et logos pour des magazines, clubs ou évènements.
1992. Diplôme d'ingénieur en électronique et en communication visuelle.
Première exposition de photos personnelles.
Création du label Ant-zen.
Photographie et design pour divers labels et magazines.
1997. Fondation de Hymen Records
1999. Fondation de la compagnie de design graphique Bomb the Dot (les pochettes de Covenant, entre autres).
Distribution d'autres labels.
Mange toujours du Nutella.

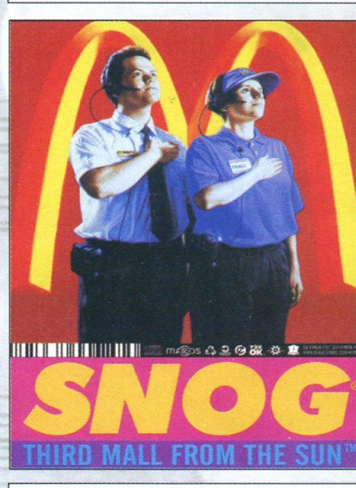
DISCOGRAPHIE
• **Salt :**
***Re-active* (7") - 1994**
***Re-Wasp* (mini-CD) - 2000**
• **Nimoy :**
***The Spark* (7 ") - 1995**

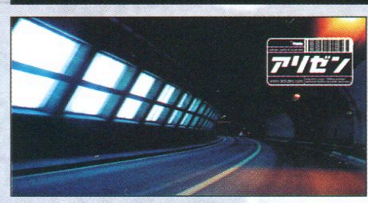
CONTACT
www.ant-zen.com














Cartes postales

par Yannick Blay



MINISTRY

2001

Ministry, du nom d'un film de série B, Ministry of Fear (Le Ministère de la Peur) *est, à l'origine, le groupe d'un seul homme, le country-addict Al Jourgensen qui a eu une révélation en assistant à un concert des Ramones, en pleine période punk. Mais c'est aussi assurément le groupe de Paul Barker (ex-Blackouts) qui, aussi bien à la basse qu'aux machines, apporte énormément, depuis une quinzaine d'années déjà, aux compos du cow-boy déjanté. La paire produira avec violence et punkitude une poignée d'albums inquiétants et d'une tension extrême, aussi incontournables que malheureusement trop contournés par des copieurs plus ou moins bien inspirés. C'est dire le plaisir que nous avons à revoir apparaître le groupe sur le devant de la scène avec* Greatest Fits, *Best of contenant un inédit monstrueux, "What about us ?", plus que rassurant sur la vitalité de Ministry et qui représente également un des moments forts du dernier Spielberg,* AI (Artificial Intelligence). *En effet, dans ce film, nous aurons la joie suprême de voir Jourgensen et Barker interpréter ce morceau en live sur écran géant dolby surround. Fou, non !? "Just like a car crash, just like a knife"…*

Le parcours musical de Alain Jourgensen, fan de country et ex-DJ à Chicago, né à Cuba en 1958, est relativement atypique et au moins aussi foisonnant que sa kyrielle de surnoms (Alien Dogstar, Hypo Luxa, Buck Satan). En effet, la discographie ministérielle commence par *Cold Life*, un single à tendance électronique sorti sur le tout nouveau label Wax Trax, en 1981. On ne sait pour quelle raison, Ministry, c'est-à-dire à ce moment-là Al Jourgensen et un certain Stephen George, sort son album sur la major Arista Records. *With Sympathy*, première œuvre étonnamment discoïde et néo-romantiquement insipide pour la grande majorité des gens qui ont découvert le groupe à l'aube des années 90, sonne au mieux comme du mauvais

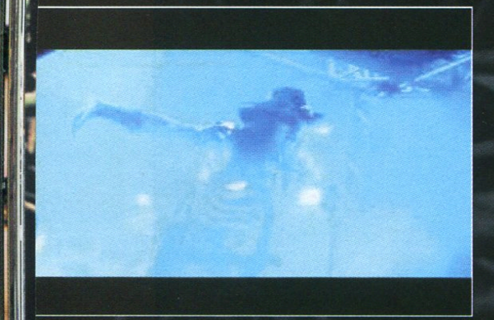
Human League ("Work for Love"). Ce début de carrière, embarrassant pour les auteurs eux-mêmes, ne peut s'expliquer que par certaines pressions d'une compagnie de disques qu'on imagine sans scrupules. *« Nous étions l'exemple-type du groupe qui se fait enc… par une major »* dira plus tard Jourgensen, ajoutant que cette œuvre est plus à mettre au compte de ses producteurs du moment. Pour se débarrasser de son contrat, Al offre une version sans âme et pleine de sarcasmes d'un titre de Roxy Music, "Same old Feeling", avant de rejoindre Wax Trax pour un nouveau single, "Everyday is Halloween". Mais sur les conseils avisés de sa femme et manager Patti, il gagne les rangs de Sire Records (sous-division de Warner) en 1985, avec une liberté totale sur sa musique. Entre-temps, Jourgensen a déjà rencontré certains de ses futurs partenaires, tels que les frères Barker (dont Paul, bassiste et bientôt membre officiel et compositeur de Ministry), Bill Rieflin (batterie) ou Mike Scaccia. Suivent deux singles, pour un projet parallèle sur Wax Trax répondant au doux nom de Revolting Cocks (les bites répugnantes) avec Luc Van Acker et Richard 23 (de Front 242) ainsi que Bill Rieflin, qui n'appartenait pas encore à Ministry. Jourgensen définit le projet comme une "horde de délinquants post-juvéniles soulageant la rétention anale de la société" (!). Puis sort *Twitch*, second album de Ministry, produit par Adrian Sherwood avec une dernière apparition, anecdotique et percussive, de Stephen George. C'est pendant la tournée de cet album que le grand Paul Barker intègre définitivement le groupe encore à grosse dominance électronique. L'influence de Barker se fait alors sentir et pousse Al à renouer avec la guitare, instrument qu'il avait délaissé depuis ses débuts discographiques. Bien lui en prend puisqu'il en résultera l'énorme *Land of Rape and Honey* sorti en 1988, véritable pierre angulaire du groupe. L'image et le son de Ministry sont totalement transfigurés et Mike Scaccia, Bill Rieflin et Chris Connelly (Finitribe) participent à l'un des albums les plus influenciallojubilatoires de la fin des années 1980. On peut même dire que les auteurs de *Land of Rape and Honey* sont à l'origine de la popularisation d'un nouveau genre musical, le métal-indus. La rage et la puissance saturée des guitares arrangées de samples et autres sonorités artificielles marquent alors toute une génération de petits agités s'explosant les oreilles à l'écoute de "Stigmata" (qui pourrait être la bande-son de *Crash !* le plus célèbre roman de J.G. Ballard). *The Mind is a terrible Thing to taste* poursuit dans la même veine destructrice avec "Thieves", "Burning inside" et autres "So what". Dans le même temps paraît un nouveau side-project, 1000 Homo DJ's (ils trouvent de ces noms quand même !), sous forme de EP regroupant des titres écrits dans la période *Land of Rape and Honey* avec une reprise de Black Sabbath, "Supernaut". Les différents intervenants apparaissent sous les surnoms les plus fous (Buck Satan, Officer Aggro) et on peut même y déceler le fameux Trent Reznor pour une apparition couinante. La tournée qui suit est marquante à plus d'un titre. Il suffit pour s'en convaincre de se jeter sur le document live immortalisant ces concerts de folie, *In Case You didn't feel like showing up* en CD et vidéo, où apparaît, protégée par des barreaux, une ménagerie d'énervés tels Nivek Ogre (Skinny Puppy), Martin Atkins (Killing Joke, Pigface.), Connelly, Jello Biaffra, chanteur des Dead Kennedys et de Lard, autre génial projet parallèle à Ministry. D'autres concepts poussent alors comme des champignons hallucinogènes tels PTP, Acid Horse ou Pailhead. Les suiveurs, dans un même élan potager champêtre, ne tardent pas à éclore, irritant par là même le leader de Ministry : *« tous ces groupes soi-disant industriels ne font que me faire sentir terriblement vieux. En tout cas, ils ne me donnent pas l'impression d'appartenir à une quelconque scène industrielle, plutôt industrieuse. D'ailleurs le terme industriel caractérisait des groupes tels que Throbbing Gristle ou Einstürzende Neubauten. Que je sache, nous n'avons jamais utilisé de marteau piqueur sur scène »*, dira Al pendant une période de lucidité.

Avant… **(1983)**

Héroïnomane depuis l'âge de 13 ans, l'invincible autant que pitoyable Jourgensen et son inaltérable compère Paul Barker mettent trois ans à pondre ce qui sera leur plus grand succès commercial (disque d'or aux Etats-Unis !) et sans doute leur chef d'œuvre, *Psalm 69*, dont le titre fait référence au chapitre 69 du *Book of Lies (Livre des Mensonges)* d'Aleister Crowley où il est notamment évoqué "The way to (suck seed) succeed an the way to suck eggs"; les plus malins pourront apprécier le jeu de mots. Les références à l'héroïnomanie patentée de Jourgensen sont de plus en plus mises en avant, jusque dans les vidéo-clips (voir l'indispensable vidéo-DVD *Tapes of Wrath* où sont réunis tous les clips du groupe dont deux des Revolting Cocks). Dans celui de "Just one Fix" on remarque la présence clin d'œil de l'auteur controversé "made in beat generation", William S. Burroughs, junkie aussi notoire que son fils spirituel, Buck Satan Jourgensen. C'est donc la consécration pour le groupe, pourtant toujours aussi dérangeant, assurant de fait la tête d'affiche du Lollapalooza Tour. Las d'être abordés par des inconnus dans les rues de Chicago, ils s'installent dans un ancien bordel d'Austin, au Texas, dans le but de le transformer en studio d'enregistrement pour réaliser tranquillement leur nouvel album, *Filth Pig*. Mais des problèmes d'ordre technique, associés à la visite intempestive d'une armada de policiers et d'agents du FBI (Al passera même une nuit en prison pour possession de stupéfiants) auront raison de leur retraite campagnarde. Ils se décident alors à retourner dans les studios Chicago Trax appartenant au dénommé Reid Hyams auquel le titre du premier Lard, *The last Temptation of Reid* fait référence. *Filth Pig*, plutôt réussi, décevra pourtant une partie de leur public. On leur reproche une certaine lourdeur et un manque de relief. Il faut dire que Ministry s'est éloigné des samples et des boucles pour se faire plaisir en jammant en studio et en mettant en boîte les morceaux en quelques prises seulement. Cette évolution dans la manière de composer et ce désir de briser leurs habitudes est pourtant une attitude incontestablement louable. A noter l'apparition permanente de Louis Svitek à la guitare et du batteur Ray Washam en remplacement de



Après ! **(1992)**

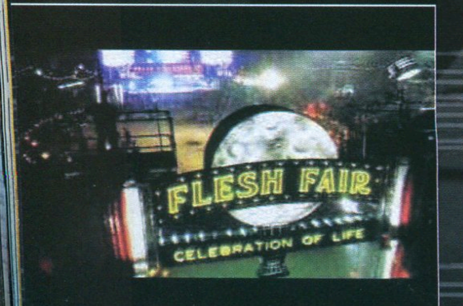












Ministry dans *AI* de Steven Spielberg - 2001

Bill Rieflin pour la tournée. Alors que Jourgensen travaille sur un nouveau Lard, les deux nouveaux arrivants composent pour Ministry avec Paul Barker. Le nouvel album tarde à sortir et 1997 marque une période de doute créatif et artistique. Prévu pour le printemps 1998, il est retardé, officiellement pour problèmes techniques. En fait le groupe a carrément effacé une grande partie des bandes, mécontent du résultat. *« Nous n'avons gardé que "Kaif" et "Nursing Home". Après un an de travail, le reste était tout juste moyen. Cela ne pouvait suffire à Ministry ».* Dark Side of the Spoon finit par sortir en 1999 avec la présence de "Bad Blood" sur la B.O. de l'énorme *Matrix* des frères Wachowski. Le groupe a retrouvé une certaine joie de vivre, Al affirmant que ce qui l'anime aujourd'hui, c'est le "fun". L'album a, selon ses dires, été réalisé dans la bonne humeur, en expérimentant à loisir, à l'image de "Bad Blood" qui contient *« un vieux riff de guitare datant de* The Mind is a terrible Thing to taste *que j'ai ressorti pour déconner lors d'une jam-session avec Paul. Il s'est amusé à y rajouter des sons et un rythme et on a fini par garder le résultat ».* Al veut alors simplement prendre du bon temps et gagner de l'argent sans trop se fatiguer avec la bonne affaire *Matrix* ou la tournée avec Metallica. Il affirme, en outre, à qui veut l'entendre que ses problèmes de drogues sont résolus : *« Je maîtrise aujourd'hui ma consommation frénétique de drogues. L'héroïne n'est plus un problème pour moi et n'est plus nécessaire à ma vie et à ma création artistique »,* mais les faits contredisent cette belle profession de foi. Entre temps, William Tucker, guitariste et clavier de Ministry mais aussi de Fœtus et KMFDM se suicide quelques semaines avant la nouvelle tournée, qui est, de ce fait, annulée purement et simplement. Pour la suite, autant laisser la parole à Paul Barker, peu prolixe mais d'une bonne humeur communicative, pour quelques révélations sur l'actualité de Ministry.



1993

Vous sortez un Best of intitulé *Greatest Fits*. J'imagine que ce ne sont pas forcément vos titres préférés ? Qui a décidé du choix des morceaux ?

Paul Barker : (rires) En effet, ce ne sont pas forcément nos morceaux préférés. Cela fait deux ans que l'on pense sortir un Best of et l'année dernière, nous avons été contactés pour faire la musique d'un film de Steven Spielberg, *AI* (ndlr : qui sort chez nous cet été). On s'est demandé comment sortir cette musique qui nous a été payée et dont on n'a évidemment pas les droits. "What about us ?", le titre qui a été choisi pour le film, ne figurera pas sur le disque de la B.O. de celui-ci. La musique du film a été composée par John Williams, le compositeur de la trilogie *Star Wars*, et ils ont du penser qu'un titre de Ministry sur le disque aurait fait tache (ndlr : par contre il y aura un morceau chanté par Lara Fabian !). Ce Best of était donc le meilleur moyen de rendre disponible au public ce nouveau titre dont nous sommes très fiers. Pour ce qui est du choix des morceaux, on a été limité par la durée d'un CD par rapport à la durée de nos propres chansons. La version live de "So what" qui apparaît comme nous le souhaitions sur *Greatest Fits* dure dix minutes !

Où a été enregistrée cette version ?

En janvier 1994 en Australie.

Et celle de "Supernaut" (reprise de Black Sabbath), différente semble-t-il de la version de 1000 Homo DJ's ?

On l'a remixée l'année passée.

C'est bien Al qui chante sur le titre ?

Oui.

Pour en revenir au film de Spielberg, on vous a demandé un seul titre ?

A la base, on nous a demandé deux morceaux et on en a offert quatre à la production. Ils en ont gardé trois. Ils nous ont payés pour jouer ces trois titres sur scène en étant filmé pour le film. Je n'ai pas encore vu *Intelligence Artificielle* mais on sait déjà qu'il n'y aura que le titre "What about us" qui apparaîtra dans le film.

Et les deux titres restés inédits ? Ils apparaîtront sur un prochain album ?

Oui, je pense (guère convaincu).

Peux-tu nous décrire la scène du film dans laquelle vous apparaissez ?

On a fait un clip pour "What about us ?" qui rend bien compte de cette scène. Il utilise des images de la scène du film où on apparaît. La performance a lieu dans une arène à ciel ouvert nommée "Flesh Fair" dans le film. Notre performance ressemble à une sorte d'événement sportif.

C'est Steven Spielberg lui-même qui vous a demandé d'apparaître dans son film ?

A la base, ce devait être le nouveau film de Stanley Kubrick qui était un grand fan de notre musique, et surtout de "Stigmata". Je suppose que c'est la raison pour laquelle on a été contactés.

Les paroles de "What about us ?" ont un rapport avec le film ?

Oui. Elles parlent de la position difficile de l'être humain confronté à un monde dominé par les robots et les ordinateurs. C'est aussi le thème du film.

Les trois autres chansons que vous avez proposées à la production sont-elles aussi en rapport avec le film ?
Non. On ne leur a d'ailleurs donné que les versions instrumentales.

C'est Al qui écrit les paroles pour Ministry, n'est-ce pas ?
A 90 %, oui. Quand je propose des paroles, il est rare qu'elles conviennent à la vision particulière de Al.

Quels sont tes clips préférés sur la vidéo-DVD *Tapes of Wrath* ?
(Rires) Il y en a plein. Tous en fait. Ceux des Revolting Cocks et notamment "Da ya think I'm sexy" sont plutôt drôles, on s'est régalé à réaliser celui-là. C'était complètement dingue, il a été tourné à Fort Worth (Texas) et… (il explose de rire). En tant que groupe, on nous prend souvent pour des tarés mais les vrais "freaks" sont dans ce genre d'endroits. Le Texas est vraiment un endroit dégénéré. On y a fait des rencontres vraiment étranges. Il y a aussi une apparition de Edwin Neal, l'auto-stoppeur de *Massacre à la Tronçonneuse*.

Peter Christopherson de Coil a réalisé quelques uns de vos clips. Vous le connaissiez depuis longtemps ?
Eh bien, c'est lui qui a réalisé notre premier clip, "Over the Shoulder". Je l'ai donc rencontré en 1985 puis en 1988. C'était un vrai plaisir car je suis un grand fan de Coil.

Vous produisez toujours vos albums vous-mêmes. Vous n'avez jamais eu envie de voir ce que cela donnerait dans les mains d'un autre producteur ?
On ne le fera jamais. Il m'arrive parfois de penser qu'il serait bon d'avoir un producteur pour accélérer le processus d'enregistrement. Mais personne d'autre que nous n'a une meilleure vision du son que nous désirons.

Al et toi formez un vieux couple aujourd'hui. C'est plus facile pour les compromis en studio ?
(Rires) Tout à fait, oui ! Je lui laisse la décision finale pour tel morceau et il me la laisse sur tel autre.

Il y a eu une rumeur selon laquelle vous deviez être signés sur Maverick Records, le label de Madonna. C'est elle-même qui vous a contactés ?
(Rires) Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire (encore une fois peu convaincu lui-même).

Dernièrement, on a aussi entendu dire que tu avais quitté le groupe ?
Ah, je l'adore celle-là. Ceux qui y ont cru seront surpris de me voir sur scène avec le groupe.

Quand débute votre prochaine tournée ?
Il n'y a pas encore de date définie mais on veut commencer à tourner cet automne.

Vous passerez par la France ?
Je l'espère, oui.

Il y avait deux albums live qui devaient sortir l'année dernière…
Oui. J'espère qu'ils sortiront dans le futur. Cela devait se faire sur le label de Mike Patton (ndlr : Faith no more, Mr Bungle), Ipecac Records, mais il y a eu désaccord entre Warner et nous à ce sujet (ndlr : Il semblerait à ce propos que Warner se débarrasserait prochainement de Ministry).

Vous avez commencé à travailler sur le prochain album ?
Non, mais on ne va pas tarder à s'y mettre.

Deux ou trois mots sur celui-ci ?
Nous voulons des chansons plus rapides et plus courtes et les enregistrer le plus rapidement possible.

Quel est le line-up pour la tournée ?
Pour le moment, Max Brodie, Al Grossman, Al et moi. Mais nous aurons besoin d'autres musiciens.

Que penses-tu de Marz (groupe constitué entre autres d'anciens membres de Ministry tels Rey Washam et Louie Svitek) ?
Ça me semble être de la bonne came. On a mangé ensemble il y a peu. Leur musique n'est pas dans la veine de Ministry, en tout cas.

Qu'en-est-il de vos projets parallèles?
On les laisse un peu de côté pour l'instant. On a besoin de se concentrer sur Ministry.

Même Buck Satan (projet country) ?
(Rires) Ce serait génial si on pouvait sortir quelque chose de celui-ci.

Que fais-tu quand tu ne fais pas de musique ?
Je lis.

En particulier ?
Le dernier truc que j'ai aimé c'est *Mason & Dixon* de Thomas Pynchon.

Pour finir, quel disque récent me conseillerais-tu ?
Blonde Exodus de Chris Connelly. ♯

1994




1996

DISCOGRAPHIE

With Sympathy **- 1983**
Twitch **- 1985**
Twelve Inch Singles 1981-1984 **- 1987**
The Land of Rape and Honey **- 1988**
The Mind is a terrible Thing to taste **- 1989**
Psalm 69 **- 1992**
Black Box **(coffret de 3 EPs avec inédits et remixes de singles) - 1996**
Filth Pig **- 1996**
Dark Side of the Spoon **- 1999**
Greatest Fits **- juin 2001**

VIDEOGRAPHIE

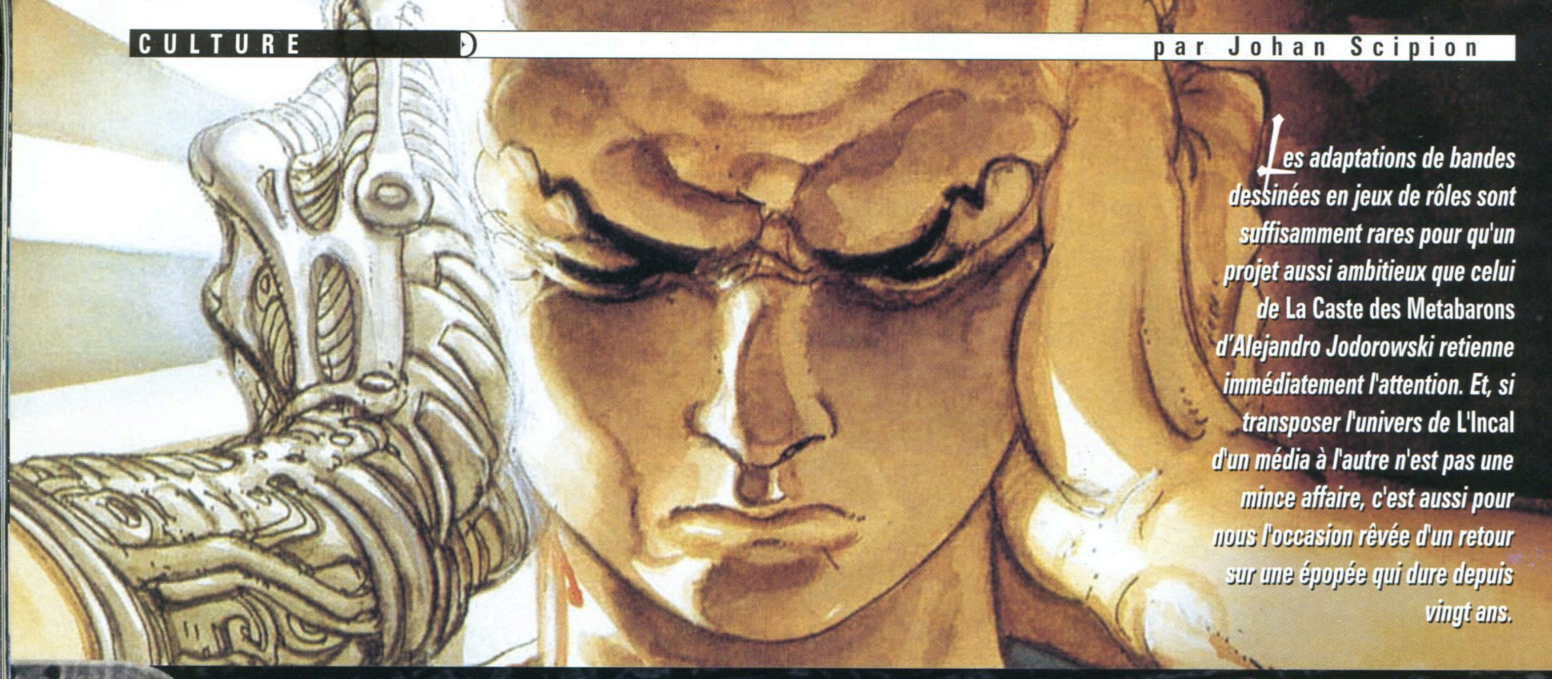
In Case You didn't feel like showing up **- 1990**
Tapes of Wrath **- 2000**

PROJETS PARALLELES

Revolting Cocks
Acid Horse
Pailhead
1000 Homo DJ's
PTP (Programming The Psychodrill)
Lard
Buck Satan and the 666 Shooters
Lead Into Gold
WELT (When Everyone Learns Truth - projet avorté devenu l'exclusivité et le titre du premier album de Nivek Ogre (Skinny Puppy) sous le nom de OGHR)

CONTACT

www.darkspoon.com
www.ministry.nu

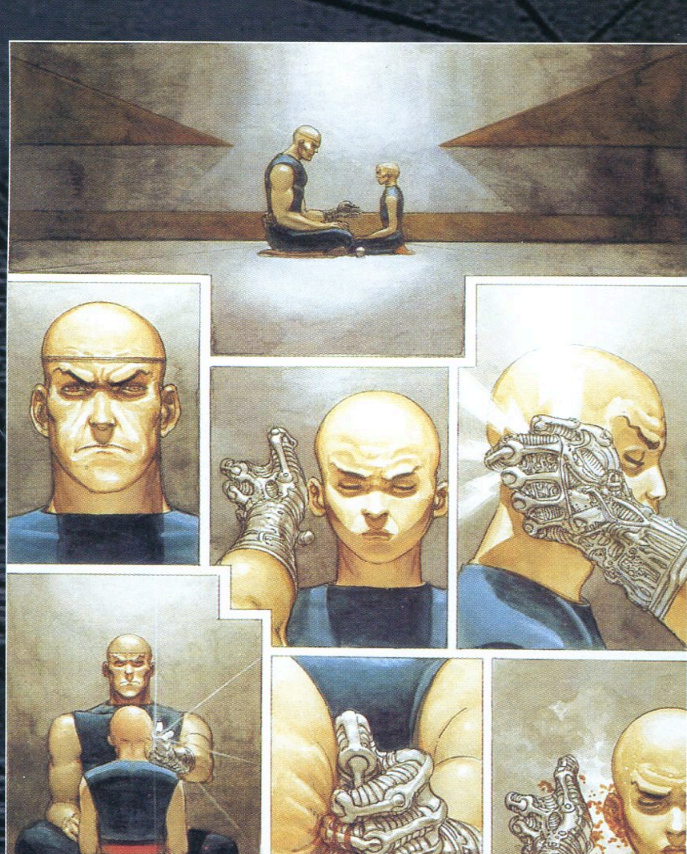


Les adaptations de bandes dessinées en jeux de rôles sont suffisamment rares pour qu'un projet aussi ambitieux que celui de La Caste des Metabarons d'Alejandro Jodorowski retienne immédiatement l'attention. Et, si transposer l'univers de L'Incal d'un média à l'autre n'est pas une mince affaire, c'est aussi pour nous l'occasion rêvée d'un retour sur une épopée qui dure depuis vingt ans.

LA CASTE DES METABARONS

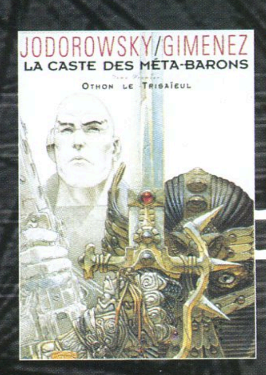


Au commencement étaient *Les Aventures de John Difool*, détective privé de classe R, un minable qui se trouve involontairement pris au cœur d'événements qui le dépassent de loin. Amorcée comme un polar futuriste - l'univers, un Empire galactique humain, est le nôtre, mais dans trente mille ans d'ici - la bande dessinée, prépubliée à partir de 1981 dans *Métal Hurlant*, et bientôt reprise chez les Humanoïdes Associés, s'achève en 1988 sur un sixième et dernier volume. Récit de science-fiction cultivant humour et satire sociale, quête initiatique, réflexion mystico-psycho-philosophique, titanesque saga cosmique, *L'Incal*, comme on le surnomme bientôt, s'impose très vite comme un véritable monument. A l'origine de tout, le scénariste Alejandro Jodorowsky. De souche russe, mais né au Chili, il émigre à Paris au milieu des années 50. Fréquentant les surréalistes, il est mime, cinéaste, écrivain, essayiste, tarologue, avant de s'intéresser enfin à la bande dessinée, média auquel le grand public l'identifie aujourd'hui le plus volontiers. En 1975, il s'attelle à un projet très ambitieux, l'adaptation cinématographique du *Dune* de Frank Herbert, chef-d'œuvre absolu de la littérature de science-fiction. Il s'entoure donc des graphistes les plus en vue du moment, parmi lesquels Giger et Mœbius, dont il fait à cette occasion la connaissance. Mais le projet n'aboutit pas, et c'est finalement David Lynch qui, un peu moins d'une décennie plus tard, portera à l'écran le best-seller d'Herbert. On s'en doute, la déception de Jodorowsky est immense, et c'est de cette frustration que naît *L'Incal*, qui, nous y reviendrons, porte l'empreinte profonde de *Dune*. Mœbius est au pinceau, et les albums rencontrent le succès que l'on sait, à ce point d'ailleurs que Jodorowsky entreprend bientôt d'en tirer plusieurs séries dérivées. Il existe donc un *Avant L'Incal*, six volumes réalisés avec Zoran Janjetov, qui s'attachent à la jeunesse de John Difool, ainsi que, fort logiquement, un *Après L'Incal*, dont le premier tome, paru en novembre dernier, a marqué le grand retour de Mœbius dans cet univers.

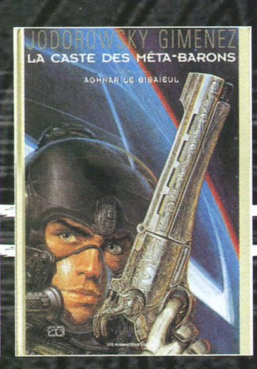


Apparu dès *L'Incal Noir*, le premier tome de la série d'origine, le Méta-Baron, crâne rasé et prothèse cybernétique remplaçant l'oreille droite, est envoyé aux trousses de John Difool, avant de finalement se rallier à sa quête. Super guerrier aux super pouvoirs, sorte de Batman sans pitié ni conscience, il possède son propre univers, entre méta-nef, méta-bunker et autres armes méta-baroniques. Bref, il s'impose d'emblée comme un personnage à l'identité forte, et donc au très riche potentiel. En 1992, Jodorowsky entreprend de l'exploiter dans le cadre d'une nouvelle série qui comptera en tout huit tomes, mais dont six seulement sont parus à ce jour. Précédant les événements de *L'Incal*, *La Caste des Méta-Barons* explore méthodiquement les quatre dernières générations de la lignée des Castaka, depuis le trisaïeul Othon von Salza, qui le premier gagna le titre de Méta-Baron, jusqu'à Sans Nom, celui dont la route a croisé celle de John Difool.

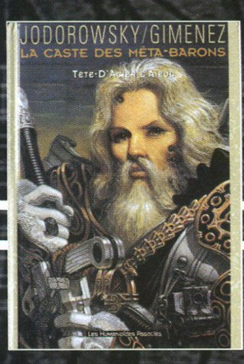
Avec cette chronique d'une famille de guerriers fanatiques, Jodorowsky change de registre, et durcit très sensiblement son univers. Il esquisse le portrait de personnages hors du commun, psychopathes homicides, malades d'amour, et surtout prisonniers de la tradition des Castaka qui, non contente de leur imposer de terribles mutilations rituelles, les contraint, clin d'œil psychanalytique, à tuer leur père pour conquérir leur statut de Méta-Baron. Cet univers sauvage, dans lequel seuls les plus forts d'entre les forts survivent, et encore, pas pour longtemps, dévoile la face la plus sombre de l'Empire, sur laquelle plane plus que jamais

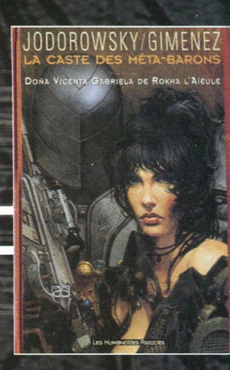












l'ombre d'Herbert. Détournant le thème du Kwisatz Haderach de *Dune* pour le plier à son concept de guerrier parfait, Jodorowsky s'autorise également, et ce sont les emprunts les plus évidents, le recyclage de l'Epice en Epyphite, une huile rare aux propriétés anti-gravité uniques, et la conversion de l'ordre Bene Gesserit en sorcières Shabda-Oud. Le trait, tout en puissance et précision, de Juan Gimenez, restitue à merveille la vision techno-féodale de Jodorowsky. Mêlant, plus encore que *L'Incal*, science-fiction et paléo-histoire, *La Caste des Méta-Barons* irradie d'une énergie brute, qui, de massacres sanglants en quêtes romantiques, la hisse au rang d'épopée. Traduite en anglais, elle connaît même l'honneur, rarissime pour une bande dessinée européenne, d'une publication au format comics. Revenue des États-Unis sans accent ni trait d'union, *La Caste des Méta-Barons*, et à travers elle *L'Incal* tout entier, est aujourd'hui déclinée en un jeu de rôles, fruit de la collaboration entre Yéti Entertainement et West End Games.

Sont déjà parus, un *Livre de règles* et un autre de background, sobrement intitulé *L'univers*, soit deux épais volumes à la présentation proprement somptueuse. Côté mécanique, tout est bien huilé, puisque le jeu fonctionne sur le célèbre système D6, particulièrement bien adapté à la science-fiction puisqu'il a fait, entre autres, les beaux jours de la gamme *Star Wars*. On précisera simplement que tout, depuis la courte aventure dont vous êtes le héros qui sert d'introduction au jeu, jusqu'aux très nombreux conseils qui accompagnent chaque point de règle, est fait pour faciliter la tâche aux joueurs débutants, en particulier ceux qui, fans de la bande dessinée, voudraient saisir là l'occasion de se lancer dans le jeu de rôle. Côté univers, les auteurs se sont acquittés avec panache de la



lourde tâche qui leur incombait, à savoir la compilation systématique de tous les éléments de background disséminés tout au long des bandes dessinées. Un travail de fourmi, auquel s'est associé Jodorowsky lui-même, et qui, au final, produit un panorama très complet de l'Empire. Un guide particulièrement riche donc, qui couvre tout depuis ses institutions politiques, jusqu'aux moindres détails de la vie quotidienne de ses sujets, en passant par la description de ses planètes les plus remarquables, et bien sûr de tout ce qui concerne de près ou de loin le Méta-Baron. Une approche encyclopédique, qui, gommant les effets de narration des bandes dessinées, révèle plus que jamais leurs points communs avec *Dune*, mais qui, même si cela peut sembler paradoxal, démontre dans le même temps que Jodorowsky a réussi avec *L'Incal* une déclinaison excessivement personnelle de l'univers d'Herbert.

Coincés entre un code d'honneur plus ou moins dirigiste, et les dangers du Nécrorêve, cette apathie générale qui pousse tous les John Difool de l'Empire à s'abrutir de ouiski, d'homéoputes et de télé 3D, les personnages aspirent à gagner des points d'Amarax, cette force intérieure dans laquelle ils peuvent puiser pour dépasser leurs propres limites. Ainsi, s'il n'est bien entendu pas question d'incarner un Méta-Baron, ils sont néanmoins de ces gens qui refusent la médiocrité de la société impériale, ce qui, de facto, fait d'eux des hors-castes, des marginaux, des rebelles, et les rapproche finalement beaucoup des compagnons de John Difool.

En bref, *La Caste des Metabarons* est un jeu de science-fiction et d'aventures comme on n'en avait plus vu depuis longtemps, et on attend avec grande impatience les premiers suppléments de la gamme. Dans l'intervalle, on ne saurait trop conseiller aux meneurs et aux joueurs, de se (re)plonger dans *L'Incal*, mais également dans *Dune*, qu'il s'agisse des livres, disponibles chez Pocket, du film de Lynch, ou de la mini série de prestige réalisée par John Harrison, et que Canal + diffuse en trois parties les 3, 10 et 17 juillet. On terminera avec une dernière source d'inspiration, *L'Histrion* et sa suite *Sexomorphoses* (J'ai Lu), deux romans d'Ayerdhal par lesquels il rend un hommage explicite au chef-d'œuvre d'Herbert. L'attention toute particulière qu'il porte à ses personnages féminins pourrait en effet s'avérer un contrepoint plus que bienvenu à l'approche souvent excessivement virile de Jodorowsky.

BIBLIOGRAPHIE

Les Humanoïdes Associés
- ***La Caste des Méta-Barons*** - six volumes et un hors-série, ***La Maisons des Ancêtres.***

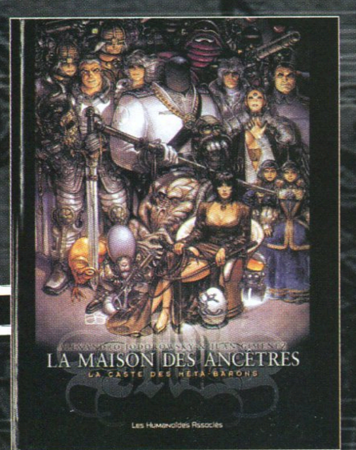
Le septième tome, ***Aghora la Père-Mère*** est prévu pour la rentrée.
- ***L'Incal*** - six volumes
- ***Avant l'Incal*** - six volumes
- ***Après l'Incal*** - un tome paru

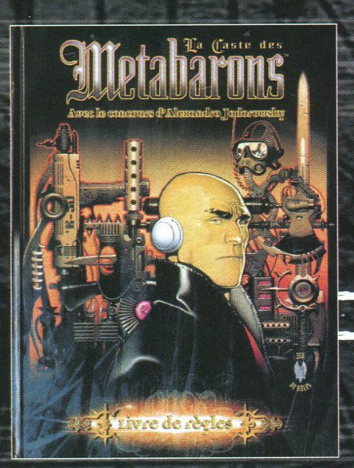
Yéti Entertainement
- ***La Caste des Metabarons : Livre de règles***
- ***La Caste des Metabarons : L'Univers***

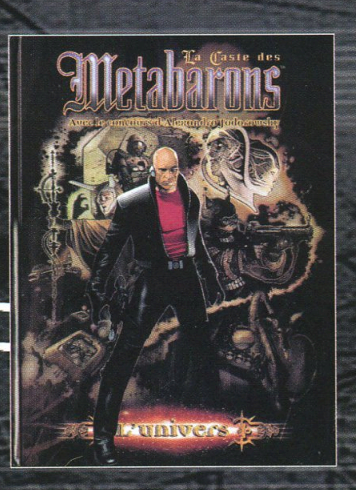
Odyssée Jodorowsky, exposition rétrospective - jusqu'au 31 juillet
Chapiteau Bédébu
Chaussée de Binche - 7000 Mons
0900 100 40 (Belgique)
00 32 (0) 65 22 04 66 (France)
www.bedebu.be

CONTACTS

www.metabarons.com





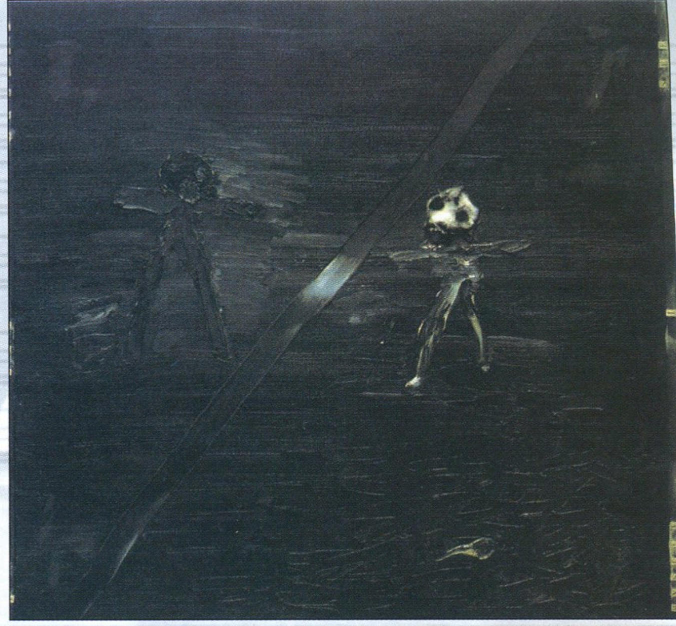


par Jean-François Micard

DAVID LYNCH

Bébés monstrueux, vieillard traversant les états en tondeuse à gazon, femme à la bûche, homme-éléphant, schizophrènes, fées, anges et esprits du mal, l'univers de David Lynch est un kaléidoscope terrifiant d'images fortes et d'envahissantes névroses, qui reviennent comme les figures récurrentes d'un cinéma marqué par un fort goût pour l'humour surréaliste et les visions oniriques, prenant souvent le pas sur le récit lui-même. A l'heure où avec son dernier long métrage Mulholland Drive, *Lynch s'apprête à donner un éclatant successeur à ses œuvres les plus noires, nous avons décidé de rendre hommage à la carrière de ce réalisateur hors-normes, avec un historique qui sera suivi, dans notre prochain numéro, par un entretien consacré plus spécifiquement à* Mulholland Drive. *Attachez vos ceintures, nous pénétrons sur la* Lost Highway.

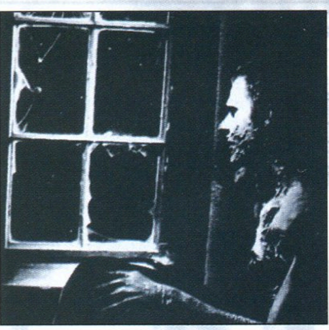
Celui qui, pour la sortie de *Sailor et Lula*, résumait sa biographie à quatre mots "Eagle Scout, Missoula, Montana" (*« Il y avait les cub scouts et les boy-scouts. Ce sont vraiment d'excellentes organisations, mais avec le temps elles sont devenues tellement ringardes que ça a cessé d'être drôle ! J'avais pas mal honte d'en faire partie, car ce n'était pas très branché. Et être un Eagle Scout, c'était le sommet ! C'est pour cela que je l'ai mis sur mon C.V »*) est le fils aîné d'un chercheur au ministère de l'Agriculture, dont les diverses missions poussent la famille Lynch à déménager sans cesse, avec comme horizon perpétuel les quartiers résidentiels de la classe moyenne et les forêts proches. *« Mon enfance s'est résumée à de jolies maisons, à des rues bordées d'arbres, au laitier en tournée, au bourdonnement des avions, aux ciels bleus, aux palissades blanches, aux cerisiers. J'ai eu une enfance idyllique. La seule chose qui me gêne, c'est que la plupart des psychopathes disent aussi qu'ils ont eu une enfance très heureuse ! »* Une enfance sans histoires au cours de laquelle David Lynch se découvre des passions précoces pour les aspects les plus sombres de la vie organique. *« Mon père faisait souvent des expériences sur les maladies des arbres et des insectes. J'ai donc toujours connu les insectes, la maladie, au sein d'un monde très organique, comme l'est une forêt ou un jardin. Et ça m'excite assez, cette terre, et toutes ces plantes qui y poussent, et les choses qui rampent dessus, il y a tant de textures et de mouvements. On pourrait s'y perdre à jamais. Il y a des massacres et de la mort, des maladies, des vers, des champignons, des fourmis, il s'y passe beaucoup de choses. J'ai appris que, juste sous la surface, il y avait un autre monde, et encore d'autres mondes si on creusait plus profond. Je le savais déjà quand j'étais tout petit, mais je n'en avais pas la preuve. C'était juste une impression. Il y a de la bonté dans les ciels bleus et les fleurs, mais une autre force, une douleur folle et une pourriture, accompagne toute chose dans le même temps »*. Révélant à l'adolescence une passion pour la peinture, il entre, en 1965, à la Boston Museum High School, mais abandonne au bout d'un an un environnement trop scolaire pour partir en Europe, pour un voyage de trois ans qui avorte en deux semaines. De retour aux Etats-Unis, il vit quelque temps de petits métiers (imprimeur, encadreur, peintre en bâtiment...) avant de s'installer à Philadelphie pour intégrer la Pennsylvania Academy of Fine Arts, se marier et avoir une fille. *« Je vivais à Philadelphie, dans une maison de douze pièces, qui ne m'avait coûté que 3500 dollars. Le secteur avait une atmosphère géniale – des usines, de la fumée, des voies de chemin de fer, des types très étranges et des nuits très noires. La vie ne coûtait pas cher, mais la ville faisait peur. Nous étions terrifiés en permanence. Il y avait de la violence, de la haine et des ordures, mais il n'empêche que cette ville m'a influencée plus que toute autre chose dans ma vie. Philadelphie est une ville qui pourrit, mais elle est d'une beauté fantastique »*. C'est au cours de cette période marquante que Lynch réalise *The Alphabet*, un court métrage de quatre minutes mélangeant animation et prise de vue réelle. *« Ma fille Jennifer venait de naître et j'ai enregistré ses cris avec un magnétophone qui était cassé. Je ne le savais pas, mais le résultat a été génial »*. Encore très expérimental et embryonnaire, *The Alphabet* ne constitue pour Lynch que le brouillon qui lui permettra de bénéficier d'une bourse de l'A.F.I. (American Film Institute) pour réaliser *The Grandmother* un court métrage de plus de trente minutes, où l'animation recule devant une technique cinématographique plus traditionnelle et une véritable histoire, un petit garçon maltraité par ses parents plantant dans sa chambre une graine qui va donner naissance à une gentille grand-mère, qui finira par mourir avant que le garçon lui-même ne se transforme en plante. Matrice de l'œuvre Lynchienne, *The Grandmother* comporte de nombreux éléments qui réapparaîtront dans *Eraserhead* ou *Twin Peaks*. Manquant d'argent pour boucler son film, Lynch descend à Los Angeles pour tenter de convaincre les dirigeants de l'A.F.I. de lui accorder une rallonge (qu'il obtient), et s'y installe définitivement en 1970.



I see Myself - Peinture de David Lynch - 1992

ERASERHEAD

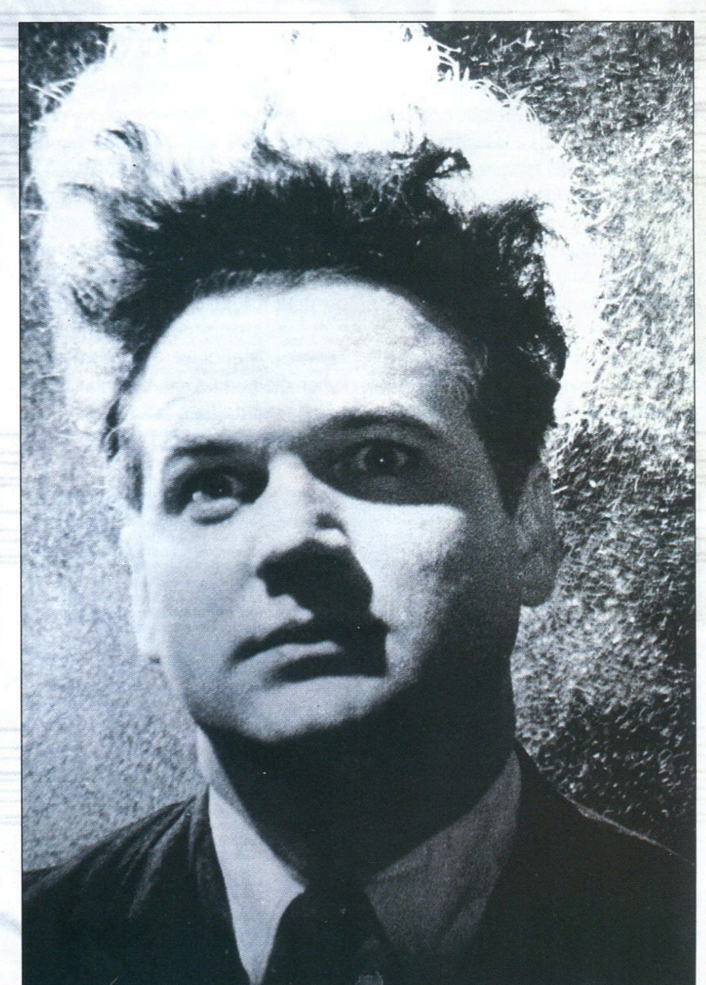
S'il ne voit définitivement le jour qu'en 1976, *Eraserhead*, le premier long métrage de David Lynch, a en fait occupé son auteur pendant cinq ans. *« C'est le destin qui m'a poussé à réaliser* Eraserhead*, l'A.F.I. était en plein chaos, et les organisateurs nous incitaient à faire les choses par nous-même, en nous aidant financièrement. J'ai passé ma première*











Eraserhead - 1976



Elephant Man - 1980

année là-bas à travailler sur un scénario intitulé Gardenback *dont l'histoire venait d'un tableau que j'avais peint. Ça n'a pas marché et j'ai quitté l'A.F.I. furieux, jusqu'à ce qu'ils me demandent de revenir et que je les convainque d'oublier* Gardenback *et de tourner* Eraserhead. *J'ai eu la chance de pouvoir utiliser des bâtiments désaffectés que possédait l'école et je m'y suis installé, car de toutes façons, personne n'en voulait. On avait une pièce pour la caméra, une serre, une salle de montage, des pièces pour ranger les décors, une cuisine et une salle de bains. J'ai même vécu là-bas lorsque j'ai divorcé, mais ça, l'école l'ignorait ».* Commence donc, dans ces vastes zones à l'abandon, un tournage vraiment chaotique qui va durer cinq ans. Obligé de livrer des journaux pour vivre, Lynch ne tourne que la nuit, et certaines séquences mettront plusieurs mois à être terminées. *« Il y a même un plan où Henry marche dans le couloir, tourne la poignée de la porte et, un an et demi plus tard, passe la porte ! Je désespérais tout le temps de pouvoir finir le film ».* Avec les premiers membres de la "Lynch family", Jack Nance (que l'on retrouve sur la quasi-totalité des films du réalisateur) et sa compagne Catherine Coulson (qui après avoir été privée de ses jambes pour le court métrage *The Amputee* deviendra la femme à la bûche de *Twin Peaks*), Lynch parvient à faire fonctionner l'histoire improbable de ce père d'un enfant monstrueux, vivant dans une zone interstitielle, et dont la tête finira en gomme pour crayon, alors que lui-même rejoindra la très angélique créature vivant dans son radiateur ! Enfant chéri du réalisateur, *Earserhead* devra encore passer par de nombreux avatars avant de trouver le chemin des salles, où il se gagne un statut d'œuvre culte, renforcé par le soutien de Terence Malick ou John Waters. Lynch était un nom qui circulait alors à Hollywood, mais son mouvement suivant surprit tout le monde.



Elephant Man - 1980

ELEPHANT MAN

Malgré le relatif échec commercial d'*Eraserhead*, Lynch s'attelle à l'écriture de ce qui restera à jamais son projet fantôme, *Ronnie Rocket*, *« une histoire d'électricité et d'un type d'un mètre de haut avec les cheveux rouges ».* Hélas, aucun studio ne s'avère intéressé par le nouveau projet de Lynch et celui-ci finit par se résigner, en désespoir de cause, à ranger son film dans un tiroir, dont il tentera par la suite à plusieurs reprises de l'extirper, sans plus de succès. *« J'en étais arrivé à un point où je savais que* Ronnie Rocket *ne se ferait pas, et j'ai appelé Stuart Cornfeld, qui travaillait alors comme producteur pour Mel Brooks, et je lui ai demandé s'il avait entendu parler de n'importe quel scénario que je pourrais mettre en scène. Nous avons déjeuné ensemble et il m'a dit "j'ai trouvé quatre projets, le premier s'appelle* Elephant Man*". Quelque chose s'est alors déclenché dans ma tête et j'ai dit, "c'est ça !", juste sur le titre. Je ne savais rien, et pourtant, c'était comme si je savais déjà tout ».* Restait à convaincre Mel Brooks qui, tétanisé par une projection privée d'*Eraserhead* tomba amoureux du travail de David Lynch et utilisa toute la force de sa renommée pour imposer le projet d'*Elephant Man* à la Paramount. *« Dès le début, Mel m'a laissé faire mon film. J'étais son protégé. Quand j'ai terminé le film beaucoup de gens du studio voulaient le remonter, et Mel leur a dit ce qu'ils n'avaient pas le droit de faire ».* S'inspirant de l'histoire vraie de John Merrick, Lynch et ses deux scénaristes injectent une bonne part de leur propre personnalité, évitant ainsi la simple biographie filmée pour atteindre un haut degré de stylisation et d'onirisme. *« Le scénario original était très bien, mais si proche de l'histoire vraie que ça commençait très fort et que, peu à peu, ça se dégonflait. Nous avons tout restructuré et écrit beaucoup de scènes nouvelles, comme le début et la fin qui ne figurait pas dans la première mouture du scénario ».* Relativement inexpérimenté, Lynch se retrouve donc pour la première fois en Angleterre aux commandes d'une grosse production et d'un casting prestigieux, une situation qu'il n'est pas sans appréhender. *« Je n'avais fait qu'*Eraserhead *et venant de Missoula, dans le Montana, mettre en scène un drame victorien à Londres avec la crème de la crème n'a pas été du tout cuit. Un plouc arrivait, un dingue, s'ils n'avaient pas été inquiets, c'est qu'ils n'auraient pas été normaux ! C'était vraiment génial, mais je n'ai pas passé un seul jour sans ressentir cette terreur, je ne me suis jamais senti en sécurité ».* Contrairement à *Eraserhead*, *Elephant Man* remporte un véritable succès critique et public, et se voit nominé pour huit Oscars, ce qui fait sourire son auteur. *« Nous avons été nommés huit fois et je n'ai pas obtenu un seul Oscar ! En Amérique, tout le monde pensait que j'étais anglais. La femme qui lisait la liste des nominations a dit "le jeune metteur en scène britannique, David Lynch". Ils ne savaient absolument rien de moi ».*

DUNE

Après la réussite d'*Elephant Man*, Lynch se lance dans plusieurs séries de photographies de zones industrielles désaffectées, et se retrouve embarqué dans un énorme projet de film à grand spectacle, qui restera, selon lui, sa pire expérience de réalisateur, l'adaptation pharaonique de la gigantesque fresque de space-opera mystique de Frank Herbert, *Dune*, sur laquelle Jodorowsky venait de se casser les dents. *« Je travaillais sur* Blue Velvet*, mais ça ne marchait pas trop, car un gros ponte de la Warner détestait le scénario. Il s'est alors passé une chose étrange. Je suis allé chez Georges Lucas qui m'avait proposé de mettre en scène le troisième volet de* La Guerre des Etoiles*, alors que je n'ai jamais vraiment aimé la science-fiction. Dans le même temps, je m'étais mis à lire* Dragon Rouge*, de Thomas Harris, car on m'avait proposé de travailler là-dessus, et puis on m'a plus ou moins écarté du projet. C'est à ce moment précis que m'a appelé Dino de Laurentiis pour me proposer d'adapter* Dune*. Il a pensé à moi à cause d'*Elephant Man*, et lorsqu'il a vu* Eraserhead*, il a compris qu'il faudrait me contrôler.* Dune *devait être un film grand public ».* S'investissant dans les décors, et dans le personnage de Paul Atréides, incarné par Kyle MacLachlan, Lynch se heurte quotidiennement aux aléas d'une grosse production pour laquelle il n'est qu'un rouage. *« On m'a forcé à faire un film de deux heures dix sept, et pas une seconde de plus, et j'ai du couper des kilomètres de bande. Et ce qu'il restait, il a encore fallu le passer à travers un compacteur. Il reste parfois une simple réplique en voix off à la place d'une scène, ça a été assez dur. Il devait y avoir pas mal de voix off dans le film, mais environ 40 % de celles-ci ont été ajouté pour que le public puisse, paraît-il, entendre ce qu'il était censé ne pas comprendre. Je n'ai jamais pu aller assez loin pour considérer ce film comme le mien, je n'ai jamais eu le sentiment d'avoir la permission*





Dune - 1984

de me l'approprier, et pour moi, ça a été la dégringolade. Dune *était un film de studio, je n'avais pas le final cut, et j'ai commencé à faire des compromis. Ce n'était vraiment pas gai ! »*. Enchaîné par contrat à Dino de Laurentiis, Lynch devait en outre réaliser deux autres suites à *Dune*, heureusement oubliées du fait du fiasco total du film. Pas rancunier, le producteur continuera pourtant à travailler avec David Lynch et l'aidera même à récupérer ses droits sur *Blue Velvet*, qu'il avait perdu, lui accordant contre une réduction de budget le final cut auquel il tient tant.

BLUE VELVET

A côté des deux grandes fresques que furent *Elephant Man* et *Dune*, *Blue Velvet* est le retour pour Lynch à son obsession des "films de quartier", où le malaise s'insinue dans l'apparente banalité de l'Amérique profonde. *« J'ai écrit quatre versions différentes de* Blue Velvet. *La dernière était presque terminée lorsque je me suis souvenu d'un rêve que j'avais fait la nuit précédente, et ce rêve, c'est la fin du film. Le rêve m'a donné le walkie-talkie de la police, le déguisement de Franck, le flingue dans la poche, la scène où Jeffrey est dans le fond de l'appartement et où il envoie le mauvais message. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais je n'ai eu qu'à faire quelques changements pour tout remettre en ordre. Tout avait déjà été écrit »*. Dérive obsessionnelle d'un jeune candide (à nouveau Kyle MacLachlan) attiré, après avoir trouvé dans un champ une oreille tranchée, dans une relation où se mêlent crime et sadomasochisme, *Blue Velvet* est au plus près de l'imaginaire Lynchien, et entrecroise étroitement l'horreur et le grotesque, l'humour le plus décalé venant éclaircir une ambiance particulièrement plombée. Peu loquace dès lors qu'il s'agit de résumer ses films les plus personnels, Lynch se contente de révéler que *« c'est comme un rêve fait de désirs étranges, enveloppé dans une histoire policière »*. Outre Kyle MacLachlan, que l'on retrouvera plus tard sous les traits de l'agent Dale Cooper dans *Twin Peaks*, *Blue Velvet* marque pour le réalisateur le début de deux relations à long terme, l'une avec Isabella Rossellini, avec qui il vivra plusieurs années (elle refera elle aussi son apparition dans *Sailor et Lula*), et l'autre avec Angelo Badalamenti, dont l'univers va vite se confondre avec celui de Lynch, au point que celui-ci, non content de lui confier l'essentiel de ses bandes originales, réalisera également avec lui deux albums et un spectacle autour de la chanteuse Julee Cruise. *« Tout est arrivé parce que Isabella devait apprendre la chanson "Blue Velvet". Elle devait la jouer avec un groupe local, mais ça ne passait pas bien. C'est mon producteur d'alors qui a fini par me convaincre d'appeler son ami Angelo Badalamenti, et je ne l'ai jamais regretté. Isabella et lui ont travaillé très rapidement, et le résultat était fantastique. Nous avions initialement prévu d'utiliser "Song to the Siren" par This Mortal Coil, qui est l'une de mes chansons préférées, mais le label demandait une telle somme que j'ai fini par écrire un texte qu'Angelo a mis en musique et sur lequel il a fait chanter Julee Cruise. Voilà comment les pièces du puzzle se sont mises en place petit à petit »*. Violemment attaqué lors de sa sortie par des critiques qui ont vu dans la relation sadomasochiste des personnages de Denis Hopper et Isabella Rossellini une dérive machiste du réalisateur, Lynch est sauvé par un excellent accueil public, qui sauve le film d'une relégation dans les tiroirs du studio. *« Dès qu'il y a un peu de puissance, il y a toujours quelqu'un pour trouver ça dégoûtant et malsain. Très souvent, quand on va à l'extrême, on risque de rendre le film ridicule. Il faut croire totalement en ces choses pour qu'elles soient honnêtes. Je n'essaie pas de manipuler le public, mais de bien situer les choses au départ et de laisser le film parler de lui-même, de travailler à l'intérieur d'un rêve. Si c'est vrai et que le cinéaste y croit, il peut presque tout dire »*.



Blue Velvet - 1986

TWIN PEAKS / TWIN PEAKS : Fire walks with me

Alors qu'on attendait de nouveau Lynch, dans la foulée du succès de *Blue Velvet*, sur les écrans, c'est pour la télé qu'il décide de travailler, et bientôt la nouvelle qu'il va réaliser une série en compagnie de Mark Frost circule. Celui-ci, à qui l'on doit déjà quelques épisodes marquants de *Hill Street Blues*, s'était déjà acoquiné à Lynch pour un scénario de long métrage (*One Saliva Bubble*) qui ne vit jamais le jour, *« l'histoire d'une bulle électrique, dans un ordinateur, qui éclate au dessus d'une ville et qui transforme la personnalité des gens : par exemple cinq cow-boys se prennent soudain pour des gymnastes chinois. C'est complètement fou ! »* Mais, bien plus qu'une série, *Twin Peaks*, qui va s'étaler sur vingt neuf épisodes (et le célèbre pilote *Qui a tué Laura Palmer ?*), mêle à peu près tout ce qu'il est possible d'imaginer : le policier, avec l'enquête sur la mort de Laura Palmer, le fantastique, la science-fiction, l'humour, la romance, le mysticisme, le tout dans un contexte oscillant entre un *Dallas* nordique et une série collégienne. Profondément transgressif, *Twin Peaks*, dont les personnages multiples ont tous, plus ou moins, quelque chose à cacher, doit en grande partie son succès initial au fait que, à aucun moment durant la première saison, il n'est possible de trouver qui a tué Laura Palmer. *« Le mystère de la mort de Laura Palmer était au premier plan, mais ça devait s'estomper à mesure qu'on découvrait les autres habitants de la ville et leurs problèmes. Le projet était de mélanger une enquête policière avec la vie ordinaire des personnages. Dans mon esprit, il était important que Twin Peaks soit un endroit entouré de forêts car aussi loin qu'on remonte dans le passé, les forêts ont toujours été un endroit mystérieux et elles constituaient pour moi un personnage à part entière »*. *Twin Peaks* fut le fruit de coïncidences heureuses autant que d'idées planifiées à l'avance : Andy, l'adjoint maladroit ayant été le chauffeur de Lynch, et Frank Silva, qui joue le rôle central de Bob, l'esprit du mal, n'étant initialement que l'habilleur. Phénomène immédiat, la série qui, bien avant les *X-Files* ou *Millenium*, abordait le paranormal sur les écrans télévisés, accroche des millions de spectateurs à travers le monde, les hypothèses se multiplient, mais ce succès massif finit par nuire aux auteurs et à les dépouiller en partie du projet. *« Nous avions vendu la série comme un mystère policier, mais pour nous ce n'était que secondaire. Nous souhaitions développer les personnages et ne pas résoudre le meurtre avant très longtemps, et ça, les dirigeants de la chaîne n'ont pas aimé du tout. Ils nous ont forcés à dévoiler qui était l'assassin de Laura. Ce n'était pas entièrement leur faute, car la pression montait sans cesse, et que tout le monde voulait savoir de qui il s'agissait. Pourtant, le mystère était l'ingrédient magique, qui aurait permis à* Twin Peaks *de durer bien plus longtemps. En révélant la clé de l'énigme, ils ont tué la série »*. En effet, peu après la révélation de la culpabilité du père de Laura Palmer, les courbes d'audience dégringolent, alors que la série, après une période de flottement durant laquelle Lynch lui-même, en plein travail sur *Sailor et Lula*, n'intervient que très peu (même s'il apparaît dans quelques épisodes dans le rôle d'un agent du FBI sourd comme un pot), finit par repartir avec



une folie renouvelée, les ingrédients surnaturels prenant une importance capitale, jusqu'à un dernier épisode onirique et pessimiste, réalisé par Lynch lui-même, qui clôt pour un temps les portes de *Twin Peaks*. Mais, mu par le sentiment de l'échec relatif de ses ambitions pour la série, Lynch y reviendra en 1992, avec *Twin Peaks : Fire walks with me*, fausse préquelle d'une impressionnante noirceur, qui sera, malgré sa grande qualité, boudée à la fois par la critique et le public de la série, déçu de ne pas y retrouver l'humour et les clins d'œil dont elle regorgeait, tandis que les non-initiés n'y ont tout simplement rien compris. Relatant les sept derniers jours de la vie de Laura Palmer, *Twin Peaks : Fire walks with me* recentre en effet l'intrigue sur ce qui devait n'être que l'arrière-plan de la série, une violente histoire d'inceste et de meurtre. *« Le film parle de la solitude, de la honte, du sentiment de culpabilité, de la confusion et du désespoir que ressentent les victimes d'inceste. Il parle aussi des tourments du père, de sa guerre intérieure. On m'a reproché d'avoir complètement assassiné* Twin Peaks *avec le film. Je suis désolé que le film n'ait pas marché et que tant de gens l'aient détesté. Moi, je l'aime énormément. Mais il trimballait beaucoup de choses avec lui. C'est un film aussi libre et expérimental que possible à l'intérieur des contraintes de départ ».*



Twin Peaks - 1990-91

SAILOR ET LULA

Sans doute le plus grand succès de Lynch à ce jour, *Sailor et Lula*, palme d'or à Cannes en 1990, marque pour le réalisateur une année de triomphes tous azimuts. Ses peintures, qu'il commence à exposer, remportent un franc succès, tout comme le spectacle *Industrial Symphony n°1* qu'il a mis sur pied avec Angelo Badalamenti et Julee Cruise. *« * Sailor et Lula *est basé sur un roman de Barry Gifford, et c'était exactement ce qu'il me fallait au moment où je l'ai lu. Le roman et la violence en Amérique se sont amalgamés dans mon esprit et beaucoup de choses ont surgi. J'ai ajouté énormément de choses au roman, mais Barry Gifford m'a toujours soutenu, en me disant qu'il y aurait simplement deux versions de l'histoire, la sienne et la mienne. En définitive,* Sailor et Lula *est un road-movie, un drame psychologique, une comédie violente et un film sur un couple moderne qui trouve l'amour en enfer ».* Hanté par la violence et le feu, *Sailor et Lula* est, bien avant Tarantino, le premier polar ultraviolent à voir le jour au sein du cinéma indépendant américain, même si, une fois encore, Lynch évite à son film de sombrer dans la noirceur totale en y insérant une sérieuse dose d'humour absurde et de féerie. *« J'adore* Le Magicien d'Oz *et je me suis dit que Sailor et Lula pourraient également aimer ce genre de conte de fées. L'univers du film est extrêmement dur, il y avait donc quelque chose de rassurant dans le fait que les personnages puissent partager cet amour du conte de fées. Lorsque j'ai fait le film, on ne parlait pas encore de la violence urbaine. Puis sont venues les émeutes de 1992, à Los Angeles, et c'était comme si j'avais prédit tout ça. Il y avait de la folie dans l'air et les gens ont été pris dedans, jusqu'à ce que la situation devienne incontrôlable. Et cela risque fort de recommencer, car il y a des limites à l'incompréhension ».* Très actif, Lynch se lance alors dans la réalisation de divers clips et publicités, entreprend une nouvelle série comique avec Mark Frost, le désopilant *On the Air*, qui narre le quotidien de la station Zoblotnik Television Network à New York en 1957 et une trilogie de téléfilms intitulés *Hotel Room*, co-écrits avec Barry Gifford, dont le "personnage" principal est une chambre d'hôtel à travers les années 60. Bien plus noire, cette mini-série préfigure le prochain électrochoc de Lynch, le tétanisant *Lost Highway*.

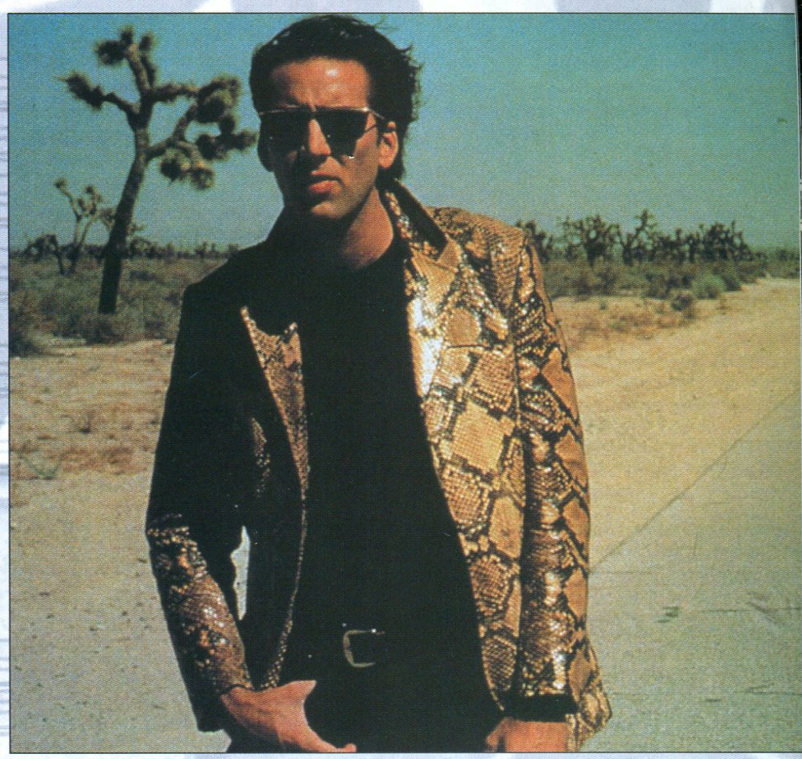
LOST HIGHWAY

Encore une fois, l'origine de *Lost Highway* provient de Barry Gifford, plus exactement d'une simple phrase de son roman *Les Gens de la Nuit*, où un personnage utilise ce terme. *« Tout le reste est assez dingue en fait, car un matin j'ai été réveillé par la sonnerie de l'interphone, et qu'une voix d'homme que je ne connaissais pas m'a dit "Dick Laurent est mort", et que quand j'ai voulu savoir qui était à la porte, il n'y avait plus personne. Je ne sais pas qui est Dick Laurent. Tout ce que je sais, c'est qu'il est mort ! J'ai également plus ou moins rêvé de toute l'histoire autour de la cassette vidéo. Tout le premier tiers du film est né de cette façon ».* Lent, froid et décalé, *Lost Highway* est sans doute le film le plus expérimental de Lynch depuis *Eraserhead*. Inutile pour lui de chercher à résumer l'histoire, aux forts relents de schizophrénie, qui se résume à un rêve. *« Le film parle d'un couple qui a le pressentiment que quelque part, à la frontière de l'état conscient, se cache un énorme problème. Mais ils ne parviennent pas à le convoquer dans le monde réel et à l'assumer, et ce mauvais pressentiment reste là, en suspens, et les problèmes s'abstraient et se*

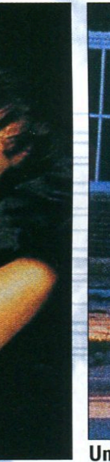


David Lynch dirigeant ses acteurs - Twin Peaks - 1990-91

transforment en autre chose. Ça tourne au cauchemar. Lost Highway est un mystère. Je n'aime pas trop en parler car quand on le fait, on rapetisse ce qui est grand. Mais tous les indices sont là, qui permettent une interprétation juste, et je continue de dire qu'à plus d'un titre c'est une histoire très simple. Il n'y a que très peu de choses qui sont légèrement décalées. Dans la vie, certaines choses ne sont pas compréhensibles, mais dès qu'on les montre au cinéma, les gens ont tendance à s'énerver. La majorité des films sont conçus pour être compris par un très grand nombre de gens, ce qui ne donne pas vraiment beaucoup de place pour rêver ou pour s'émerveiller ». Totalement envoûtant, au point que de nombreuses visions n'en altèrent en rien l'insondable mystère, *Lost Highway* jouit aussi, cerise sur le gâteau, d'une bande originale captivante, où Angelo Badalamenti cède le pas à Nine Inch Nails, Marilyn Manson, Rammstein, David Bowie, This Mortal Coil ou Barry Adamson. *« Le morceau de Bowie est venu en premier. Lorsque je l'ai entendu, tout le début du film a surgi dans mon esprit, exactement tel qu'on le voit à l'écran. Rammstein n'arrêtait pas de m'envoyer des bandes que je n'écoutais jamais, jusqu'à ce que je décide, un jour après avoir fini le scénario, d'écouter ce qu'ils faisaient, et bang ! j'avais hâte de mettre ça dans le film. Rammstein nous a envoyé cinquante cassettes parce que toute l'équipe en voulait une copie, et il ne s'est pas passé un jour de tournage sans qu'on entende Rammstein a fond dans l'un des camions ! Puis, j'ai rencontré Trent Reznor et je me suis mis à travailler sur deux ou trois morceaux avec lui. Il a fini par faire deux chansons et des sons de bourdonnement pour le film. C'est un artiste très doué, et nous partageons la même conception de la musique et du son. La frontière entre les deux est une zone extrêmement belle ».*



Sailor et Lula - 1990





Une Histoire vraie - 1999



Lost Highway - 1997

UNE HISTOIRE VRAIE

Après les excès en tout genre de *Lost Highway,* c'est à une histoire toute simple que s'attaque David Lynch, suite à un parcours en yo-yo dont il est coutumier. *« J'aime alterner des choses très dures et des choses plus douces, c'est un moyen de ne pas me répéter ».* Basé sur l'histoire vraie d'Alvin Straight, un vieillard qui traversa trois états sur une antique tondeuse à gazon pour rejoindre son frère perdu de vue, *Une histoire vraie* est une adaptation aussi solaire et lumineuse que *Lost Highway* pouvait être ténébreux. Road movie indolent du troisième âge, le film renoue avec certaines scènes de *Twin Peaks* où des vieillards accomplissaient excessivement lentement des tâches quotidiennes, leur donnant ainsi une poésie nouvelle. *« J'étais en terrain familier, et j'ai tout de suite eu l'impression de connaître l'histoire, je n'ai pas eu besoin d'expérimenter, de me lancer dans des digressions, et le tournage s'est fait très vite, malgré son rythme plutôt lent ».* Et si certains y ont vu une parabole sur son propre vieillissement, sa maturité de réalisateur passé de l'underground au panthéon des cinéastes américains, Lynch s'empresse de rectifier. *« Ce film était surtout une récréation, une envie de retrouver des choses que j'avais aimé faire, de me promener à nouveau dans les champs, même si ça ne me fait plus le même effet que quand j'étais gamin. C'est un film profondément américain, et encore une fois, c'est un rêve ».*

A suivre, avec *Mullholland Drive*...

FILMOGRAPHIE

• Longs métrages
Eraserhead - 1976
Elephant Man - 1980
Dune - 1984
Blue Velvet - 1986
Sailor et Lula - 1990
Twin Peaks : Fire walks with me - 1992
Lost Highway - 1997
Une Histoire vraie - 1999
Mulholland Drive - 2001

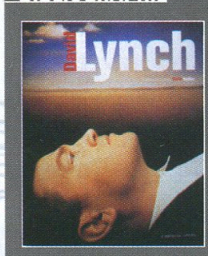
• Courts métrages
The Alphabet - 1968
The Grandmother - ***1970***
The Amputee - 1974
Lumière et cie - 1995

• Téléfilms et Séries
Le Cow-boy et le Français - 1988
Twin Peaks - 1990-91
American Chronicles - 1990-91
On the Air - 1992
Hotel Room - 1992

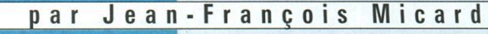
DISCOGRAPHIE
(avec Angelo Badalamenti et Julee Cruise)

Floating into the Night - 1989
The Voice of Love - 1993

BIBLIOGRAPHIE



David Lynch - entretiens avec Chris Rodley - (Les Cahiers du cinéma)
Michel Chion - David Lynch - (Les Cahiers du cinéma)



Révélation de 1999 avec un premier album ébouriffant de techno-indus musclée, le duo espagnol Proyecto Mirage avait pu, durant quelques mois, voler la vedette aux pointures du genre. On attendait donc avec impatience ce Tow Tons of Rubble qui va encore filer des cauchemars à l'ensemble de l'industrie teutonne. Pour l'heure, c'est Alicia, la moitié féminine de ce projet miracle qui nous fait visiter l'univers du groupe, en français s'il vous plaît.

PROYECTO MIRAGE

Peux-tu nous présenter Proyecto Mirage ?

Alicia : Nous avons fondé Proyecto Mirage il y a environ dix ans, mais à l'époque nous étions très influencés par les sonorités classiques de la synth-pop. Nous avons donc peu à peu évolué de la techno-pop de nos jeunes années vers des aspects plus durs et contondants, mais nous avons toujours essayé de conserver un son qui, je crois, nous caractérise. Notre évolution vers l'industriel s'est faite d'une manière naturelle, rien n'était prémédité. Enfin, notre signature chez Hands nous a permis de faire connaître notre musique à un plus grand nombre de personnes.

Y a-t-il un sens particulier derrière Proyecto Mirage ?

Non, notre nom n'a aucun sens particulier, et nous ne développons aucun concept particulier. Nous avons simplement choisi ce nom parce qu'il sonnait bien, il avait un côté science-fiction qui nous a tout de suite accroché. Nous aimons beaucoup la SF, le cinéma, l'art et l'imaginaire, et je pense que tout cela se reflète dans nos compositions. En fait, nous souhaitons seulement que les gens apprécient notre musique.

Votre musique est presque exclusivement instrumentale. Pourquoi ce choix ?

Actuellement, notre son nous plaît beaucoup tel qu'il est, même s'il est certain que nous apprécierions également de pouvoir jouer avec des voix ou des bribes de vers, mais nous voulons avant tout que le rythme et les séquences composent la base de nos morceaux. Dans cette optique, l'instrumental n'est pas un handicap, loin de là.

Vous êtes un duo, comment travaillez-vous ensemble ?

Nous habitons ensemble, ce qui nous facilite beaucoup les choses et nous permet de travailler à n'importe quel moment sans préméditation. Nous pouvons vraiment composer quand nous en avons réellement envie, ce qui fait que nos morceaux surviennent d'une manière très naturelle, nous nous laissons simplement entraîner par les sensations du moment. Quelquefois, la base du morceau est un simple son, une idée ou un rythme, et à partir de ça, on développe tout le reste.

Il y a d'ailleurs bien plus de densité et d'éléments dans les titres de *Two Tons of Rubble* que sur votre premier album...

C'est vrai, nous pensons qu'il y a une évolution très marquée sur quelques titres de cet album, même si dans l'ensemble, ils se rapportent tout de même au premier. Pour *Two Tons of Rubble*, nous avons composé à partir de séquences bien plus complexes, avec des sons plus denses et enveloppants, ce qui peut donner des titres plus rythmiques et plus tranchants que par le passé. Nous croyons être parvenus à faire un album plus éclectique et hétérogène cette fois-ci, avec des morceaux sur lesquels tu peux danser en club, et d'autres qu'il vaut mieux écouter tranquillement à la maison.

L'édition limitée de l'album contient deux titres parmi les plus puissants sur un vinyle 7". Comment ont-ils atterri là et pas sur le CD ?

Le vinyle est un support traditionnel qui se prête bien à ce type de titres tout en puissance, et nous voulions réaliser une édition limitée, car c'est un plus qu'apprécient beaucoup les fans d'industriel. Qui plus est, les deux titres en question avaient une ambiance et une texture suffisamment différentes de celles de l'album pour qu'il vaille mieux les isoler.

Où en est la scène industrielle espagnole ?

La musique industrielle n'est pas très populaire ici, même si, depuis quelques années, on commence à pouvoir parler de l'émergence d'une scène indus, qui reste très petite, quoique bien informée. Il n'y a pas beaucoup d'événements, pas encore beaucoup de concerts, et plusieurs personnes tentent de promouvoir ce type de choses. Dans les clubs espagnols, le gothique et l'électro prédominent encore largement sur l'indus, mais on peut trouver des petits espaces alternatifs qui marchent de mieux en mieux, avec des propositions très intéressantes.

Allez-vous tourner pour cet album ?

Nous allons faire quelques concerts, mais pour l'instant nous n'avons pas encore assez de dates pour considérer ça comme une tournée. Nous aimerions bien pouvoir faire plus de concerts, parce que le fait de jouer en live nous plaît vraiment beaucoup, mais pour l'heure, mis à part quelques dates en Espagne, il y a surtout en Allemagne la Maschinenfest et le festival organisé par Hands à Amstadt. Dans l'immédiat, nous allons un peu revenir à nos premières amours puisque nous allons remixer un titre d'un groupe espagnol de synth-pop nommé Lethargy, et nous travaillons sur de nouveaux titres pour une sortie assez proche, peut être combinée avec une vidéo de l'un des titres de *Two Tons of Rubble*, mais ce dernier point n'est pas encore confirmé.

DISCOGRAPHIE

Proyecto Mirage - 1999
Two Tons of Rubble - 2001

CONTACT

pmirage@inicia.es
www.handsproductions.com

par Stéphane Courtoisd - photos : Jerry Bennett

Après un premier album plutôt décevant, où les quelques bonnes surprises se diluaient dans la longueur, on avait jugé le cas d'Assemblage 23 comme peu captivant. Erreur fatale, que le bouillant Tom Shear s'empresse de corriger avec Failure, un retour en grâce qui possède absolument tout ce dont manquait son prédécesseur. Des tubes, de l'émotion, une énergie propre à scier les jambes. L'heure était donc venue de rouvrir le dossier.

ASSEMBLAGE 23

Assemblage 23 serait, selon ta biographie, né en 1988. Pourquoi t'a-t-il fallu aussi longtemps pour enregistrer ton premier album, *Contempt* ?

Tom Shear : Aucun label n'était intéressé par Assemblage 23, et lorsque certains prétendaient l'être, c'était pour changer d'avis à la dernière minute. J'ai enregistré énormément de titres durant ces dix années, et en définitive aucun d'entre eux ne s'est retrouvé sur *Contempt* ou *Failure*. Je pense qu'ils resteront à jamais inédits, car ils reflètent une partie de moi qui ne me correspond plus vraiment à l'heure actuelle… je suis finalement assez content qu'il m'ait fallu autant de temps pour sortir un album, car j'ai appris beaucoup de choses essentielles durant ces années d'attente.

***Failure* est bien plus cohérent et énergique que ne l'était *Contempt*. Cette progression fait partie de ton apprentissage ?**

En quelque sorte. *Contempt* était un peu le brouillon d'Assemblage 23. Je sais désormais nettement plus où je vais, même si je ne décide jamais consciemment de la manière dont doit sonner un titre. Les chansons sortent juste de cette façon, comme si elles avaient une vie indépendante. L'énergie présente sur *Failure* vient sans doute du fait que lorsque j'ai composé l'album, j'écoutais énormément de trance, ce qui a dû me pousser à des ambiances "clubby".

Malgré tout, les textes de cet album sont très sombres. Cela a-t-il à voir avec la mort de ton père ?

A certains moments de l'album, c'est effectivement le cas. Mon père était dépressif depuis de longues années, et il a fini par se suicider, peu de temps avant la sortie de *Contempt*. Les textes de *Failure* ont donc fait pour moi office de thérapie, ils m'ont permis d'évacuer la douleur de cette disparition et de reprendre courage. En règle générale, j'ai toujours tendance à écrire pour me débarrasser de certaines émotions qui m'encombrent et pouvoir ainsi passer à autre chose. C'est pourquoi, même si la mort de mon père a été une expérience dévastatrice, il y a peu de chances pour que mes textes deviennent plus positifs dans les années à venir, car je pense que j'aurais toujours des émotions et des sentiments à exorciser par la musique.

Assemblage 23 est un projet solo. Est-ce un choix délibéré ou est-ce que tu es particulièrement difficile à vivre ?

J'aime à penser que c'est un choix, mais je sais que je serais de toutes manières un partenaire très difficile, tout simplement parce que je suis excessivement têtu et que je n'aime pas devoir faire des compromis dès lors que je suis persuadé qu'une idée est bonne. J'ai donc choisi de travailler seul, ce qui me permet de passer l'essentiel de mon temps à composer au lieu de me disputer avec quelqu'un d'autre sur la place que devrait prendre chaque note ou des trucs aussi ridicules.

Ton side-project Nerve Filter est nettement plus orienté techno-indus qu'Assemblage 23…

Oui, c'est vrai, même si pour moi, Nerve Filter est bien plus techno qu'industriel. C'est vrai qu'il y a certains éléments assez durs, mais l'aspect rythmique et dansant prédomine. J'aime que mes deux projets soient très nettement séparés, et qu'on ne puisse pas confondre l'un et l'autre, et lorsque je travaille, je sais très vite quand un morceau est destiné à Assemblage 23 ou à Nerve Filter.

Sur *Failure*, certains titres font immanquablement penser à VNV Nation, Covenant et à l'avant-garde électro européenne. C'est un clin d'œil ?

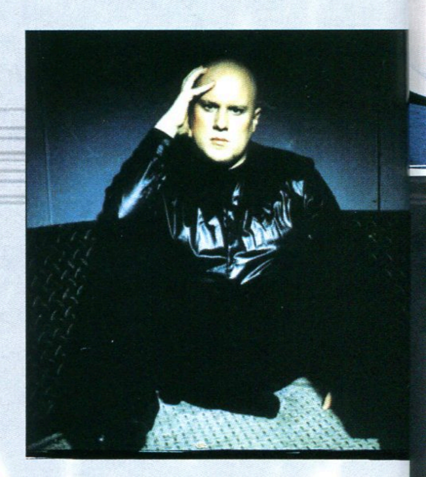
Pas vraiment, je trouve que ces similitudes que pas mal de gens semblent distinguer sont assez superficielles, et que les différences sont bien plus nombreuses que les points communs. Ceci dit, je respecte énormément VNV Nation, même si je n'écoute pas souvent ce style de musique, mes goûts dans ce domaine allant plutôt vers des groupes électro plus anciens.

Les reprises que tu as réalisées au fil des années (A Flock of Seagulls, Joy Division, Psychedelic Furs) sont pourtant très loin de la scène électro…

Oui, mais j'adore ces groupes, je trouve qu'ils ont écrit des chansons absolument incroyables. Pour être tout à fait franc, je dois avouer que j'écoute bien plus souvent ce type de musique que de l'électro-indus.

Que nous réserves-tu pour cette année ?

Je suis actuellement en train d'écrire la musique d'un film indépendant que j'espère avoir bientôt terminée, et je dois ensuite déménager à l'autre bout du pays, ce qui fait que je risque d'être pas mal occupé ces prochains mois, à faire des choses très banales.



DISCOGRAPHIE

Contempt - 1999
Failure - 2001

CONTACT

www.assemblage23.com

par Stéphane Courtois

CENOBITA

Sérieux challenger d'Hocico au titre de représentant de l'électro mexicaine brutale, Cenobita voit enfin son premier album Neo Milenio, enregistré en 1999, réédité pour l'Europe à partir de cet été. Peu avant qu'une vague de canicule ne vienne parasiter vos implants cyberpunk, nous sommes allés rencontrer la créature en compagnie de Claus Bita, un mec qui en a...

Peux-tu nous présenter Cenobita en quelques mots ?
Claus Bita : Tout d'abord, je voudrais éclaircir le choix de notre nom. Un cénobite est, en gros, une personne qui s'interroge sur le sens de la vie et décide de suivre des principes rigides durant cette recherche, un peu comme un moine ou un ermite. Je nous vois comme les cénobites de notre époque, et j'ai l'intention de dresser le portrait des gens, des modes de vie, des sociétés, des croyances et des sentiments. En ce qui concerne l'aspect musical du groupe, Cenobita est un groupe électro-cyberpunk fondé à Mexico en 1994 qui se composait alors de Omar Flo aux voix et de moi-même aux machines et au chant. Nos influences d'alors étaient plus tournées vers les pionniers de l'indus, puis se sont orientées vraiment vers le cyberpunk et l'électronique dure. Actuellement, je m'occupe du projet, et je me concentre davantage sur une électro dure et dansante, avec des voix à la fois claires et distordues, et un peu plus de sujets personnels que par le passé.



Le cyberpunk et William Gibson semblent t'avoir énormément influencé ?
Avant même de démarrer le groupe, j'étais un fervent admirateur de William Gibson, je le considère comme mon mentor. Je pense que ses romans sont en fait des guides de survie et que le monde qu'il a imaginé nous tombe dessus dans toute son horreur, jour après jour. Je vis à Mexico, la ville la plus grande et la plus polluée au monde, avec plus de 20 millions d'habitants, où tu dois porter des masques respiratoires le matin pour ne pas risquer d'attraper une infection pulmonaire, où tu peux te faire braquer, tuer ou violer par les flics, une ville où plusieurs milliers de personnes vivent dans les tunnels des égouts, où les pluies acides sont communes, et où des particules d'excréments humains flottent dans l'air, et je me demande si Gibson ne s'en est pas inspiré pour *Neuromancien*. Mais sa vision s'est avérée juste dans de nombreux domaines, internet et la technologie tracent une nouvelle frontière entre riches et pauvres par exemple, et ce qu'il a écrit n'est plus de la SF. Nous pataugeons dans le marécage cyberpunk, et nous n'avons plus d'autres choix que de suivre le courant. Les textes de *Neo-Milenio* sont principalement une interrogation sur les problèmes sociaux qui frappaient mon pays et le reste du monde à l'aube du troisième millénaire, et n'ont fait depuis qu'empirer, comme l'indifférence devant le sort des pauvres, les syndicalistes assassinés, le sadomasochisme, le terrorisme, etc.

***Neo Milenio* a déjà deux ans, mais il ne paraît que cet été en Europe. Sais-tu pourquoi il a fallu aussi longtemps ?**
Le problème est que *Neo Milenio* est sorti sur un label mexicain, et que celui-ci n'a pas la structure nécessaire pour faire connaître mon travail jusqu'en Europe. Il a fallu quelques compilations distribuées de votre côté de l'Atlantique pour que Trisol décide de le sortir, ce qui va permettre à *Neo Milenio* de s'extraire du circuit de l'import cher et rare. La version qui sera distribuée chez vous sera rigoureusement la même que celle de la première édition, peut être simplement remasterisée, mais je n'en suis pas sûr.

Qu'as-tu fait pendant ces deux ans, et à quand un nouvel album ?
Nous avons joué à Mexico avec Einstürzende Neubauten, et au cours de l'année dernière, nous avons fait quelques dates aux Etats-Unis avec Flesh Field, God Module et Negative Format. Actuellement, je suis en train de travailler sur le nouvel album, qui sera une surprise pour tout le monde, même pour moi ! Les titres avancent relativement bien, ils sont plus dansants, et il y a plus de changements dans les voix, dont je m'occupe désormais tout seul. Je pense que ce nouvel album sera prêt d'ici la fin de l'année.

Les deux premières cassettes de Cenobita sont épuisées, envisages-tu de les ressortir en CD un jour ?
C'est vrai, nos deux premières démos ont été un succès, et bien qu'elles aient chacune été tirées à mille exemplaires, ce sont aujourd'hui des collectors. Mais je reçois beaucoup de demandes de fans, et il se pourrait bien que je choisisse de les rééditer dans le courant de l'année prochaine, sous forme d'un CD en édition limitée.

Vue d'ici, la scène mexicaine semble se limiter à Hocico et vous. C'est proche de la réalité ?
Le succès d'Hocico a ouvert une porte pour toute la scène électronique qui s'y engouffre actuellement. Il y a quelques années, il y a eu des groupes comme Artefakto ou Deus Ex Machina, mais comme ces groupes se sont éteints, il ne reste plus guère qu'Hocico et Cenobita parmi la "vieille" génération. Mais les choses sont en train de changer, et une pléthore de jeunes groupes s'apprête à nous envahir. Nous avons maintenant un club à Mexico, le Dada X, où tu peux voir des groupes goth, électro, indus, darkwave ou noise, environ une ou deux fois par semaine. Le public n'est pas immense, mais il est vraiment passionné, et il est fréquent d'avoir cinq cents personnes à un concert. Tout bouge très vite depuis le début de l'année, et ce sera en partie le thème de mon nouvel album.

DISCOGRAPHIE

***Cybertuality* (K7) - 1995**
***Visiones* (K7) - 1996**
***Neo Milenio* - 1999 - réédité en 2001**

CONTACT

www.cenobita.com



Neil Gaiman aime le merveilleux, les histoires décalées et les contes de fées, et c'est au fond depuis le début de sa carrière ce dont il nous parle. De Sandman, le comic book culte qui fit sa gloire au récemment traduit Stardust, en passant par Neverwhere, l'univers de Gaiman est un kaléidoscope où tout devient possible dès lors qu'on l'énonce, même de poursuivre une étoile filante ou de se perdre à jamais dans un sous-sol londonien. Entre Dickens, Dunsany et Lewis Carroll, Neil Gaiman fait désormais partie du très restreint panthéon des auteurs sachant donner corps au rêve. Entretien évidemment féerique.

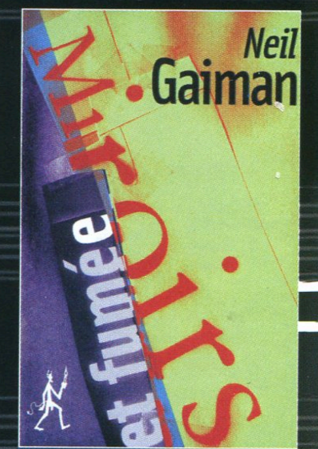
NEIL GAIMAN

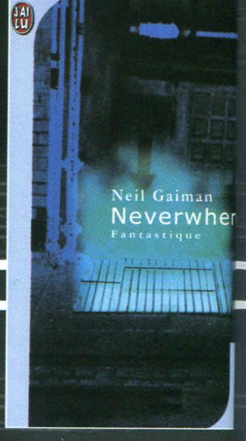
Qu'est-ce qui t'a amené à écrire un conte des fées ?

Neil Gaiman : *Stardust* est né d'une suite de situations diverses qui m'a inspirée peu à peu. Tout a commencé en 1988, j'étais en vacances en Irlande, et je me souviens d'avoir vu un vieux mur de pierres à moitié en ruines, et par une brèche, on pouvait apercevoir une forêt et une prairie, juste derrière, et je me suis dit que ce que je voyais alors était peut être bien le pays des fées. Tout ce que tu aurais à faire serait de traverser ce trou dans le mur, et tu t'y retrouverais, aussi simplement que cela. L'idée m'est restée en tête même si je ne m'en suis pas servi tout de suite, et trois ans plus tard, alors que j'étais à Tucson pour une fête organisée à l'occasion du World Fantasy Award reçu par l'épisode de *Sandman* intitulé *Songe d'une Nuit d'Eté*, j'ai assisté à une pluie d'étoiles filantes absolument magnifique, qui tombait d'un ciel limpide, et j'ai commencé à me demander "qu'est-ce qui se passerait si tu voulais aller en chercher une ?". J'aime beaucoup suivre des pistes comme celles-ci, car il en découle souvent quelque chose, et dans ce cas, les deux idées se sont retrouvées mélangées, et ont donné la base de *Stardust*, qui est littéralement né cette nuit-là, en plein désert.

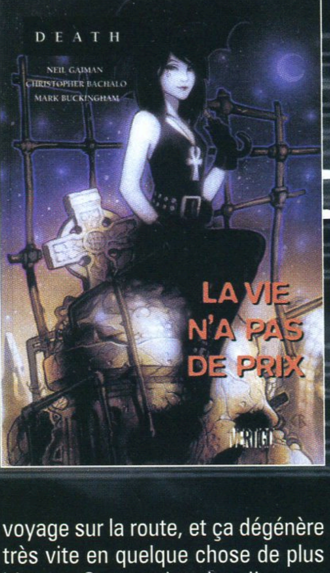
***Stardust* s'éloigne beaucoup de la fantasy traditionnelle...**

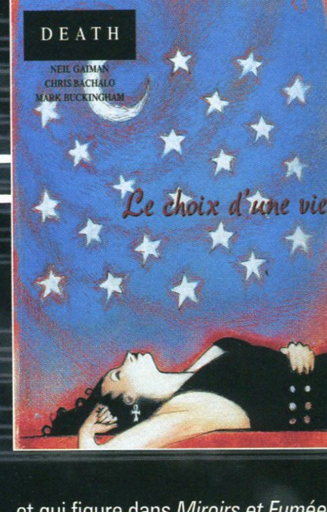
J'ai énormément de respect et d'admiration pour le travail de Tolkien, et *Le Seigneur des Anneaux* est un véritable chef-d'œuvre. Tolkien est également pour moi un folkloriste exceptionnel, et je lui dois d'avoir mis des mots sur ce que j'ai toujours pensé des contes de fées, à savoir qu'ils ne sont pas faits pour des enfants, mais pour des adultes, et qu'ils n'ont atterri entre les mains des enfants que parce qu'ils étaient passés de mode au sein du monde des grandes personnes. Ceci dit, je pense que Tolkien, s'il n'y est vraiment pour rien, a complètement changé, et principalement en mal, le domaine de la fantasy, qui est à partir de cet instant devenu un genre à part entière, pensé comme tel par les directeurs de marketings des éditeurs. Avant Tolkien, les écrivains racontaient des histoires, et certaines d'entre-elles s'avéraient fantastiques ou féeriques. C'était permis. Personne ne dit du mal de Kipling parce qu'il a écrit quelques très beaux textes de fantasy. Après *Le Seigneur des Anneaux*, tout est devenu très rigide et stratifié. La fantasy était alors un argument commercial, un genre Tolkienesque. Et aujourd'hui, c'est encore pire, car on n'en est même plus à ce niveau, finalement assez respectable, mais à une vague copie de copie d'un mauvais Tolkien mélangé à un soupçon de Robert E. Howard, le tout noyé sous des clichés éculés piqués à Donjons & Dragons. Je trouve triste que l'espace de création formidable que devrait être la fantasy soit aussi saturé de sagas interminables qui se ressemblent toutes. On est censé être dans le rêve, et tout est terriblement prévisible. Ce que j'ai essayé de faire avec *Stardust*, c'est de revenir à un type de fantasy pré-Tolkien, j'ai même pour cela renoncé à l'ordinateur pour tout écrire au stylo-plume sur des blocs de papier, mais surtout de retrouver cet aspect "conte de fées pour adultes". Je suis persuadé que les contes de fées manquent à la plupart des gens, que c'est quelque chose qui leur parle, instinctivement, et je pense que c'est pour cela que *Stardust* a marché, bien au-delà du ghetto de la fantasy. Ce qui est d'ailleurs amusant c'est que l'une des couvertures de *Stardust*, pour la version poche en Angleterre, était typiquement fantasy. J'espère ainsi avoir trompé quelques lecteurs habituels du genre, et peut-être les avoir amené à rêver de façon plus libre.







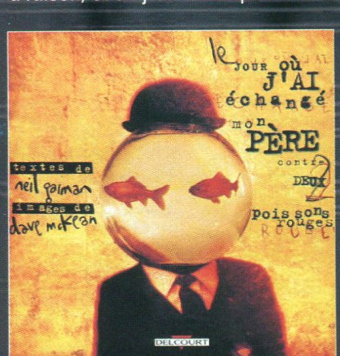




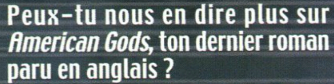
Tu as dit avoir lu chaque chapitre à Charles Vess au téléphone ?
Oui, c'est vrai, je lui ai lu l'intégralité du roman, chapitre après chapitre, et si quelque chose ne le faisait pas rire, si je ne le sentais pas s'émerveiller, je le modifiais. Nous avons travaillé ensemble sur *Sandman*, et il est l'un des artistes que je préfère, ses visions sont vraiment fantastiques. Il était le tout premier à qui j'avais confié l'idée initiale de *Stardust*, cette nuit-là dans le désert, et je ne pouvais faire moins que de requérir son avis en permanence. Charles a, un peu comme moi, cette propension à écarquiller les yeux comme un gamin devant le coffre aux trésors. J'ai également lu des passages du roman lors de ma tournée de dédicaces, et ce fut génial, comme lire à mes enfants, puisqu'il y a des passages où je peux prendre plusieurs voix, jouer sur les intonations, presque comme si je les avais écrits dans le seul but de les lire à voix haute.

Tu as longtemps collaboré avec Dave McKean. As-tu d'autres choses prévues avec lui ?
Nous avons deux livres pour enfants en cours en ce moment. Le premier s'intitule *The Wolves in the Wall* et parle d'une petite fille qui est convaincue qu'il y a des loups dans les murs de sa maison, alors que ses parents prétendent qu'il s'agit de souris. Evidemment, c'est elle qui a raison, et un jour les loups sortent des murs… Il y a également la "suite" de *Le Jour où j'ai échangé mon Père contre deux Poissons rouges*, où l'on retrouve la même famille. Un jour, le père part chercher le lait et se fait kidnapper. Cela s'intitule *Fortunate the Milk*, et j'ai hâte de le voir terminé, car le travail visuel de Dave McKean me transporte toujours à chaque fois davantage.

En as-tu fini avec les comics ?
Oui, car je pense en avoir vraiment fait le tour. J'adore les comics, je suis très fier de ce que j'ai réalisé dans ce domaine, et très content que les choses aient bien tourné pour moi, mais j'ai l'impression de ne pas pouvoir faire mieux. Mon travail récent le plus proche du comic book a été de préparer la version illustrée par Charles Vess de *Stardust* et travailler sur l'adaptation au cinéma de *Death*. Pour le reste, je suis très content d'apprendre actuellement mon métier d'écrivain. Je n'étais pas tout à fait satisfait de *Neverwhere*. *De bons Présages* reste un excellent souvenir, mais c'était de la folie pure, Terry Pratchett et moi l'avons écrit en neuf semaines, et on riait sans arrêt, jusqu'à en avoir mal. *Miroirs et Fumées* est assez inégal, mais il y a quelques textes que j'aime beaucoup, et j'ai toujours eu tendance à préférer les nouvelles, de toutes manières. Mais c'est avec *Stardust* que j'ai eu pour la première fois la sensation d'aller quelque part, de parvenir à quelque chose de pleinement satisfaisant.

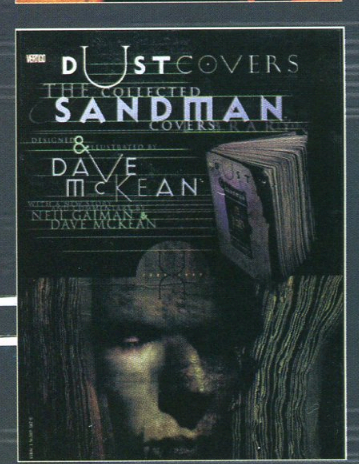


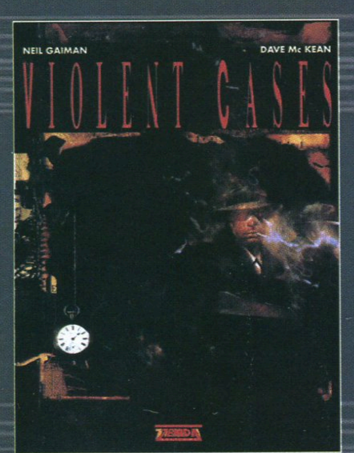
Peux-tu nous en dire plus sur *American Gods*, ton dernier roman paru en anglais ?
C'est un épais roman sur l'Amérique, où je vis depuis quelques temps, et sur un homme nommé Shadow, qui vient de sortir de prison. C'est une sorte de thriller mystique, avec une bonne dose de fantastique. Ça commence comme une sorte de voyage sur la route, et ça dégénère très vite en quelque chose de plus bizarre. On y croise des dieux au chômage et déprimés qui ont été abandonnés par leurs adorateurs. C'est assez étrange en fait, comme si j'avais en quelque sorte réécrit *Twin Peaks* avec plus de meurtres et de choses délirantes, il y a définitivement une sorte de parenté avec ce type d'univers. Pas mal de gens ont grincé des dents en le lisant, ce qui est exactement l'effet recherché.



Où en sont tes projets pour le cinéma ?
Il y en a plusieurs qui se débloquent en ce moment, ce qui est plutôt réjouissant. Tout d'abord, il y a la version filmée de *Sandman*, dont je me désolidarise totalement car ils sont en train d'en faire un film d'action et de super-héros traditionnel, ce qui est absurde, mais mis à part ce point assez négatif, tout le reste se passe à merveille. Terry Gilliam, qui est l'un de mes réalisateurs favoris, vient de signer pour réaliser *De bons Présages*, et je travaille pour la Warner sur le scénario de *Death : le Prix d'une Vie*, que je me suis assuré de pouvoir réaliser pour éviter qu'ils n'en fassent n'importe quoi. Ils ont accepté suite à mon travail sur *Princesse Mononoke* dont j'ai réécrit tous les dialogues en anglais pour éviter que ça ne ressemble à l'écran à une mauvaise série animée du samedi matin. Je voulais m'occuper de *Death* car j'ai vu, avec la mini-série sur *Neverwhere*, qu'il était très simple de tout foutre en l'air. C'est un petit film, en termes de budget, sans stars et sans effets spéciaux, où les choses qui comptent sont l'intrigue et les personnages. Ce ne sera pas une adaptation littérale, car je n'irai jamais plus loin qu'un court métrage avec ce que contient la BD, mais je pense que le résultat devrait être plutôt bon.

Tu es également responsable d'une version radiophonique de Blanche Neige assez étonnante…
Oui, en fait, il s'agit d'une adaptation d'une nouvelle que j'avais écrite et qui figure dans *Miroirs et Fumée*, intitulée "Neige, Verre et Pommes", et c'est effectivement l'histoire de Blanche Neige vue du côté de la Reine Noire. Je me suis toujours demandé comment un type comme le prince charmant pouvait passer à côté d'une fille morte dans un cercueil et se dire "je veux qu'elle soit mienne !" C'est franchement malsain et nécrophile, et ça m'a donné l'idée de cette version un peu moins innocente du mythe. Plutôt que d'en faire un film qui aurait coûté une fortune ou même un vrai show radiophonique, on a préféré l'enregistrer pour le net, ce qui ne coûte quasiment rien à faire, préserve la liberté de chacun de se faire ses propres images mentales de l'histoire, et est accessible de partout dans le monde (sur le site www.scifi.com). C'est Bebe Neuwirth (*Sex and the City, Wild Palms*), qui fait la voix de la sorcière, et elle me fiche, même à moi, une trouille d'enfer.





BIBLIOGRAPHIE

• **Romans et nouvelles :**

Neverwhere

De bons Présages **(avec Terry Pratchett)**

Stardust

American Gods

Miroirs et Fumée

Haunted Shadows **(avec John Bolton)**

• **Bandes dessinées et albums jeunesse :**

Sandman **(avec divers illustrateurs)**

La Comédie tragique ou la Tragédie comique de Mr Punch **(avec Dave McKean)**

Violent Cases **(avec Dave McKean)**

Orchidée noire **(avec Dave McKean)**

Le Jour où j'ai échangé mon Père contre deux Poissons rouges **(avec Dave McKean)**

Vétéran de l'industriel rythmique, Synapscape n'a de cesse de redistribuer les cartes sans pour autant changer le jeu. Après le bras d'honneur So What, le duo revient avec un nouvel album étrangement intitulé Positive Pop, *qui ne le fait pourtant en rien ressembler à Oasis. Que cache donc cette nouvelle donne ? C'est ce que nous sommes allés voir auprès de Philipp Münch (ex-Ars Moriendi, et instigateur de multiples projets annexes). Think positive...*

SYNAPSCAPE

Votre nouvel album s'intitule *Positive Pop*, alors qu'il n'est ni vraiment positif, ni pop. Pourquoi avoir choisi un tel titre ?

Philipp Münch : Je crois pourtant que c'est l'album le plus positif que nous ayons enregistré. Nous avons toujours fait une musique assez positive, mais celui-ci l'est plus encore, même si cela n'est pas évident au premier abord. Pour moi, la "pop positive" est une musique puissante qui t'aide à minimiser les choses qui t'agressent intérieurement. Cet album te montre qu'il y a une façon de mener sa vie de manière constructive. Tout le monde en a le pouvoir, et si chacun sait se persuader du fait que nous sommes tous à même d'apporter notre contribution à l'évolution de la société, alors elle évoluera. Personne ne souhaite vraiment que le monde s'écroule, et je pense qu'il est temps pour nous de travailler à une société plus humaine et plus responsable, qui respecte chaque individu, la terre et l'univers entier.

C'est une profession de foi assez inattendue de la part d'un projet tel que Synapscape...

Peut-être, mais c'est ce que nous pensons depuis toujours. Nous avons juste décidé d'être un peu plus clairs aujourd'hui dans nos affirmations.

Sur *So What*, les éléments rythmiques et ambient étaient clairement séparés, alors qu'on les retrouve aujourd'hui étroitement mêlés...

Enregistrer *So What* a été pour nous une expérience véritablement formidable, mais avec le recul, il sonne davantage comme une compilation que comme un véritable album, avec un ensemble de séquences clairement définies. *Positive Pop* est un disque beaucoup plus classique, dans le sens où il comporte diverses ambiances et suit un parcours cohérent entre différentes atmosphères qui se répondent, une progression logique avec un vrai début, un vrai milieu et une vraie fin, ce que n'avait pas *So What*.

L'édition limitée de *Positive Pop* est plutôt impressionnante avec ses trois EP de remixes. Pourquoi avoir choisi de les présenter de cette manière, plutôt que sur un seul CD par exemple ?

Parce que nous aimons les surprises, et que le concept d'album de remixes est devenu une vraie tarte à la crème.

Vous avez récemment partagé un projet commun avec Imminent. Etait-ce une bonne expérience, et envisagez-vous de la renouveler ?

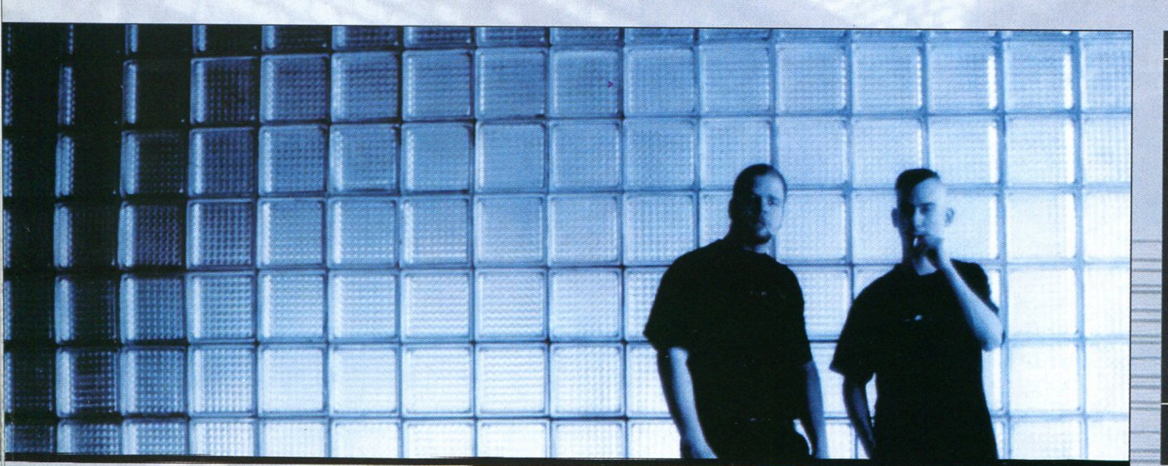
Oui, c'était une expérience très agréable, et notre collaboration se poursuit, puisque ce mois-ci, nous participons à une performance commune. Imminent et nous préparons chacun des séquences de notre côté, sans savoir ce que fait l'autre, car c'est le concept même de "Shadowboxing", dans lequel s'inscrit ce travail, que de créer des morceaux par la juxtaposition simultanée d'éléments sonores amenés par des artistes différents. Ceci sera enregistré, et sortira peut-être sous la forme d'un nouveau Imminent – Synapscape.

En parallèle à Synapscape, vous êtes également actifs dans plusieurs autres projets (Monokrom, Asche, Morgenstern...). Pourquoi cet éclectisme ?

Les buts musicaux de tous ces projets sont très différents. Monokrom est un projet relativement anarchique où nous pouvons tous créer des rythmes et des sons sans respecter nos façons respectives de travailler pour nos autres groupes. Morgenstern et Asche sont de bons amis, et il nous arrive assez fréquemment de leur donner un coup de main, mais ça ne va pas plus loin. Actuellement, je viens également d'enregistrer un nouvel album de Rorschach Garden, et je travaille sur le prochain Mandelbrot. Mais l'un de mes projets les plus personnels est Phil Nova, où je peux me laisser aller à composer de la techno ambient (rires). C'est vrai que ça constitue beaucoup de projets, mais notre inspiration est la vie elle-même, et c'est une influence qui te pousse à être très productif et très diversifié.

Le dernier album de Morgenstern est bien plus rythmique que les précédents. Faut-il y voir l'influence de Synapscape ?

Je ne pense pas. Morgenstern a sa propre façon de créer de la musique, et nous apprécions trop ce qu'il fait pour nous en mêler de trop près. Evidemment, nous sommes très proches, mais nous sommes en même temps suffisamment indépendants pour ne pas risquer de nous copier entre nous. En règle générale, nous ne nous posons pas de questions, Tim et moi avançons droit devant nous sans nous soucier de ce qui se fait à l'heure actuelle et sans même savoir où nous allons. Après tout, peut importe la direction que nous prenons tant que nous continuons à nous amuser et à nous surprendre en composant.



DISCOGRAPHIE

- ***Synapscape*** - 1995
- ***Helix*** **(EP)** - 1996
- ***Rage*** - 1997
- ***Remix item*** **(EP) avec Imminent Starvation** - 1998
- ***So What*** **(2CD)** - 1999
- ***Screenwalking*** **(EP) avec Imminent** - 2000
- ***Positive Pop*** - 2001

CONTACT

www.ant-zen.com/synapscape

C-DRONE-DEFECT

Si, Outre-Rhin, les groupes et les vagues se succèdent avec une régularité inversement proportionnelle à l'intérêt de ce qu'ils produisent, force est de tendre l'oreille dès lors que déboule un projet aussi atypique que C-Drone-Defect, qui évite tout risque de clonage en creusant des sillons peu explorés. Mariage obsessionnel des beats du dancefloor et du dark-ambient rampant, voilà une alchimie que nous explique Marc, son unique géniteur, qui semble lui même bien impuissant devant sa machine à cauchemars.

Peux-tu nous présenter C-Drone-Defect ?

Marc : Ce projet a démarré il y a deux ou trois ans alors que j'expérimentais les diverses possibilités de mon matériel. Ce n'était pas très abouti au début, juste des tripatouillages électroniques, mais j'ai peu a peu appris à utiliser correctement mes machines, j'en ai achetés quelques autres, et mes chansons sont devenues meilleures. Lorsqu'il m'arrive de réécouter mes premiers titres, je n'ai qu'une envie, c'est de me cacher tellement j'ai honte (rires). Ceci dit, je pense que nul ne peut être parfait dès le début et je ne pense pas non plus que ce premier album soit le meilleur de ce que je peux faire. Je continue à apprendre chaque jour, et j'espère que ce processus ne s'arrêtera jamais.

Tu sembles très intéressé par l'âme humaine et ses tourments...

C'est vrai, même s'il ne faut pas y voir un concept qui dirigerait C-Drone-Defect. Les textes traitent de différents sujets, qui me viennent de façon plutôt spontanée, sans que je me dise qu'il me faut chercher dans telle ou telle direction. J'ai essayé une fois d'enregistrer un album-concept, mais cela s'est révélé une vraie catastrophe, une totale impasse artistique à laquelle je ne cessais de me cogner. Je n'aime pas me sentir trop limité par une idée, et je me suis promis que plus jamais je ne jouerais à l'artiste conceptuel. Pour l'instant, je m'y tiens à la perfection (rires). Ceci étant, dans la mesure ou je puise mon inspiration dans ce que je vois et ce que j'entends autour de moi chaque jour, les psychoses et les névroses sont forcément très présentes, puisqu'elles nous entourent de plus en plus. La société est de plus en plus névrosée, et les gens y adoptent un mode de vie décalé qui correspond à cette névrose ambiante, ce qui constitue un énorme champ d'explorations possibles.

Ta musique n'est pas évidente à décrire. Elle est en partie dancefloor, en partie ambient, avec des atmosphères assez tendues et sombres...

Oui, c'est vrai, je serais bien incapable moi-même de décrire les chansons de C-Drone-Defect, ce qui doit pas mal vous compliquer la tâche (rires). Comme je te le disais, je fais les choses comme elles me viennent à l'esprit à un moment donné, et cela varie évidemment selon l'heure de la journée, ce que j'ai vécu quelques heures auparavant, si je suis en forme ou non. J'attache beaucoup d'importance à l'atmosphère d'une chanson, mais je ne me censure jamais sous prétexte qu'elle est davantage sombre et funèbre ou joyeuse et légère. Ça ne m'intéresse pas vraiment, en fait. Tout ce qui compte est que l'ensemble tienne debout, que la musique, les paroles et les samples forment un tout cohérent.

C'est le cas pour "Psycho 2UII" où les samples comme les paroles proviennent d'*American Psycho*, le film de Mary Haron...

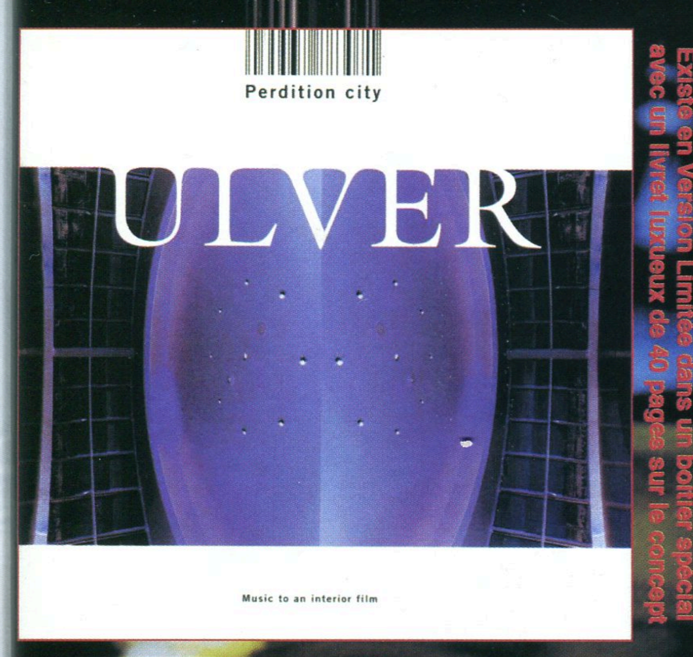
Oui, c'est l'exemple typique. J'ai lu le roman de Bret Easton Ellis il y a quelques années, et j'ai été frappé par sa vision acérée de la superficialité de la société et de son ignorance. Il y a évidemment les meurtres plutôt sanglants, mais c'est surtout ce côté clinique et sarcastique à la fois qui m'a séduit. Et je le retrouve pleinement dans le film de Mary Haron, même s'il a pas mal de défauts.

C-Drone-Defect est un projet solo, n'est-ce pas parfois trop difficile dans ces conditions de te frayer un chemin ?

C'est surtout plus simple pour moi, de travailler de cette manière. Pour ce qui est de l'accueil réservé au projet, je dois dire qu'il est pour l'instant excellent, bien au-delà de ce que j'espérais. Mais je suis assez optimiste et je pense qu'avec un bon album comme *Neural Dysorder Syndrome*, je devrais pouvoir avoir mes chances car la scène électro allemande est littéralement saturée de productions franchement médiocres. Ce qui risque de poser problème, c'est que je n'ai pour l'instant pas envisagé de faire de concerts, car je me vois plus comme un bricoleur de studio que comme un performeur. Je sais que cela sera sans doute inévitable un jour, mais je préfère me concentrer sur de nouveaux morceaux que d'imaginer un moyen de transposer l'album sur scène.

CONTACT

march@debitel.net



Existe en Version Limitée dans un boîtier spécial avec un livret luxueux de 40 pages sur le concept

:OF THE WAND & THE MOON:
" :emptiness:emptiness:emptiness: "

Dark Folk Atmosphérique aux ambiances Vikings



ULVER "Perdition City"

ULVER, à travers cet Album de Dark/Indus/Trip Hop/Ambiant les plus étranges et froids, conçu comme une BO de film, vous emmène dans les méandres d'une ville surprenante. Fantastique pour gens ouverts !!

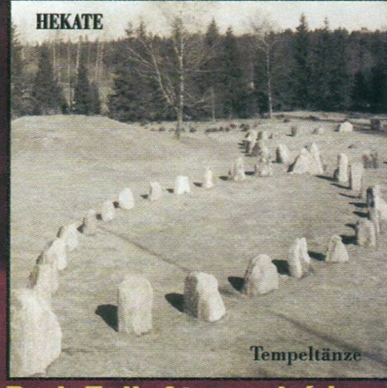


ADIPOCERE - BP 2 - F01540 VONNAS
Tél : 04 74 25 25 57
E-mail : adipocere@wanadoo.fr
Site web : www.adipocere.fr



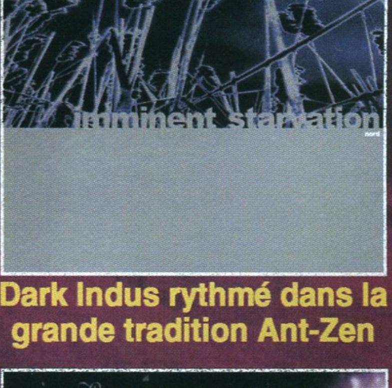
ULVER "Themes from William Blake's"
Double CD toujours disponible

Well of Urd, Cold Meat, Trisol, Ant-Zen : 100% Dark Quality !



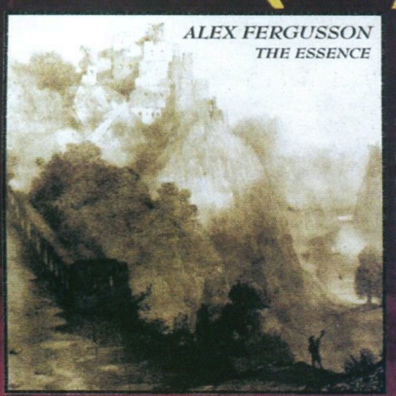
HEKATE "Tempeltänze"

Dark Folk Atmosphérique
Flûte, chant féminin...

IMMINENT STARVATION "Nord"

Dark Indus rythmé dans la grande tradition Ant-Zen



ALEX FERGUSSON "The essence"

Folk Atmos. avec Rose McDowall (Current 93, Coil)

COPH NIA "That which remains"

Dark / Indus tragique et cauchemardesque



SOPOR AETERNUS "Songs from the inverted womb"

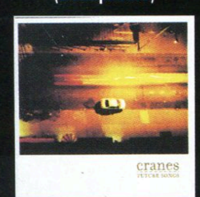
Nouvelle perle dans la grande saga SOPOR !!

SOPHIA "Herbstwerk"

Projet parallèle à Arcana en plus dur et martial.

Demandez notre catalogue de V.P.C. (Metal, Gothic, Indus...)
ADIPOCERE - BP 2 - 01540 VONNAS - Tél : 04 74 25 25 57 - E-mail : adipocere@wanadoo.fr

CRANES
Future Songs
(Dadaphonic)



C'est avec ravissement que l'on retrouve le groupe d'Alison et Jim après 5 années de non productivité discographique. Leurs "chansons du futur" effacent la frustration provoquée par *Population 4*, un bon album qui semblait cependant en deçà des possibilités du groupe. La voix infantile d'Alison continue à faire le charme de leurs ballades douce-amères, mais petite nouveauté, des arrangements électroniques parcimonieusement efficients donnent à l'ensemble une touche plus atmosphérique. Le sentiment général de l'homogène *Future Songs* oscille paradoxalement entre optimisme et fatalisme désabusé. Le tout distille une ambiance très "after" qui deviendra vite indispensable à tous les noctambules qui aiment voir le soleil se lever en musique et leurs pendants qui trouvent plaisir à se réveiller dans la douceur de l'aube.

Yannick Blay

HUMAN LEAGUE
Secrets
(Roadrunner)

Le grand retour des années new wave était à prévoir, et outre les innombrables compilations de nos années boum (couches-culottes pour certains…), quelques figures cultes de cette période fraîche et légère comme A-Ha, Alphaville, Duran-Duran ou tout récemment Roland Orzabal (Tears For Fears) nous ont offerts de quoi nous remettre la larme à l'œil. C'est au tour de Human League de dépoussiérer le clavier de papy pour nous prouver que c'est bien dans les vieilles marmites…, et nous surprendre avec un album éblouissant, mélange de sonorités analogiques purement années 80 et d'electronica déjanté à la Chicks on Speed. Quelques tubes évidents ("All I ever wanted", "Love me madly") font immédiatement penser aux éternels "Don't you want me" ou "Human" de la grande époque et feront rapidement oublier leur arthrose aux vieux fans. Ça bouge, c'est jeune, les mélodies sont brillantes et les voix sonnent toujours aussi superbement juste, rien que du bonheur !

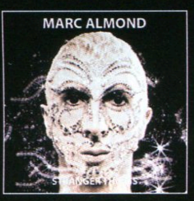
Guillaume Michel

MATMOS
A Chance to cut is a Chance to cure
(Matador/PIAS)

Après les objets du quotidien (*Quasi-Objects*) et les nombreux emprunts sonores à divers univers *Matmos*, le duo californien, poursuit aujourd'hui son travail de mise en musique des éléments de la vie moderne, avec *A Chance to cut is a Chance to cure*, dont l'essentiel des sources sonores provient d'opérations de chirurgie esthétique qu'ils ont pu échantillonner dans divers hôpitaux. Malgré ses sources peu ragoûtantes, qui transparaissent dans les titres des morceaux "Liposucion (and so on)", "California Rhinoplasty", le résultat est une sorte de techno minimale assez groove, où les impulsions électriques donnent la réplique aux bruits de graisse aspirée, de frottement sur les os d'un rat, de décollement de la boîte crânienne ou de la clarinette de Stephen Thrower (ex-Coil). Expérience limite et pleine de l'ironie caractéristique de ses auteurs, *A Chance to cut is a Chance to cure* est la preuve, s'il en fallait une, que tout matériau sonore est bon à prendre, y compris ceux de la technologie médicale et du corps humain lui-même. Evitez juste de faire un repas trop copieux avant…

Jean-François Micard

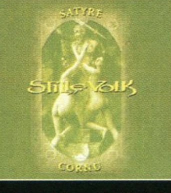
MARC ALMOND
Stranger Things
Glorious (Maxi)
(XIII Bis Records)



Le précédent disque de Marc Almond, *Open all Night*, était magnifique de sensualité et nous faisait attendre avec impatience ce *Stranger Things* précédé du single *Glorious*, même si une légère déception pointe le bout de son nez, due à une production un peu trop variétoche ("Under your Wing" ressemble au thème de *La Boum* de Pinoteau !) de l'islandais Johann Johanson. Les ambiances cinématiques et jazzy évoquent des comédies musicales des années 50 voire *Dancer in the Dark* avec qui vous savez. D'ailleurs c'est une autre Islandaise, Sara Gudmundsdottir, qui donne de la voix sur quelques titres. Pourtant, le chant théâtral et maniéré, intelligemment mis en avant par le tatoué glamour, se suffit à lui-même et fait souvent tout le charme de compositions romantiques et mélancoliques, toujours paradoxalement chargées d'optimisme. Des titres tels que "Born to cry" (du Björk au masculin), le grandiloquent "Come Out", le fataliste "When it's your Time" ou le Soft Cellien "Fur", un des deux inédits du maxi *Glorious*, feraient de cet album riche et varié une œuvre de grande qualité s'il n'y avait encore une fois ce côté pompier qui a déçu plus d'un fan de Soft Cell depuis les débuts en solo de Marc Almond. Mais c'est aussi ce qui contribue au charme du personnage.

Yannick Blay

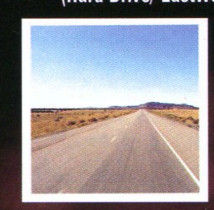
STILLE VOLK
Satyre cornu
(Holy Records / Sony)



Dissipons d'emblée tout malentendu : le satyre cornu qui fait le titre et la pochette de ce luxueux digipack n'est pas, en dépit de la référence 66.6 que lui a attribué Holy Records, un démon chrétien. Il ne s'agit même pas du Pan grec, mais plutôt d'une métaphore de la nature en tant que force primale mêlant vie, fertilité et destruction. *Satyre cornu* est donc bien un concept-album, mais qui privilégie le folklore et l'écologie à la religion. Avec lui, les troubadours pyrénéens de Stille Volk se rappellent à notre bon souvenir avec un troisième disque que l'on pourrait fort bien qualifier, pour reprendre leur propre définition, de néo-médiéval. L'album, au demeurant d'une remarquable unité, concilie en effet à merveille influences anciennes, occitan du XII[e] siècle et instruments traditionnels en tête, et modernes, comme le prouve la surprenante reprise du "To tame a land" d'Iron Maiden, traduite ici en "Adoumestica una Terro". A découvrir d'urgence !

Johan Scipion

APOPTYGMA BERZERK
APBL2000
(Hard Drive/ Eastwest)



Leur dernière tournée l'avait prouvé, Apoptygma Berzerk a fait d'énormes progrès sur scène, et compte désormais parmi les formations électroniques les plus enthousiasmantes en live. *APBL2000*, première sortie de leur nouveau label Hard Drive sur la major Eastwest vient donc fort logiquement constituer le seul témoignage digne de ce nom de leurs performances scéniques, à la place du très décevant *APBL98*. Enregistré en grande partie durant les volets américains et allemands de la tournée "Welcome to Earth", *APBL2000* voit le groupe norvégien se transformer en superstars devant un public conquis. Enchaînement de tubes terriblement efficaces, l'album passe en revue la quasi-totalité de leur dernier opus, mais ne néglige pas non plus les hits indispensables plus anciens comme "Deep red" ou "Non Stop Violence", même si pour cette dernière on aurait préféré la version jouée au festival Eurorock en duo avec Jean-Luc De Meyer. Mais on ne va pas chipoter, et c'est avec un plaisir non dissimulé qu'on sautera partout tout en lisant l'hilarante BD fournie dans le livret, où le groupe est présenté comme une bande de gamins gâtés et à moitié attardés à qui des manies de stars causent pas mal de problèmes. "Nous sommes Apop. Dieu aime Apop" scande le personnage de Stephan. On n'a aucun mal à le croire.

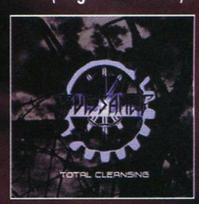
Stéphane Courtois

RYOJI IKEDA
Matrix
(Touch)

Attention, malgré son titre, le *Matrix* de Ryoji Ikeda n'a strictement rien à voir avec celui des frères Wachowsky. Pas de Keanu Reeves, de cyber-messie, de cascades hong-kongaises ou de gros flingues dans ce nouveau fleuron du minimalisme nippon que nous offre aujourd'hui le leader de Dumb Type. Comme à l'accoutumée, Ikeda explore les fréquences dans ce double album au design austère, mais laisse nettement moins de place au silence qu'auparavant, préférant y substituer de subtiles variations environnementales et climatiques. Premier volet de l'album, "Matrix for Room" propose ainsi dix longs titres, dix espaces destinés à envelopper l'auditeur, et à n'exister que par les déplacements de celui-ci et la modification de ses paramètres d'écoute. Le second volet de l'album, complémentaire et plus traditionnel, utilise pour sa part ces mêmes fréquences de base dans des combinaisons denses, où clics, crachotements et brusques silences se chargent de composer les morceaux. Froid, rigoureux, mais sans doute l'un des meilleurs albums d'Ikeda et du minimalisme tout court.

Jean-François Micard

PUISSANCE
Total Cleansing
(Regain Records)



Puissance n'a pas changé d'opinion sur le monde et l'humanité, il suffit de traduire le titre de l'album pour s'en convaincre. Simplement, le duo suédois se fait plus fataliste voire plus passif dans son discours, moins inquiétant que franchement risible. "It would be nice to clean (the world) but I don't have the strength to get involved". Manque de force ? Ou peut-être manque de courage ou encore d'insanité. La musique et même le chant sonnent moins désespérés ou oppressants que par le passé à l'image du magnifique "Dreams of Desolation" ou de "Release the World", dont le refrain, limite Pet Shop Boys, peut choquer les fidèles. Leur néo-classique misanthrope conserve, malgré tout, ses aspects sombres et apocalyptiques, *Total Cleansing* alternant instrumentaux et chansons qui maintiennent le groupe musicalement au-dessus du lot de bien des productions actuelles.

Yannick Blay

FLESH FIELD
Belief Control
(Trisol)

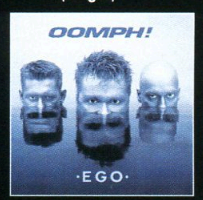


On vous avait présenté ce duo américain dans D-Side 2 en vous annonçant la sortie imminente de ce deuxième album d'électro-indus sauvage, rappelant la violence malsaine de :Wumpscut:, le lyrisme en plus, puisque outre le côté très orchestral de leur compositions, le groupe joue avec l'alternance du chant masculin broyé et du chant féminin clair, donnant une réelle originalité à une musique sur laquelle on rencontre rarement ce type d'expérimentation. *Belief Control* bénéficie d'une production plus soignée que par le passé, le mix est excellent et on perd le côté un peu brouillon généré par de purs moments de chaos sonore au profit de structures plus simples mais largement plus efficaces.

La froideur est toujours de rigueur et la hargne de nos amis n'est pas longtemps contenue comme le prouvent les furieusement dansants "Conquer me", "Acidic", "The truth Within" ou "Obstinance", véritables marteau-pilons pour dance-floors. On a rarement entendu plus disjoncté à l'heure actuelle et leur son définitivement identifiable va sûrement faire frémir les maîtres du genre en moins de deux.

Guillaume Michel

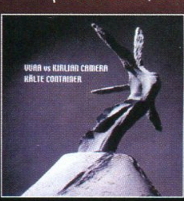
OOMPH !
Ego
(Virgin)



Poursuivant une évolution entreprise avec *Plastik* où le trio, délaissant quelque peu le bourrinage teuton-metal, se hasardait à se découvrir une sensibilité nouvelle, *Ego* pousse plus loin encore la quête de reconnaissance du groupe qui, avec en guise d'entrée en matière un excellent single pour la première fois chanté en anglais ("Supernova"), entend bien conquérir le monde entier. Plus mélodique encore que son prédécesseur, *Ego* varie les surprises, ici une intro à la guitare solo ("Supernova"), là un intermède purement électronique ("Serotonin"), ailleurs une ballade crève-cœur ("Swallow"), tout en mettant en avant ce que le groupe fait de mieux : des hymnes ultrapuissants qui, à l'instar de "Viel zu tief" ou "Ego", jalonnent un périple riche en climats variés, ce qui le rend nettement moins lassant sur le long terme que *Sperm* ou *Wunschkind*, où deux ou trois tubes côtoyaient des titres nettement plus dispensables. Il va falloir s'y habituer, Oomph ! est désormais un grand groupe, bien au-delà de ses clones multi-accessoirisés au nom rocailleux.

Jean-François Micard

VUAA vs KIRLIAN CAMERA
Kälte Container
(Radio Luxor/E.N.D.E.)



Voici la version digipack d'un des CD contenus dans le coffret présenté au début de ce numéro. Alors que Collection D'Arnell-Andrea, Allerseelen, les Anglais de Naevus ou John Murphy (ex-Current 93, Death in June) alias Shining Vril, s'approprient carrément des titres phares de Kirlian Camera tout en gardant la force des originaux, d'autres tels que :Wumpscut:, Sword Volcano Complex ou Sixth Comm (le même titre que sur *Still Air* mais dans une version différente) se contentent de remixer les morceaux de Bergamini, mais ce avec une rare virtuosité. Indispensable aux fans qui n'auront pas eu la chance de mettre la main sur le coffret limité.

Yannick Blay

PROYECTO MIRAGE
Two Tons of Rubble
(Hands)

Si leur premier album éponyme nous avait laissés sur les rotules et le souffle court, cette nouvelle livraison des Espagnols de Proyecto Mirage vient à point nommer pour achever le travail et nos neurones avec. Plus puissant encore, plus rythmique, plus ambient, plus dense, plus agressif, *Two Tons of Rubble* est l'album de tous les superlatifs, celui qui ne risque pas de quitter votre platine avant un bon moment, la relative linéarité du précédent album cédant ici le pas à un train fantôme aux ambiances variées et pourtant uniformément étouffantes. Une bombe d'indus-triel moderne, gorgé de beats techno et d'accélérations brutales, qui ne s'embarrasse pas de slogans et autres samples de voix éculés, préférant la brutalité crue des instrumentaux dont les titres annoncent clairement les intentions hostiles ("Dancing with my Victim", "Demolish once more", "Colapso Neuronal"…). Ajoutons à cela que l'édition limitée à 500 exemplaires de l'album comprend en supplément, dans un joli coffret en papier noir, un vinyle deux titres qui s'avèrent rien moins que superflus. Oubliez les sinistres industries rhénanes, c'est désormais de l'autre côté des Pyrénées que ça se passe. Viva España !

Jean-François Micard

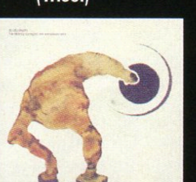
PLASTIC ASSAULT
We score
(Bloodline)



Alors que l'électro, depuis trois ou quatre ans, entreprend une mue radicale, subsiste encore, de-ci de-là, quelques groupes qui ont fait le choix de perpétuer les ingrédients d'origine, de revenir sur les racines du genre pour mieux les adapter au futur. C'est le cas de Plastic Assault, projet solo, qui signe avec *We Score*, un album qui pourrait sans peine passer pour un rescapé de 1988-89, si ce n'était un son gonflé aux techniques de studio modernes. Car, d'Insekt à Vomito Negro, de Thrill Kill Kult première mouture à Click Click ou KMFDM, ce sont toutes les pointures de l'EBM initiale qui défilent ici titre après titre, imagerie et inspiration militaristo-futuriste comprise. On serait donc en droit de zapper un album aussi peu inventif, et pourtant, *We score* n'inspire en lui-même aucune nostalgie et ne donne pas envie de se replonger dans les classiques précités, mais plutôt de l'apprécier pour ses propres qualités en se demandant comment on a bien pu passer à côté… en 1989.

Stéphane Courtois

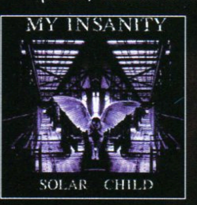
ENDRAUM
Herzklang spiegelt am Strassenrand
(Trisol)



2001 est l'année du retour pour Endraum, dont on n'entendait plus beaucoup parler depuis la sortie de *Blauhauch* en 1999. Le double album *Der Leanderkern*, sorte de rétrospective parue en janvier pour célébrer le dixième anniversaire du groupe, nous a permis de nous rafraîchir la mémoire et d'embrayer sur ce tout nouveau *Herzklang spiegelt am Strassenrand*. Si certains titres ("Goyathlay", "Pale Blue the Silence", "Märznacht") nous font immédiatement penser à la période *Morgenröte*, l'évolution n'en est pas moins manifeste, les compositions se faisant plus onctueuses, moins froides. Essentiellement constituée d'instrumentaux, la deuxième moitié de l'album a tendance à s'enliser un peu. Il n'en reste pas moins qu'on est heureux de renouer avec le romantisme et la grâce du groupe.

Yannick Blay

MY INSANITY
Solar Child
(P.U.R / Season of Mist)

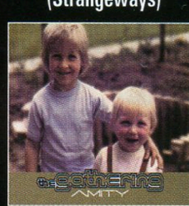


Inconnus en France, les Allemands de My Insanity avaient ,voici un peu plus de deux ans, commis un premier album, *Still Dreams in violent Areas*, qui avait remporté un joli succès de leur côté du Rhin. Leur second effort, *Solar Child*, qui bénéficie désormais de la très efficace promotion de Season of Mist, risque de passer beaucoup moins inaperçu dans nos contrées. Il le mérite d'ailleurs, car, à défaut de faire montre d'une originalité à toute épreuve, My Insanity réussit un collage plus que convainquant de toutes ses influences, pop, new wave, et métal confondus. Car *Solar Child* est un album contrasté, qui embrasse un vaste champ musical, de HIM à Moonspell, et de Tori Amos à Samael (avec Xy aux manettes, rien d'étonnant). Et s'il fallait de toute force lui coller une étiquette, on pourrait certainement dire qu'il s'agit d'un métal gothique mélodique et électronique, à moins que la propre définition du groupe, le "heavy pop", ne soit finalement celle qui lui convienne le mieux.

Johan Scipion

THE GATHERING
Amity (Maxi)
(Century Media/Edel)

MILA MAR
Silver Star (Maxi)
(Strangeways)



Nouveau bijou offert par The Gathering à ses fans, *Amity* contient de nombreuses versions du titre éponyme, un des moments forts de l'album *if_then_else* qui avait conquis tous les adeptes de rock sombre de ces ex-métalleux hollandais. Douce et hypnotique, la voix d'Anneke plane littéralement sur des rythmes chaloupés et des guitares chaudes et "Amity" s'épanouit vraiment dans une version trip-hop fantastique, suivie par des variantes electronica qui donnent une idée précise de la largeur du spectre musical que The Gathering arrive à couvrir sans perdre son identité. Une reprise hallucinante du "Life's what you make it" de Talk Talk et une plage CD-rom contenant la vidéo d' "Amity" en live et le making of du clip de "Life's what you make it" rend définitivement ce disque indispensable. Bon achat également avec le *Silver Star* de Mila Mar, le groupe de la diva allemande Anke Achfeld qui renouvelle le mouvement heavenly-voices en intégrant à sa pop électronique des éléments world music, des rythmiques tribales ou des mélodies celtisantes. "Silver Star", issu du récent *Elfensex*, est décliné en plusieurs parties intéressants mais c'est surtout pour "Das Steinere Kind" que ce maxi vaut le détour, un inédit monstrueux de douze minutes divisé en plusieurs parties et digne du meilleur Dead Can Dance tant la voix d'Anke rivalise avec celle de la divine Lisa Gerrard. C'est somptueux et c'est bien sûr à se procurer d'urgence !

Guillaume Michel

TUXEDOMOON
No Tears / What Use remixed
(International Deejay Gigolo Rec.)

Tube ultime des soirées goth, le "No Tears" de Tuxedomoon n'avait jusqu'à présent, si l'on excepte un rarissime mini-CD à demi pirate attribué aux Creatures of the Night (!), jamais subi l'outrage du remix. Grâce soit donc rendue à DJ Hell, l'un des maîtres de la techno allemande, d'avoir sû convaincre Steven Brown d'autoriser la réalisation d'un tel sacrilège, et de le persuader à tel point que Brown lui même exigea que le moins dansant "What Use" subisse le même sort. Le résultat, disponible en un CD ou deux maxis vinyle, est une relecture plus électronique et rythmée par des remixers peu connus, la palme de la transmutation revenant à l'anonyme "Adult remix" et au très expérimental remix de "What Use" par Heinrich Mueller. Offrant en sus les versions originales des deux titres revisités ici, cet album constitue donc la meilleure façon de se rendre compte de l'influence majeure qu'a pu constituer Tuxedomoon pour tout un pan de la scène goth et électronique depuis vingt ans, et donne presque envie de verser quelques larmes en attendant de voir sur scène (la tournée est en cours) les véritables "Creatures of the Night".

Jean-François Micard

APPLIANCE
Imperial Metric
(Mute/Labels)

Imperial Metric est le deuxième album du trio anglais. De plus en plus électronique, le groupe utilise toujours des guitares mais avec parcimonie, plus comme un instrument d'appoint, excepté sur "Land, Sea and Air", très New Order. Souvent cinématique, inventive et variée, la musique d'Appliance doit aussi beaucoup à Depeche Mode, mais n'a rien à voir avec la scène electro-pop et plagiaire que nous ne connaissons que trop. Il y a chez ce groupe un petit côté expérimental qui enrichit en qualité des morceaux déjà formidablement construits. La voix détachée et pourtant joliment présente de James Brooks est un autre petit plus qui fait de *Imperial Metric* un joyau de pop mélancolique. Décidément, Daniel Miller est vraiment irréprochable dans ses choix.

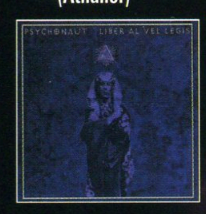
Yannick Blay

VROMB
Interlüder
(Ant-zen)

Attendu depuis des lustres et sans cesse reporté, ce nouvel album de Vromb, qui fait suite à *Emission Pilote*, est une surprise car on n'y retrouve pas la voix caractéristique d'Heurel Gaudot, capable, de par son phrasé sépulcral, de flanquer la trouille à n'importe qui avec des paroles aussi simples que "C'est un disque et il tourne, il tourne dans ma tête". Ici, laissée à elle-même, la musique de Vromb gagne en densité pure ce qu'elle perd en signification évidente, et, épaississant les rythmes et les structures, se fait industrielle et tribale, ondulante et hypnotique. Présentée avec humour dans le carton accompagnant le (très beau) digipack noir d'*Interlüder* comme une diffusion radio destinée à combler "divers problèmes techniques dans notre programmation régulière", cette nouvelle transmission de Vromb est à placer comme les autres, entre humour et rigueur, entre claustrophobie maniaque et aspiration à l'ouverture sur le monde. Fin de l'interlude, nous reprenons notre programmation habituelle, merci de votre compréhension…

Jean-François Micard

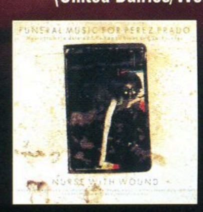
PSYCHONAUT
Liber al vel Legis
(Athanor)



Liber al vel Legis est la réédition du premier album de Psychonaut (un des multiples projets de l'Américain Michael Ford) datant de 1998. L'œuvre se veut l'illustration, voire l'interprétation sonore de *The Book of the Law (Le Livre de la Loi)* de Crowley, qui prône une religion nouvelle à base d'évocations hermétiques gréco-égyptiennes permettant à tout être humain de révéler sa propre nature divine (ou diabolique). Psychonaut s'est aussi inspiré de l'influence principale de Crowley, *Le Livre d'Abramelin le Mâge*, pour créer cette œuvre éminemment obscure, incantatoire et apocalyptique, résultant de divers rites sexuels et autres conjurations magiques. Si l'application de ces formules a amené Perdurabo au bord de la folie, l'auditeur de ce disque ne risque pas grand-chose si ce n'est un état d'irritation lancinante. *Liber al vel Legis* ne laisse certes pas indifférent, et est susceptible de terrifier plus d'un néophyte mais d'autres tels que Blood Axis ont exalté ces mêmes expériences avec bien plus de talent.

Yannick Blay

NURSE WITH WOUND
Funeral Music for Perez Prado
(United Dairies/World Serpent)



Réunir deux EPs de Nurse With Wound épuisés depuis longtemps, à savoir *Yagga Blues* et *Soresucker*, était une excellente idée en soi. A l'écoute de l'œuvre elle-même, on ne peut qu'être subjugué. Les "Yagga Blues", tribaux et hypnotiques à souhait rappellent certains Danielle Dax ou les premiers Creatures, l'inquiétante étrangeté en plus. *Funeral Music for Perez Prado*, ici dans sa version complète jamais parue auparavant est justement un peu longuette mais funéraire en diable. "I am the Poison", sommet du disque, minimalement parfait et harmonisé par la basse de Tony Wakeford, ressemblerait presque à du Coil, c'est dire ! "Journey through Cheese" termine en beauté expérimentale et bruitiste ce magnifique digipack dessiné par Babs Santini.

Yannick Blay

CARL MICHAEL VON HAUSSWOLFF
Ström
(Raster-Noton)
Operations of Spirit Communication
(Die Stadt)

Fondateur de l'un des premiers labels suédois de musique expérimentale (Radium), souverain, avec Leif Elgreen, des royaumes fictifs et jumeaux d'Elgaland-Vargaland, C.M. Von Hausswolf est également un musicien qui, s'il est assez peu prolifique, produit toujours de vastes pièces oscillant entre dark-ambient minimal et avant-garde austère. Pour le label Raster-Noton, le compositeur s'est ainsi fendu d'un titre unique de plus de cinquante minutes composé uniquement d'un mur de basses qui semble vibrer au fur et à mesure qu'il évolue en lentes vagues rythmiques. En comparaison avec cet album d'une ascèse effrayante, *Operations of Spirit Communication*, paru en vinyle limité à 700 copies chez Die Stadt paraît presque foisonnant malgré son relatif dépouillement. Construit à partir d'enregistrements réalisés par son compatriote Friederich Jürgenson, qui a dédié sa vie à détecter la présence des voix des morts dans les émissions de radio, ce long titre fait apparaître quelques voix fantomatiques au sein d'une brume de fréquences et de crachotements. Effrayant, captivant… un album capable de faire souffler l'hiver nordique en plein été.

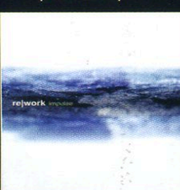
Jean-François Micard

REGARD EXTREME
Résurgence
(Cynfeirdd)

Résurgence est constitué d'instrumentaux aux orchestrations néo-classiques parfois proches de In the Nursery voire d'Arcana, le lyrisme en moins. Regard Extrême nous promène aux aléas de ses états d'âme, avec une certaine froideur, entre spleen, amertume et abattement. En de rares occasions, une sorte de reconquête de soi rejaillit, des eOs de percussions discrètes mais belles et bien présentes redonnent envie de se battre contre ses propres fléaux. Un bon album, quoique un peu lassant sur la longueur pour un petit label qui monte.

Yannick Blay

RE | WORK
Impulse
(Bloodline)



"Un inconnu vous offre un sampler… c'est l'effet magique d'*Impulse*", le premier album de Re|work qui sort enfin et va vous faire suer sang et eau, fans d'EBM (Electro Bourrine pour Machos) et de future pop. On est bien sûr en terrain connu et la bonne surprise n'est pas l'originalité de la musique du duo teuton mais le talent de composition qui fait que chaque son fait mouche, que les beats sont ultra-forts, la voix profonde d'Ahmet parfaitement accordée aux mélodies simples et directes. *Impulse* fourmille d'idées brillantes et même si on pense sans arrêt à Funker Vogt ou Covenant, ça n'enlève en rien le moindre plaisir à l'écoute de cette galette. L'alternance entre le totalement bourrin ("To our Remains", "The Sun") et le subtilement construit ("Neophyte", "Pulse") est suffisament respectée pour ne pas lasser sur la durée et fait de cet album un disque indispensable à tout electroboy qui se respecte.

Guillaume Michel

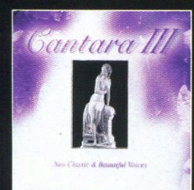
APHASIA
Brain Patch Error
(Bloc 46/Uwe)

Si les frontières entre techno et industriel ne cessent de se dissoudre chaque jour un peu plus, c'est sans doute en partie grâce à des activistes comme Manu le Malin, dont le label Bloc 46 envoie des pavés dans le mur pour mieux l'ébranler avec, cette fois-ci, de quoi faire définitivement tomber toute résistance. Entre hardcore brutal, industriel furibard, déstructuration et agression, Aphasia et son cerveau dérangé nous envoient un avertissement en forme d'apocalypse sonore pour la génération du zapping. Instables et déjantés, les quinze titres de cet album parcourent à grandes enjambées, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, tout le spectre de l'électronique et du reste, partant d'une base gabber pour rebondir sur une fréquence indus avant de

retomber dans le champ du breakbeat, non sans avoir pris le temps de sampler un ou deux films d'horreur, *Twin Peaks*, Black Lung et P.J. Harvey, le tout en moins de trois minutes chrono. Epuisant, hystérique, *Brain Patch Error* est l'une des expériences les pus dingues qu'il nous ait été donné d'entendre depuis longtemps, et il y a fort à parier que nos cerveaux aussi vont commencer à déconner. Tant mieux !

Jean-François Micard

COMPILATION
Cantara III
(Angelwings / Zoomshot Media)



Conformément au principe éprouvé selon lequel on ne change pas une formule qui marche, voici qu'arrive chez vos disquaires le troisième volet de la compilation *Cantara*. On y retrouve, encore une fois, des ambiances célestes et mélodieuses puisque le concept se base sur le néo-classique et les belles voix. Si des grands noms tels que In the Nursery avec le superbe "Imperator" et Arcana ("Winds of the lost Souls") font atteindre des pics vertigineux à ce CD, celui-ci peine néanmoins à décoller complètement, alourdi par une profusion d'instrumentaux pas toujours inspirés (The -noise-Exp). Mais voilà que s'approche Ozymandias et son "Premier Pylône" qui nous plonge dans un univers à la Eric Satie. Et puis, il y a aussi Impressions of Winter, pour un très joli instrumental et le violon sensitif de Mesma Daeva ("Luceat Eis"). Au bout du compte, *Cantara*, bien que globalement inégale est une compilation recelant d'exquis instants musicaux.

Yannick Blay

ULTRAPHONIST
Discover the Antistress with…

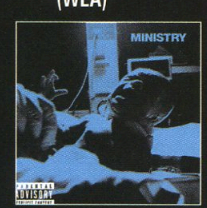
OBJECT
Release the Object

URAWA
Villa Vertigo
(Foton Records/ Lowlands)

Nouveau venu sur la scène électronique, le label belge Foton Records risque fort de très vite faire parler de lui, si on en juge par ses trois premières sorties et par le concept qui les sous-tend. Désireux d'offrir plus qu'un simple disque, le label a particulièrement soigné son habillage et propose, pour chaque sortie, sous un emballage cartonné sans la moindre illustration, un CD accompagné d'une photo, d'une carte et d'une diapositive. Un packaging original qui se conjugue avec la crème de l'electronica minimaliste actuelle pour des réalisations très personnelles. Ultraphonist tout d'abord, alias Silk Saw et Jardin d'Usure, où Marc Moéda et Gabriel Séverin retrouvent leurs influences concrètes et expérimentales pour un son quasi amniotique, une vibration étouffée entrecoupée de craquements et d'agressions brutales, résolument claustrophobe. Plus froid, Object, le projet musical du fondateur du label, dessine un panorama de micro-évènements répétitifs rythmés par divers clics et lignes de fracture, une plongée dans l'infiniment petit dont on sort à peine avec le *Villa Vertigo* d'Urawa, résurrection du projet d'Olivier Moreau (Imminent) et John Sellekaers (Xingu Hill), que l'on avait découvert presque techno-trance il y a six ans chez Nova Zembla, et qui revient aujourd'hui (accompagné d'Hervé Thomas de Hint) sous les auspices d'un minimalisme environnemental qui, sous prétexte de nous faire visiter cette villa virtuelle, à la façon d'un train fantôme, alterne climats lourds et suintants et irruption de poltergeist sonores. Strictement limitée à 500 exemplaires numérotés, chaque sortie s'agrémente de plus de plusieurs inédits, remixes (et vidéo pour Ultraphonist), disponibles en MP3 sur le site du label. Tout simplement indispensable !
Contact : www.fotonrecords.com

Jean-François Micard

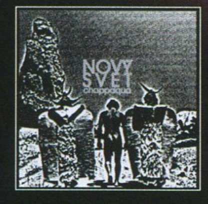
MINISTRY
Greatest Fits
(WEA)



Greatest Fits est la compilation idéale pour DJ car elle contient tous les grands succès du groupe qui sont imparables, de "Stigmata" à "Bad Blood" en passant par "Thieves", "Just one Fix", "NWO", "Jesus built my Hotrod" ou "Reload". De plus Ministry a eu la bonne idée d'éviter les titres de l'époque pré-*Land of Rape & Honey* pour se concentrer sur la meilleure période du groupe dont le mélange sauvage des guitares crades, machines, batterie et vocaux distordus n'a jamais été égalé. Mais *Greatest Fits* est aussi indispensable aux fans de Ministry car outre une nouvelle version du standard de Black Sabbath, "Supernaut" et un gigantesque "So What" en live, le disque commence par un inédit, "What about us ?" issu de la B.O. de *IA*, le nouveau film du créateur d'ET, qui s'impose d'office comme un standard de plus. Merci monsieur Spielberg.

Yannick Blay

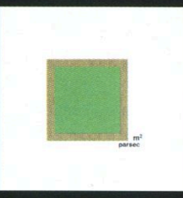
NOVY SVET
Chappaqua
(WKN / Tesco)



Eminemment personnelle, la musique de Novy Svet, sorte de Tom Waits autrichien chantant la plupart du temps en espagnol intrigue de prime abord de par son caractère hors du commun. Genre de pastiche quasi mystique, ce disque pourrait être la bande son idéale des premiers films de Pier Paolo Pasolini (*Accatone*, par exemple). L'univers de *Chappaqua* est bancal. On s'y perd d'ailleurs rapidement comme dans un labyrinthe. D'étranges ballades déjantées, décalées voire défoncées se suivent pour former une oeuvre aussi indéfinissable que les deux premières du groupe. Etonnante signature du label d'Albin Julius (Der Blutarsch).

Yannick Blay

M²
Parsec
(Hands)



M², alias Squaremeter, alias Panacea, est de loin le projet le plus prometteur de ce terroriste du beat, qui a, sur ses propres albums, trop souvent tendance à préférer la technique du pain dans la gueule à celle de la composition. Antidote idéal à ses excès les plus insupportables, M² constitue donc la face "Mr Hyde" de Panacea, celle où le bruit pur reflue devant des ambiances calmes et spatiales, qui évoquent parfois SETI ou Ryoji Ikeda, mais confinent le plus souvent à un dark-ambient minimaliste traversé de pulsations sourdes. Terriblement prenant, *Parsec* et ses allusions galactiques porte bien son nom, tant on a l'impression de naviguer au plus profond de l'espace, captant au hasard des ondes quelques crachements qui s'accrochent aux nappes éthérées. Et quand M² revient sur terre, c'est pour nous offrir avec "As the Doubt creeps back in" le plus beau morceau d'electronica ethnique qui ait été enregistré depuis la mort de Bryn Jones et la disparition de son projet Muslimgauze. A force de lever les yeux vers le ciel, Panacea aurait-il découvert une certaine forme d'empathie et d'humanité ? Espérons en tout cas qu'il accordera désormais plus d'importance à cette frange intimiste de son travail que *Parsec* inaugure avec brio.

Jean-François Micard

BOYD RICE AND FIENDS
Wolf Pact
(NEROZ)

Voici la suite quelques années plus tard du mythique *Martini, Music and Mysanthropy* du collectif Boyd Rice and Friends. Boyd s'est entouré cette fois-ci de "fiends" (démons), terme semble-t-il plus approprié pour qualifier ses amis Douglas Pearce et Albin Julius. La musique et l'humeur générale de *Wolf Pact* est très proche de son prédécesseur, la voix récitante de Boyd Rice étant reconnaissable entre mille, mais on y perçoit aussi ça et là (surtout sur "Rex Mundi") la patte velue de lupus Julius. Hautement symbolique, les treize chansons de *Wolf Pact*, malgré une imagerie nain de jardin bon enfant, sont lapidaires dans leur morbidité. La mort y est en effet omniprésente depuis les titres des chansons jusqu'au fameux nombre 13, qui est sa représentation dans les arcanes du tarot. Ce pacte chtonien enregistré en février 2001 est une nouvelle réussite à l'actif de NEROZ et est même un véritable Best of de Boyd Rice avec "Fire shall come", genre de suite ou de reprise de son fameux "Total War". Grand-mère Rice, comme tu as de grandes dents.

Yannick Blay

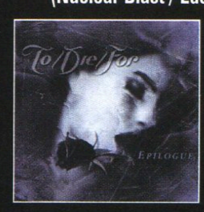
CHAOSTAR
Threnody
(Holy Records / Sony)



Dépassant, et de loin, ce que l'on entend généralement par side-project, Chaostar, concept musical à part entière, étend l'univers de Septic Flesh, excellent groupe métal, à la musique classique. Révélée l'année dernière par un premier album éponyme, la formation grecque revient donc aujourd'hui avec ce *Threnody* auquel tous les membres de Septic Flesh ont participé, mais qui, intéressant paradoxe, renforce encore la certitude que Chaostar est bel et bien une entité musicale totalement autonome. L'impression d'écouter une bande originale de film est plus forte que jamais, l'album variant en permanence les ambiances, même si l'ensemble demeure toujours très sombre. Si *Chaostar*, porté du début à la fin par la même histoire, fonctionnait sur un concept de science-fiction, *Threnody*, inspiré de la liturgie chrétienne, et nettement plus marqué de sonorités médiévales, évoque plutôt une sorte de dark-fantasy particulièrement ténébreuse. Magistral, grandiose, contrasté, sensible, il s'agit bien d'une réussite absolue.

Johan Scipion

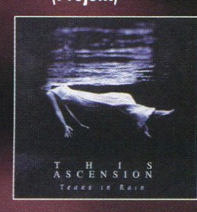
TO/DIE/FOR
Epilogue
(Nuclear Blast / Edel)



Ultravox, Killing Joke, Therion, Moonspell, si vous ne voyez pas le rapport, soyez prêts à mourir pour To/Die/for, le côté obscur de la new wave, qui revient à la charge cette année avec un *Epilogue* qui annonce paradoxalement un avenir radieux à ces Finlandais hors du commun. On aime ou on déteste mais ça ne laisse pas indifférent tant le mélange des genres est original : délires symphoniques, métal-indus, gothic-rock, doom, et surtout un timbre de voix qui sent terriblement les années 80. On a parfois du mal à s'y retrouver mais l'ensemble tient la route, la production est énorme et les mélodies vraiment fortes. Cette suite logique de *All Eternity* sorti l'an passé devrait ravir leurs fans, lasser les curieux et faire fuir leur détracteurs, ça a le mérite d'être clair…

Guillaume Michel

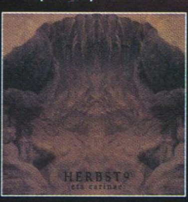
THIS ASCENSION
Tears in Rain
Light and Shade
(Projekt)



This Ascension a débuté sa carrière en sortant, en 1988, un premier album intitulé *Tears in Rain*, suivi quatre ans plus tard par *Light and Shade*. Ces albums étant devenus quasiment introuvables à l'heure actuelle, Projekt a eu la bonne idée de les rééditer tous les deux, ce qui nous donne l'occasion de nous replonger dans la discographie de ce groupe un peu à part. This Ascension n'est, en effet, ni tout à fait gothique, ni tout à fait heavenly, tout en usant d'un côté de mélodies sombres et de guitares puissantes et de l'autre d'une voix éthérée au possible. Pour ceux qui hésiteraient entre les deux albums, *Light and Shade* est nettement plus riche et abouti, ce qui est somme toute logique.

Yannick Blay

HERBST 9
:Eta Carinae:
(Tesco)



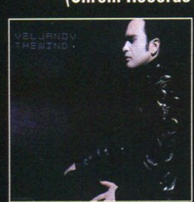
Les ambiances s'écoulent telle une procession macabre de lave en fusion. Les sons bouillonnent tranquillement, mais trahissent une menace latente. La tension monte doucement avec "Eclipse" pour redescendre dans les profondeurs infinies de "Endless deep". Les éléments semblent s'associer secrètement pour ourdir on ne sait quel infernal dessein. Mais cela n'explosera pas car le disque est malheureusement fini et vous pouvez rallumer

la lumière. Du grand art de la part de ces allemands dont c'est déjà le deuxième album, après le très réussi *From a dark Chasm below*.

Yannick Blay

VELJANOV
The Wind (Maxi)

HELIUM VOLA
Omnis Mundi Creatura
(Chrom Records / Motor Music)



Des nouvelles du front Deine Lakaien/Qntal avec ces deux maxis exceptionnels, le premier étant issu du récent album solo d'Alexander Veljanov *The sweet Life*, nous confirmant que cet homme a une des plus belles voix que la darkwave allemande et la pop sombre en général ait jamais connu, un mix alternatif et une reprise surprenante de Bob Dylan, "Love minus zero", devraient suffire à rendre les fans hystériques. La réelle surprise arrive plutôt du côté de Ernst Horn, compositeur des musiques de Deine lakaien et Qntal avec respectivement au chant notre ami Alexander et Sigrid hausen sur son célèbre, voire cultissime, projet d'électro médiévale dont tout le monde attendait un troisième album. Pas de nouvel opus de Qntal en vue, Ernst a préféré lâcher chanteuse et autres musiciens vers un horizon incertain en leur laissant le nom du groupe et lance aujourd'hui Helium Vola, un Qntal bis puisque sa musique reprend le même concept, et que la nouvelle chanteuse a exactement le timbre de voix de Miss Sigrid. L'album est prévu pour la rentrée mais rien qu'à l'écoute de ce premier maxi on peut vous assurer que ça va faire très mal car Ernst est en train de faire faire des petits au mégahit de Qntal "Ad Mortem festinamus", en l'occurrence ça s'appelle "Omnis Mundi Creatura" ou encore "Fama Tuba", et c'est un nouveau choc frontal entre du chant classique façon Carl Orff et de l'électro-dark bondissante, la grande classe !

Guillaume Michel

5F_55
5F_55
(Hands)



Autant l'avouer tout de suite, on ne sait strictement rien de 5F_55, nouveau projet énigmatique fraîchement débarqué dans l'écurie Hands, et dont le digipack porte pour seules indications des mentions aussi cryptiques que "496E 2074 6865 2061"... Des titres en alphanumérique donc, pas d'auteurs clairement identifiables, et à l'arrivée une claque de la violence d'une explosion atomique, 5F_55 ayant semble-t-il décidé de passer à la moulinette industrielle la quasi-totalité des genres de la musique électronique qui, de la techno au breakbeat, de l'ambient au big-beat ressortent sur cet album sous la forme la plus distordue et râpeuse possible. Pas de diversion possible ici, mais treize titres instrumentaux qui crachent, bousculent, crissent et secouent méchamment les neurones et les genoux, et composent une bande-son proprement apocalyptique. Ça tue !

Jean-François Micard

MATIERES ET MEMOIRE
L'Ame perfide
(Autoproduction)

L'Ame perfide est fait de rythmes électroniques et autres sons mis en boucle de manière à lobotomiser l'auditeur. Dans la droite lignée des productions Ant-zen et Hands, le Belge Matière et Mémoire nous concasse la tête à coups de bruits répétitivement et inlassablement "harsch", arrivant malgré tout à varier les plaisirs masochistes. douze titres effroyables et industriels se situant entre Brighter Death Now, MS Gentur, Converter et Sonar.

Contact : Matières et Mémoire
c/o SCAL rue du Grenadier 1
7080 EUGIES (BELGIQUE)
Black Sun Rising c/o C.Gales
25 rue des trois frères Lejeune
29860PLABENNEC (FRANCE)
Kgbsr@caramail.com
http://www.chez.com/blacksunrising

Yannick Blay

CYCLO
Cyclo

NOTO
Telefunken
(Raster Noton)

Fondé à l'occasion d'une série de concerts ayant eu lieu en 1999, Cyclo est l'association de Carsten Nicolai (Noto) et Ryoji Ikeda. Après deux ans d'échange de fichiers, Cyclo sort aujourd'hui son premier album sur le très conceptuel label Raster Noton. Littéralement éjecté par un système de poussoir de son boîtier transparent, *Cyclo* se concentre, à l'instar de son confrère Oval, sur les erreurs dues au processus de composition par informatique, sur ce qui survient lorsqu'un fichier mal compacté, lu par un programme inadapté ou tout simplement effacé "à la sauvage" devient un élément de composition. Le résultat en est une galaxie de micro-rythmes à base de craquements, de fréquences hautes et de bruits secs, parfaite fusion des univers des deux protagonistes. Plus minimal encore, le travail de Carsten Nicolai sur *Telefunken* se compose de trente très courtes pistes excessivement dépouillées, la plupart du temps à une simple fréquence abrasive et à ses variations d'amplitude allant de 50 à 8000 Hz en passant par le bruit blanc. A noter que, par un branchement complexe (et non testé), il serait possible d'obtenir une combinaison d'effets visuels et sonores grâce à cet album. A vos risques et périls !

Jean-François Micard

SR. CHINARRO
La primera Opera envasada al Vacio
(Acuarela)



Lorsque la langueur d'un après-midi de sieste ibérique se fond dans les brumes fantomatiques des landes anglaises, on obtient l'atmosphère de *La primera Opera envasada al Vacio*, nouvel opus de Sr. Chinarro. Si les références curesques se font nettement plus discrètes ici que sur les précédentes productions du groupe espagnol, il

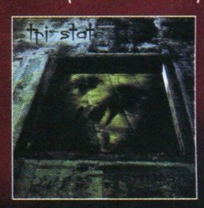
UNTO ASHES
Saturn Return
(Projekt)



Après nous avoir offert l'inventif et chatoyant *Moon oppose Moon* en début d'année, Unto Ashes récidive déjà avec le tout aussi enthousiasmant *Saturn Return*. Bien qu'un peu plus uniforme que son prédécesseur, cet album marie, là encore, différents courants musicaux et s'illustre tout particulièrement avec la synthèse réussie qu'il opère entre dark-folk et médiéval ("Sonnet 87 - When as Man's Life -", "They killed three little Maids"). Figure également au programme une étonnante reprise de Coil, "Ostia" (issue de l'album *Horse Rotorvator*), exotique et fantasque. Vous vous apercevrez vite que sous des dehors paisibles, *Saturn Return* regorge littéralement de secrètes émotions qu'il ne tient qu'à vous de partager.

Yannick Blay

TRI-STATE
Synopsis
(Pandaimomium)



La subdivision électronique du label Pandaimonium accueille désormais en son sein Tri-State, groupe fondé dans les années 90 en Allemagne de l'Est. A force de persévérance, leur première œuvre, la bien nommée *Synopsis* sort finalement en CD. Tri-State ne devrait pas avoir de mal à se frayer un chemin dans la foule composite de la planète électro, des titres tels que "Dogma" et "Spawn" ne pouvant manquer de ravir les nombreux fans de Covenant et autres Funker Vogt. Alors, pourquoi ne pas se laisser entraîner à leur suite sur le site de Stonehenge pour y capter des sons venus d'ailleurs ?

Yannick Blay

DIE FORM
Die Puppe II
Some Experiences with Shock
(Trisol)



Cette fois-ci, ça y est, l'invasion que nous vous annoncions à bel et bien commencé, puisque ces deux rééditions proposées par Trisol ne sont que la première vague d'un raz-de-marée qui verra reparaître, en version remasterisée et agrémentés de titres bonus, les dix premiers albums de Die Form. On démarre en beauté avec ces deux premiers-là, aussi dissemblables que complémentaires, du génie de l'électro SM française qui montrent que, avant de calibrer les multiples versions de ses titres pour des dance-floors largement acquis à sa cause, Philippe Fichot a su être un artiste dérangeant et contestataire, alors que, au tout début des années 80, son obsession pour le SM était encore loin d'être partagée par le gros de la société. Froid et terriblement mécanique, parfois très lo-fi, *Die Puppe II* ("II" car remasterisation de la version remixée de 1989) montre un Die Form martelant, il y a plus de vingt ans, des sonorités typiques des expérimentateurs de l'époque (Fad Gadget, The Rentals…), au service de titres où la danse minimaliste s'efface devant le malaise, un sentiment qui prendra définitivement le dessus avec le glaçant *Some Experiences with Shock*, sans doute un des plus beaux albums de Die Form à ce jour. Industriel, morbide, agressif, c'est à une lente plongée en apnée dans un univers cauchemardesque que nous conviait alors Philippe Fichot au fil de titres cultes comme "Masochist", sec comme un coup de fouet (maintes fois recyclé, mais jamais aussi puissant qu'ici), "Autolyse" ou le fantastique "Intractable Pain A.A.", augmenté ici de trois titres qui ne dépareraient pas une compilation contemporaine de power-noise. Le donjon est ouvert, vous y entrez à vos risques et périls et risquez fort de ne jamais plus en sortir dès lors que vous aurez aperçu le cœur du monstre.

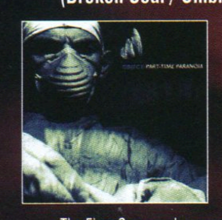
Jean-François Micard

MIMETIC
Out of Tune
(Moloko+)

A l'école du remix, deux tendances à peu près antinomiques s'affrontent. La première, qui a le plus de succès, consiste à doper un morceau de gros boom boom et de synthés acides pour lui permettre de cartonner sur les dancefloors. La seconde, plus intéressante et hélas plus rare en ces temps de consommation immédiate, voit le remixer tirer la substantifique moelle d'un titre pour l'emmener dans des terres proches de son univers. Mimetic, on s'en doute, a privilégié pour son premier très beau picture disc de remixes, la seconde solution, et s'il laisse les clés de ses albums à quelques amis fidèles, ce n'est pas pour les retrouver remplis de vieux mégots et de canettes vides. Respectueux, donc, Norscq, Column One, Phil Von, Elektroplasma, Ah-Cama Sotz et Stocha, poursuivent en douceur l'exploration sonique entreprise sur l'album jumeau *Positive / Negative*, dont *Out of Tune* constituerait le troisième pan, naviguant entre ambient cinématographique, indus minimaliste, dub numérique et tribalisme électro et marquant de fait le centre idéal entre le plus et le moins développé auparavant. Indispensable.

Jean-François Micard

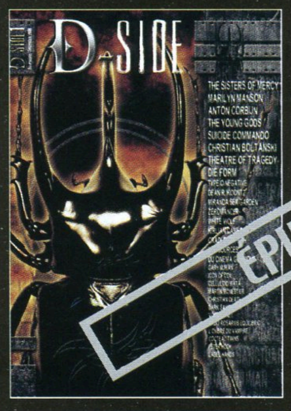
OBJECT
Part-Time Paranoia
(Broken Seal / Ombre Sonore)



Voici un bel "Objet" formaté 100 % electro-dark nostalgique, proche des premières productions de X-Marks The Pedwalk ou Mentallo & The Fixer.On se replonge avec plaisir dans ces sonorités froides et cassantes qui servirent de bases de travail à une myriade de groupes qui passaient alors de l'EBM minimaliste à la composition d'ambiances plus torturées et complexes : nappes, sampling et bruitages en tous genres révélant les réelles aptitudes de l'électronique sombre à créer des atmosphères inquiétantes. Le chant est bien sûr passé au mixer et nous rappelle la larme à l'oeil le Skinny Puppy de papy. Les titres sont tous très dansants et si vous n'êtes pas encore complètement lobotomisés par la "Future pop", vous pourrez encore écouter avec plaisir ce genre de disque.

Guillaume Michel

ANCIENS NUMEROS

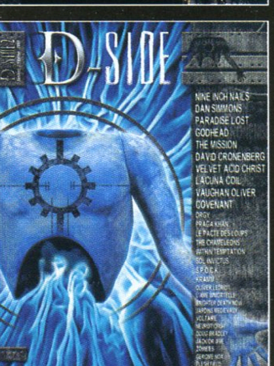


D-SIDE 1

• KIRLIAN CAMERA • ORDO ROSARIUS EQUILIBRIO • SPIES • CHRISTIAN DEATH • ICON OF COIL • DEAN R. KOONTZ • THEATRE OF TRAGEDY • GARY NUMAN • ZEROMANCER • CHRISTIAN BOLTANSKI • THE SISTERS OF MERCY • DIE FORM • L'AMOUR DIFFERENT • MIRANDA SEX GARDEN • MARILYN MANSON • SUICIDE COMMANDO • CRADLE OF FILTH • PETER HOOK • COCTEAU TWINS • ANTON CORBIJN • THE YOUNG GODS • DARK SANCTUARY • TYPE O NEGATIVE • LE MONDE DES TENEBRES • VON MAGNET • LES SOURCES DU CINEMA GOTHIQUE • L'OMBRE DU VAMPIRE • MARTON MONESTIER • CELLULOÏD MATA • LABEL HANDS

C-D SIDE :

• THE YOUNG GODS • THEATRE OF TRAGEDY • ZEROMANCER • TYPE O NEGATIVE • CRADLE OF FILTH • CHRISTIAN DEATH • MIRANDA SEX GARDEN • GARY NUMAN • DIE FORM • ICON OF COIL • SUICIDE COMMANDO • KIRLIAN CAMERA • CELLULOÏD MATA • SPIES • ORDO ROSARIUS EQUILIBRIO • DARK SANCTUARY

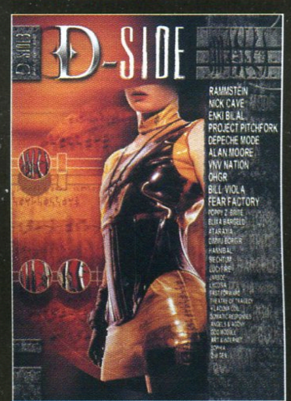


D-SIDE 2

• FLESH FIELD • BRIGHTER DEATH NOW • OLIVIER LEDROIT • L'ÂME IMMORTELLE • GODHEAD • VOLTAIRE • PARADISE LOST • WITHIN TEMPTATION • COVENANT • VAUGHAN OLIVER • KRAMM • NEUROTICFISH • ORGY • LE PACTE DES LOUPS • NINE INCH NAILS • PRAGA KHAN • DAN SIMMONS • S.P.O.C.K. • THE MISSION • DOUG BRADLEY • VELVET ACID CHRIST • DAVID CRONENBERG • SOL INVICTUS • LACUNA COIL • JACK OR JIVE • LES JARDINS MEDIEVAUX • THE CHAMELEONS • ZOMBIES • GEROME NOX

C-D SIDE :

• THE MISSION • LACUNA COIL • WITHIN TEMPTATION • GODHEAD • PRAGA KHAN • COVENANT • L'ÂME IMMORTELLE • VELVET ACID CHRIST • FLESH FIELD • KRAMM • NEUROTICFISH • S.P.O.C.K. • THE CHAMELEONS • SOL INVICTUS

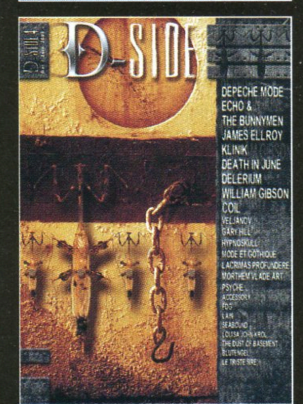


D-SIDE 3

• BLIXA BARGELD • ANGELS & AGONY • POPPY Z. BRITE • LYCOSIA • DEPECHE MODE • NICK CAVE & THE BAD SEEDS • ART & INTERNET • OHGR • FAST FORWARD • LUCYFIRE • ENKI BILAL • 2ND GEN • RAMMSTEIN • FEAR FACTORY • THEATRE OF TRAGEDY / LACUNA COIL • BILL VIOLA • DIMMU BORGIR • PROJECT PITCHFORK • SOMATIC RESPONSES • VNV NATION • ALAN MOORE • SIECHTUM • JARBOE • GOD MODULE • HANNIBAL / STEPHANE BOURGOIN • ATARAXIA • LE CABINET NOIR • VIOLET INDIANA • ANNE DUGUËL • SOPHIA

C-D SIDE :

• RAMMSTEIN • PROJECT PITCHFORK • OHGR • THEATRE OF TRAGEDY • VNV NATION • ANGELS & AGONY • GOD MODULE • SOMATIC RESPONSES • 2ND GEN • FAST FORWARD • SIECHTUM • LUCYFIRE • LYCOSIA • GOR • SOPHIA • NICK CAVE



D-SIDE 4

• SEABOUND • THE DUST OF BASEMENT • BLUTENGEL • LE TRISTE SIRE • KLINIK • ECHO & THE BUNNYMEN • PSYCHE • LACRIMAS PROFUNDERE • MODE ET GOTHIQUE • HYPNOSKULL • DEPECHE MODE • FOG • LAIN • MORTHEM VLADE ART • GARY HILL • VELJANOV • DEATH IN JUNE • JAMES ELLROY • POPPY Z. BRITE • DELERIUM • RETOUR AU MOYEN-AGE • WILLIAM GIBSON • COIL • ACCESSORY • LOUISA JOHN-KROL

C-D SIDE :

• DEPECHE MODE • KLINIK • DELERIUM • HYPNOSKULL • ACCESSORY • THE DUST OF BASEMENT • BLUTENGEL • SEABOUND • PSYCHE • VELJANOV • MORTHEM VLADE ART • ECHO & THE BUNNYMEN • LACRIMAS PROFUNDERE • DEATH IN JUNE • LE TRISTE SIRE • LOUISA JOHN-KROL

BON DE COMMANDE :

☐ D-Side 2 ☐ D-Side 3 ☐ D-Side 4

Le numéro : **44 FF** (Port compris) - CEE : **50 FF** (Port compris) - Autres pays : **55 FF** (Port compris)

Nom ____________ **Prénom** ____________

Adresse ____________

Code postal ____________ **Ville** ____________

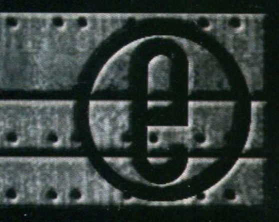
Pays : ____________

Tél : ____________

E-mail : ____________

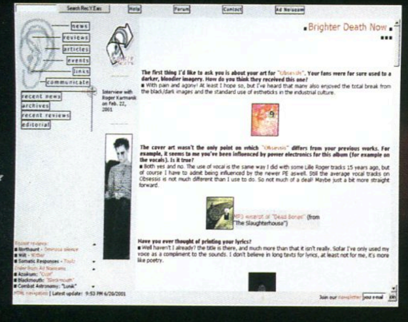
Signature (obligatoire) **:**

Coupon à renvoyer, accompagné de votre réglement par chèque à l'ordre de **EDICIDE Publications**, à l'adresse suivante : D-Side Magazine / Anciens Numéros - 3 bis, rue Pasteur - 94270 Le Kremlin-Bicêtre - France



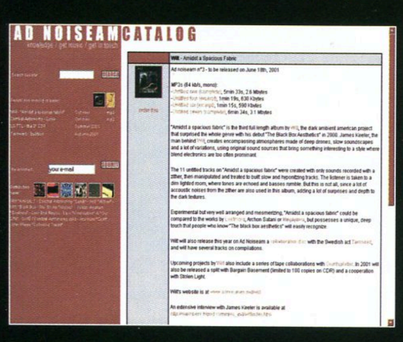

e-ZINES

Non, vous ne rêvez pas, la petite presse papier cède exceptionnellement pour ce numéro sa place à sa contrepartie électronique, qui ne cesse de se développer au fil des améliorations du réseau. Internationaliste, très professionnel, le fanzinat sur Internet a l'avantage de ne pas souffrir des limitations financières qui entravent les zines sur papier (imprimerie, diffusion). En témoignent les deux e-zines de ce numéro, qui s'imposent d'ores et déjà comme des incontournables des scènes mutantes et futuristes.



RECYCLE YOUR EARS

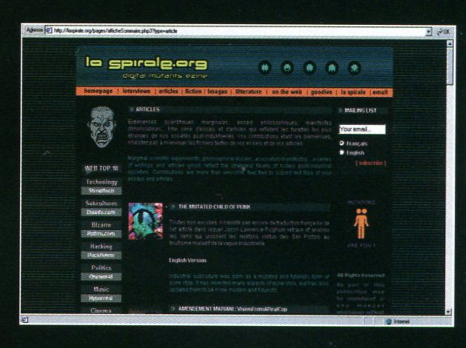
Recycle your Ears est un fanzine en anglais dédié à la musique industrielle, électronique et noise. Ce webzine, qui compte déjà environ 700 chroniques de CD (pour plus de 200 labels) est apparu en 1999 sur les cendres de l'émission de radio grenobloise "Totentanz" (active de 1994 à 1999). Le site est désormais mis à jour cinq fois par semaine, avec de nouvelles chroniques de disques, interviews et "news". La raison d'être de ce e-zine est avant tout de décrire les nouvelles publications et l'actualité de ces styles musicaux. La scène industrielle est composée de nombreux sous-genres, lieux et micro-scènes très fractionnées, et l'un des objectifs premiers de Recycle Your Ears est de relier différentes scènes et pays entre eux. L'accent est mis sur les publications récentes, et sur une description objective et claire de la musique.



En Janvier 2001, Recycle Your Ears a donné naissance à un label, Ad Noiseam (www.adnoiseam.net), dont le but est de faire connaître des artistes de tous genres et provenances, rencontrés grâce au fanzine. La première publication de ce label fut la triple compilation *Krach Test*, désormais épuisée. Depuis furent publiés les nouveaux albums des artistes américains Wilt (*Amidst a spacious Fabric*) et Combat Astronomy (*Lunik*), et sont prévus pour cette année des disques d'artistes suédois, américains, ukrainiens et allemands, avec notamment la sortie en septembre du premier album du projet industriel/drum'n'bass Tarmvred. Ad Noiseam dispose, enfin, d'un petit catalogue de distribution permettant aux fans européens de se procurer des disques produits en Amérique à des prix abordables.

Nicolas Chevreux

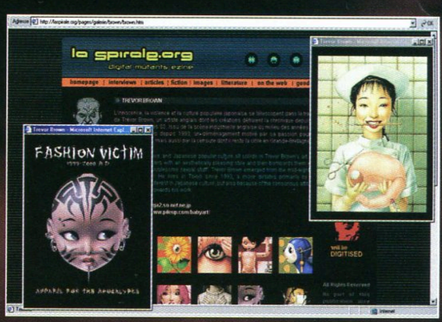
Recycle Your Ears : *www.recycleyourears.com*
*contact : **info@recycleyourears.com***
Ad Noiseam : *www.adnoiseam.net*



LA SPIRALE, UN E-ZINE POUR LES MUTANTS DIGITAUX

"Ne vous plaignez pas des médias, devenez les médias !"
Richard Metzger, Disinformation.com

Un chercheur anglais s'implante une puce électronique dans l'avant-bras pour dialoguer avec les ordinateurs de son université. Les membres d'une milice armée se réfugient dans les montagnes du Montana dans l'espoir de survivre à la fin du monde. Un couvent de nonnes transsexuelles parcourt la nuit des mégapoles occidentales en prêchant le port du préservatif. Des savants fous congèlent de riches Américains dans la banlieue de Phoenix en espérant les ressusciter dans le futur. Une tribu de nomades technophiles sillonne la côte ouest des Etats-Unis et retransmet ses orgies en direct sur les réseaux informatiques. Bienvenue dans le monde merveilleux de la Spirale, l'e-zine des mutants digitaux ! Née au début des années 90 de la découverte de la vague techno-industrielle et du mouvement cyberpunk, une mouvance qui associait déjà les technologies de pointe aux contre-cultures les plus déjantées, cette lettre d'information tirée à 3000 exemplaires était distribuée gratuitement à travers un réseau de lieux alternatifs francophones. Sa transposition sur le web s'est faite en 1995 et le site n'a depuis lors cessé de se développer pour réunir à l' heure actuelle plusieurs centaines de pages consacrées à tout ce qui sévit du côté obscur de la culture populaire contemporaine : guérilla médiatique, art numérique, piratage informatique, cinéma indépendant, littérature fantastique, science-fiction, photographie fétichiste, musiques électroniques, modifications corporelles et autres conspirations extra-terrestres. Les délires acidulés de Timothy Leary, les visions paranoïaques de Maurice Dantec, les images fantasmatiques de Richard Kern et de Trevor Brown, les provocations scatologiques de Costes ou l'exhibitionnisme fétichiste de Poupée Mécanique d'Alien Nation y ont trouvé un espace d'expression libre et complice. Auto-proclamée e-zine des mutants digitaux, la Spirale défend l'idée que les excentriques d'aujourd'hui annoncent le monde de demain et que les courants culturels les plus intéressants se tissent dans les marges, loin de la sieste ronronnante des institutions et des médias de masse. Une prise de position qui semble trouver un écho au regard de l'audience croissante du site en provenance des quatre coins de la planète. Pour la rentrée, la Spirale prépare une édition imprimée de ses meilleurs articles, interviews et expositions et s'apprête à diffuser de nouveaux contenus vidéo, une sélection de films d'animation, de clips et de reportages. Comme le soulignait Gareth Branwyn en introduction de *Jamming the Media*, son excellente encyclopédie de l'autoproduction, "il n'y a jamais eu de meilleure époque pour avoir quelque chose à dire". Les outils de création et de diffusion sont enfin à la portée du plus grand nombre et il serait ridicule de rester à végéter sur nos canapés en nous plaignant des inepties que diffusent nos postes de télévision.




La Spirale - un e-zine pour les mutants digitaux
www.laspirale.org
Contact : Laurent Courau - ***courau@laspirale.org***